

La revue catholique des idées et des faits

La Prière et les Prières de l'Ancien Régime
Cyprien Norwid
Une tranche d'histoire de notre parti catholique
Au Club du Faubourg
Le mouvement anglo-catholique
La Miséricorde
Léon Bloy selon Léopold Levaux
Art et cinéma
Capitalisme et socialisme
Les souvenirs du baron de Macchio
Souvenirs d'Irlande
Les Etudiants catholiques et la Paix

Henri BREMOND
Paul CAZIN
Mgr Louis PICARD
Omer ENGLEBERT
J. de BIVORT de la SAUDÉE, S. J.
Jean BALDE
Henri GHÉON
Vicomte Joseph d'HENNEZEL
Georges LEGRAND
Comte PEROVSKY
Paul HALFLANTS
Charles van RENYNGHE de VOXVRIE

La Semaine

La paix! Hanta-t-elle jamais, à ce point, les intelligences et les cœurs?... Tant mieux, d'ailleurs, car la guerre est un tel fléau qu'on ne s'emploiera jamais assez à le conjurer. Evidemment, tout ce qui se dit et s'écrit sur cette paix tant désirée n'est pas également raisonnable. L'idéalisme, l'illumination, le prophétisme s'en mêlent. D'accord sur le but : *la tranquillité de l'ordre*, on diffère beaucoup sur le choix des moyens les mieux appropriés pour l'atteindre. Et des hommes, qui souhaitent, avec une ardeur égale, que l'Europe et le monde ne connaissent plus les tueries et les ruines, luttent âprement et se combattent sans grande douceur, convaincus que leurs adversaires desservent l'idéal commun. Ne regrettons pas l'inévitable. Travaillons à défendre les idées que nous croyons saines, à dissiper les illusions dangereuses et à dénoncer les chimères mortelles. Mais il est bon de rappeler parfois que le but est commun...

* * *

Si, de cette « bataille », en faveur de la paix, nous en sommes, M. Elie Baussart, directeur de la *Terre wallonne* en est aussi. Il croit sincèrement que son idéalisme pacifiste est vrai, juste et salutaire et que son collaborateur, M. Paul Struye, rend à la cause de la paix les plus signalés services. Tout aussi sincèrement nous pensons qu'il se trompe. Nous le croyons égaré dans les nuées, devenu la proie d'étranges mirages qui lui ont fait perdre le sens du réel et l'ont rendu imperméable à l'expérience.

Ecoutez-le parler de Briand : ... *il était plus encore : un symbole. Comme Gandhi, c'est l'Inde, Lénine, le bolchevisme, Briand, c'était la paix. Et cela par la force de sa foi, sa volonté de ne pas s'en laisser imposer par les forces mauvaises, l'châleur dont il animait l'idéal auquel, avidement, l'humanité aspire.*

Ses cendres ne sont pas froides, et déjà on éprouve quel besoin on avait encore de lui.

N'est-ce pas que c'est très drôle ce : « Briand, c'était la paix »?...

Il y a d'ailleurs des choses du plus haut comique dans le dernier article de M. Baussart et qui dénotent une fantaisie peu commune en matière de connaissances politiques, telle l'insinuation que la Pologne pourrait bien jeter un regard intéressé « sur la Prusse orientale séparée du tronc allemand! » Mais il s'y trouve aussi la réédition d'une calomnie que nous avons dénoncée déjà. Nous citons : « *La politique de paix encouragée, voulue par le Saint-Siège — si mal servie par les catholiques...* ». Vraiment, cher Monsieur Baussart, vous abusez! Voyons, expliquez-vous une bonne fois et bien clairement. Vous êtes Belge, vous écrivez pour des Belges, que voulez-vous dire aux bons catholiques wallons qui vous lisent, par l'incidente « si mal servie par les catholiques »? Dites-nous donc en quoi les catholiques belges, l'évêque et son clergé, les fidèles, le parti catholique, ont négligé de servir « la politique de paix encouragée, voulue par le Saint-Siège »? Qu'eussent dû faire les catholiques belges qu'ils n'ont pas fait; qu'ont-ils fait qu'ils eussent dû ne pas faire? Nos questions sont nettes et précises, et posées, croyez-le bien, avec le

seul et unique désir de nous éclairer et, au besoin, non seulement de nous amender, mais de nous employer à convertir des frères égarés comme nous. Ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose de pas très loyal à s'en tenir à des insinuations vagues et à des accusations générales? Si les catholiques belges — vos frères, Monsieur — ont *si mal servi* la paix encouragée, voulue par le Saint-Siège, rendez-leur le très grand service, s'il vous plaît, de leur montrer en toute charité...

* * *

Dans le même numéro de la *Terre wallonne*, M. Paul Struye écrit, au sujet de la conférence du désarmement :

On sait que le Reich revendique la « parité de sécurité » par la parité d'armement, ou, plus exactement, de désarmement. Tous les Allemands, de l'extrême-gauche socialiste jusqu'à l'opposition hitlérienne ou raciste sont unanimes à exiger qu'il soit mis fin à l'état de désarmement unilatéral que les Traités de 1919 ont imposé à l'Allemagne et à ses alliés. Ils considèrent cette situation comme une « disqualification déshonorante ». La jeunesse allemande ressent profondément cette humiliation et sa rançonne croissante est l'une des causes du malaise et du progrès du mouvement hitlérien.

Mais l'opinion française est non moins unanime à s'opposer, avec énergie, à ce que l'Allemagne soit traitée sur un pied de parfaite égalité avec ses vainqueurs. La France ne cesse de répéter qu'elle a été envahie trois fois en un siècle et elle redoute un mouvement de revanche. Elle s'inquiète tout particulièrement des succès constants des partis allemands d'extrême-droite et ne se considère en sécurité qu'à l'abri d'une puissante armée.

Il y a dans l'irréductibilité de ces deux points de vue un véritable cercle vicieux.

C'est parce qu'il y a un inquiétant mouvement hitlérien que la France refuse de désarmer.

Mais c'est parce que la France refuse de désarmer que le mouvement hitlérien devient de plus en plus inquiétant.

Comment sortir de cette impasse?

On ne sortira de cette impasse que si, en Allemagne, la volonté de paix triomphe. Rien ni personne ne menacent en quoi que ce soit la sécurité et l'indépendance du Reich. Comme l'ont fort bien expliqué un certain Bauer, Autrichien, et un nommé Förster, Bavarois, l'Allemagne dispose d'un moyen bien simple et infaillible pour obtenir la parité de sécurité et le désarmement général : qu'elle *accepte* donc d'être désarmée, qu'elle ne s'arme pas en secret et surtout qu'elle n'exige pas à hauts cris le désarmement immédiat de la France, qui sort d'en prendre... Au lieu de cela, les idées de revanche ne cessent de progresser en Allemagne, Hitler obtient 37 % des votes et ceux qui, il y a sept ans, votèrent contre Hindenburg, parce que trop peu républicain et pas assez pacifique, furent, cette fois, obligés de voter pour lui afin d'éviter pire : évolution qui ne dénote précisément pas un progrès de la volonté de paix de l'Allemagne.

L'erreur de M. Struye réside dans son étrange simplification : « c'est parce que la France refuse de désarmer que le mouvement hitlérien devient de plus en plus inquiétant ». Si la France désarmait sans garanties solides quant à sa sécurité et quant à une certitude d'action internationale contre toute agression, le Reich — tel qu'il est en 1932 et non tel que le rêvent de doux apôtres et d'incorrigibles juristes — l'Allemagne tout entière se révélerait hitlérienne et la guerre de revanche passerait bien vite de la puis-

sance à l'acte. La politique française d'après-guerre a multiplié les maladresses, les erreurs et les fautes, mais l'armée française reste, en avril 1932, le facteur le plus important de la paix européenne. Hitler progresse parce que, en Allemagne, la folie l'emporte sur la raison.

D'éminents observateurs de la situation politique nous assurent que, si les élections françaises devaient appuyer à gauche, et sensiblement, il est presque certain que l'Allemagne tenterait une attaque contre le corridor polonais, persuadée que les puissances de gauche empêcheraient la France de soutenir efficacement la Pologne. Voilà qui contredit singulièrement les vues de M. Struye.

Ah! cette question de la paix... Un ami théologien — précisons : professeur de théologie — nous a envoyé, annoté par lui, « les conclusions essentielles d'une consultation théologique sur le problème de la moralité de la guerre tel qu'il se pose aujourd'hui devant la conscience ». Publié en latin et en français, et daté de Fribourg en Suisse, le document porte huit signatures : un Suisse, trois Français et quatre Allemands. « Rien de neuf quant à l'essentiel — écrit notre ami le professeur de théologie — ce qu'il y a de neuf, c'est d'insinuer des choses confuses. » Nous avons lu et relu cette demi-douzaine de pages et nous partageons son avis.

La « chose confuse » la plus dangereuse en ce moment, c'est de faire croire qu'il y a un bien commun international au-dessus du bien commun national; une société internationale comparable aux sociétés nationales, bref que nous appartenons à trois sociétés parfaites, l'Eglise, la Patrie, l'Humanité.

Verba et vocēs... Des mots, rien que des mots, mais des mots dangereux, générateurs d'anarchie.

Voici d'autre part deux exemples de la clarté qu'apportent parfois les théologiens dans les questions du jour. Nous citons la consultation des VIII :

Si donc, nonobstant les mesures que peut suggérer la prudence humaine, éclatait accidentellement la calamité de la guerre moderne, l'homme de caractère mis en face de l'inévitable — qu'il subirait avec sérénité — comprendrait que le devoir est de travailler à ramener aux règles de la morale ce qui dépend encore de la volonté des hommes, à limiter les conséquences désastreuses de la catastrophe, et à préparer la concorde naturelle des peuples par l'instrument pacifique du Droit et par la bienveillance chrétienne.

Et ceci :

A la violence répondre par la violence est alors permis; mais cette légitime défense n'implique pas ipso facto le droit d'exercer une action punitive sur l'agresseur, non plus que d'inaugurer la procédure sociale de la guerre, en sorte que soit tranché, par la seule voie des armes, le litige entre agresseur et victime. Car un acte peut être moralement légitime sans s'insérer, par là même, dans un ordre de droit positif, ni fonder légitimement de nouvelles relations internationales. [...] Quoiqu'il y ait lieu par conséquent de prévenir prudemment le péril d'une agression éventuelle, on ne saurait en conclure qu'il soit raisonnable de maintenir au milieu des nations modernes ce désordre qu'est la paix armée. Leur sécurité devrait reposer moins sur une multitude de milices que sur une pacifique entente.

Il y a, heureusement, des théologiens plus compréhensibles. A l'office pontifical célébré, à Genève, le 7 février dernier par S. Exc. Mgr Besson, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg, pour les délégués catholiques à la Conférence du désarmement, le R. P. de Munnynck, dominicain, professeur à l'Université de Fribourg, prononça une allocution remarquable.

Citons :

Vous savez que les gouvernés exècrent la guerre; vous combattez la guerre. Vous montrerez que vos esprits et vos cœurs répondent en écho sonore au cri des millions de tués, des millions de mutilés, des millions de ruinés : plus jamais!

Oh! je sais que la logique rectiligne semble dicter ici la suppression de tout armement guerrier; et ce serait la faute la plus lourde, la plus fatale et la plus coupable que pourrait commettre un pouvoir politique. La logique, en matière politique, n'aboutit qu'à un idéal aussi irréalisable que la suppression d'une loi de la nature. [...] Je répète que la suppression des armements serait une immense catastrophe; mais leur limitation et leur réduction pointent au moins vers l'idéal; elles correspondent aux aspirations passionnées de tous les peuples...

L'aspiration généreuse à la paix est devenue l'agitation passionnée du pacifisme. Lorsqu'il s'agit d'appliquer une règle idéale à la réalité concrète d'une société humaine, méfions-nous de toute passion. Il est si facile de répéter qu'il est absurde de vouloir effacer le mal subi en infligeant à son adversaire un mal nouveau; — qu'une guerre victorieuse ne prouve aucun droit; — que l'Evangile même condamne l'emploi de la violence pour le rétablissement de la justice, puisque le Sauveur affirme solennellement : Dico vobis non resistere malo (je vous dis de ne pas résister au mal) (Matth., V, 3).

A propos de texte dont les pacifistes abusent [saint Thomas d'Aquin écrit] : « Celui qui ne défend pas les droits des autres qui lui ont été confiés commet un péché. Il peut être louable de renoncer à ses propres droits; il ne l'est jamais d'abandonner ceux des autres; et, à plus forte raison, ceux de Dieu ».

Mais faut-il résister à la force? Faut-il infliger un mal à son adversaire parce qu'on a subi un dommage et augmenter ainsi le mal dans le monde? Faut-il tuer les gens, faut-il faire le mal, même pour le triomphe de la justice? La fin bonne justifierait-elle les moyens mauvais?

Sophismes que tout cela! Je n'hésite pas à dire que les Etats doivent défendre la justice par la force.

En résistant par la force à l'injustice, nous ne faisons pas le mal; et il est parfaitement absurde de jeter à la face des Etats qui défendent la justice, même par la guerre, l'injure abominable de justifier les moyens par la fin.

Aussi longtemps que l'injustice est menaçante, il est absurde et il peut être coupable de supprimer radicalement la force armée. Mais il est parfaitement exact que la guerre ne se justifie que par la défense de la justice et que la justice peut être très mal défendue par la guerre.

Les tueries sont exécrables; la violation du droit l'est davantage. Le moyen nous soulève le cœur; pourquoi la cause qui nous contraint à l'employer ne nous soulève-t-elle pas la conscience?

Au noble patriotisme, nous substituons trop souvent sa caricature hideuse qu'on appelle le nationalisme. Le patriotisme n'est pas seulement un instinct de toute âme complète, au même titre que l'amour pour nos parents; il est, comme la piété filiale, une vertu obligatoire. Nous devons aimer notre patrie; nous devons la défendre et la servir, non parce qu'elle est plus forte ou plus belle que les autres, mais parce qu'elle est notre patrie, parce qu'elle est notre mère et notre nourrice, qui a constitué les fibres les plus intimes de notre être de sa substance maternelle, de sa gloire du passé et de ses espérances pour l'avenir.

Un échec radical de la Conférence serait une catastrophe; nous prions Dieu de nous l'épargner. Les fantaisies des rêveurs ne se réaliseront pas, assurément. Longtemps encore, nous aurons sous les yeux nos soldats, ces hommes sublimes qui n'hésitent pas à sacrifier leur vie pour notre vie, pour notre patrie. Nous nous inclinons encore longtemps devant cet héroïsme, qui, par le déploiement actif de la vertu cardinale de force, exerce ce que l'Evangile caractérise comme le plus grand amour : donner sa vie pour ses frères. Mais, par la limitation et la réduction des armements, — des nôtres comme de

ceux des voisins, — nous ancrerons dans nos âmes l'idée motrice, l'idée-force de la vérité et de la justice entre toutes les nations; et le monde s'élèvera au moins d'un degré vers son idéal divin.

Nous sommes heureux et fiers que ce soit un théologien belge qui ait rappelé ces vérités de bon sens...

La Fédération belge des étudiants catholiques a tenu un Congrès international dont on trouvera un compte rendu plus loin. Peut-être, M. Charles van Remynghe de Voxvrie a-t-il oublié de marquer les ombres au tableau... Ce que nous voudrions souligner ici c'est que la meilleure façon, pour les étudiants catholiques belges, de promouvoir efficacement la paix européenne, est moins d'encourir avec des étudiants catholiques étrangers que de travailler de toutes leurs forces à consolider la Belgique. Notre jeunesse intellectuelle est très travaillée, en ce moment, par des forces dissolvantes et centrifuges. Or, une Belgique unie et forte, plus unie qu'elle n'est en ce moment, et plus forte, sera un grand facteur de paix dans l'Europe de demain. Les étudiants catholiques devraient s'appliquer surtout à prendre conscience de la « commune patrie », se persuader qu'une Belgique libre et indépendante, loin d'être un « pays artificiel », « pousse profondément ses racines dans la longue histoire qui a rapproché les uns des autres ses éléments hétérogènes, dans la communauté des mêmes destinées, des mêmes intérêts économiques, de la même autonomie sous leurs souverains étrangers », comme vient de l'écrire encore M. Pirenne dans le dernier volume de son *Histoire de Belgique*.

Une grande tâche s'impose à la Fédération des étudiants catholiques : ramener les jeunes intellectuels flamands à la conviction que c'est en Belgique et par la Belgique que la Flandre réalisera le mieux son idéal et empêcher les jeunes intellectuels wallons de se laisser séduire par une campagne qui voudrait leur faire croire que le salut de la Wallonie est à Paris...

Le grand, le très grand service à rendre à l'Europe et à la cause de la paix est là : combattre l'action centrifuge qui, malgré tout ce que les Belges ont en commun, risque, à la suite de longues erreurs, de graves équivoques et de lamentables carences, de séparer ce que l'histoire a uni; favoriser par tous les moyens, l'action centripète nécessaire et salvatrice. Sur les pays étrangers, les étudiants catholiques belges n'auront pas d'influence. Chez eux, ils peuvent beaucoup. La paix européenne ne dépend pas d'eux; la paix belge est entre leurs mains.

L'A. G. (Association générale des étudiants de l'Université de Bruxelles) a bien tort de « sonner l'alarme » et de dénoncer la présence de 17 % d'étudiants catholiques à l'Université maçonnique. A sa place, nous nous froterions les mains et, surtout, nous nous tairions. La grande majorité des catholiques qui fréquentent Bruxelles finissent, en effet, par perdre la foi. En médecine surtout, et en sciences, le mal est effrayant. En droit, il est quelque peu mitigé par le fait que la plupart des étudiants catholiques ont fait leur philosophie à Saint-Louis. Avec toutes les précautions prises quant à l'anticatholicisme des professeurs, les amis de l'Université de Bruxelles devraient se réjouir à la vue de tant de jeunes intelligences catholiques venant s'offrir bénévolement à l'intoxication intellectuelle. Pour un étudiant dont la foi se fortifie au contact de l'erreur, vingt ou cinquante semblent lamentablement. Etudiants « libre-exaministes » de Bruxelles, rendez-vous le service de persécuter vos camarades catholiques! Et si demain l'Université maçonnique se décidait à refuser l'entrée à tout étudiant n'adhérant pas au « Libre examen », comme nous l'en

bénirions! Il ne devrait y avoir *aucun* catholique sur les bancs de l'Université de Bruxelles.

Donc, le Congrès libéral de juin définira « dans la clarté, les grandes directives de l'action politique du parti », s'il faut en croire M. Devèze.

Avant tout — écrivait dernièrement celui-ci dans le *Soir* — il importe que celles-ci marquent fortement la personnalité du Libéralisme. Nous n'avons pas pour nous la puissance du nombre : nous devons avoir celle de l'Idée et de la Volonté. J'écrivais, l'autre jour, que nous n'accepterions jamais d'être l'aile modératrice d'un parti confessionnel — destinée à laquelle certains machiavélismes nous voueraient volontiers. De même, nous ne pouvons devenir l'aile anticléricale d'un parti conservateur : pas plus que nous ne songeons à nous asservir aux visées politiques d'une secte, nous ne subordonnerons nos conceptions sociales aux intérêts matériels d'une classe. Mais nous refuserions avec tout autant d'énergie d'être l'avant-garde bourgeoise d'un parti dont le doctrinarisme démagogique ne serait que le déguisement du communisme destructeur. Dans le domaine de la conscience, le libre-examen et la tolérance; — dans le domaine des réformes sociales, la collaboration des forces productrices et la concorde par la justice distributive; — dans le domaine économique, la prédominance de l'intérêt général sur les intérêts privés et la mise en œuvre coordonnée de toutes les ressources dont la nation dispose; — dans le domaine politique, le respect de nos institutions constitutionnelles et parlementaires et le maintien de l'unité du pays, — tels sont, constructivement, les principes généraux qui nous imposent ces négations capitales.

N'est-ce pas que cela valait la peine d'être relevé? Quelle habileté et quel art de paraître clair tout en ne disant rien et de cacher sous de belles formules de bien pauvres pensées... Un vrai style de meeting électoral pour bourgeois distingués. Historiquement, le parti libéral fut avant tout et surtout anticlérical. Dans quelle mesure la belle formule de « libre-examen et tolérance » cache-t-elle encore cet anticatholicisme essentiel au parti? Peut-être nous le dira-t-on en juin prochain. Mais quel exemple encore de l'illusion des mots! Le parti catholique belge pourrait écrire, tout aussi bien, en tête de son programme : « dans le domaine de la conscience, nous demandons pour tous les Belges, libre-examen et tolérance », personne n'est obligé d'être catholique et bien des Belges ne le sont plus, mais ceux qui le sont ont le droit de l'être, et le droit que l'on soit tolérant à leur égard comme nous, catholiques, nous sommes, en tant que Belges — pour vivre ensemble dans une patrie commune, — tolérants à l'égard des compatriotes non catholiques. Et voilà que chez les libéraux belges, les mêmes mots, « libre-examen et tolérance », tendent, pratiquement, à signifier le contraire, puisqu'ils aboutissent à faire, des libéraux, les adversaires de subsides à l'enseignement libre ce qui, *en fait*, équivaut à dire aux catholiques : nous vous contestons le droit d'élever vos enfants d'après les exigences de votre catholicisme!

Dans le dernier livre de M. André Maurois, *Le Cercle de famille* — qui est loin d'être du meilleur et même du bon Maurois — nous avons noté ces lignes :

Les financiers français, comme les mandarins chinois et les grands d'Espagne, sont divisés en classes échelonnées, la plus haute ne comptant guère qu'une vingtaine d'hommes qui règnent par eux-mêmes ou par leurs créatures sur les principaux conseils d'administration, mènent la banque, le commerce et l'industrie, créent le mythe de l'opinion publique et participent secrètement aux délibérations du gouvernement qui a besoin d'eux pour maintenir la valeur de la monnaie et la confiance des capitalistes.

O Peuple Souverain qui t'imagines décider souverainement de tout!... Et le mal n'est pas que les financiers aient une grande influence, mais que leur puissance soit anonyme, occulte, irresponsable; qu'en dominant la politique, leur action paralyse celle-ci, l'assujettisse et l'enchaîne. Situation antinaturelle et qui conduit à l'anarchie.

La Prière et les Prières de l'Ancien Régime

Critique de la Prière dite vocale

I

LE PROBLÈME DE LA PRIÈRE VOCALE AU XVII^e SIÈCLE. — TENDANCE MODERNE À DÉPRÉCIER LES FORMULES; M. VINCENT ET « LA DISGRACE DE N'ÊTRE QU'UNE PRIÈRE VOCALE ». — ORIGINES DE CETTE TENDANCE : DIFFUSION FOUUDROYANTE DE LA PRIÈRE DITE « MENTALE ». — FRANÇOIS DE SALES A-T-IL MÉPRISÉ LA PRIÈRE VOCALE ? — QUE POUR LUI, ET POUR TOUTE LA TRADITION, IL N'Y A PAS DE PRIÈRE « VOCALE » QUI NE SOIT « MENTALE ».

Ce siècle sublime, qu'on peut appeler le siècle de l'Esprit, ou encore du Pur Amour, est aussi, parmi les siècles chrétiens, un des plus attachés non seulement à la vie sacramentelle de l'Eglise, mais encore aux formules de la prière, soit officielle, soit privée.

Dès le début nous arrête un problème qui a tourmenté plus que de raison certains esprits, inquiets ou extrêmes de ce temps-là, Antoine Arnauld, par exemple, et le Jésuite Guilleré, mais que, d'ailleurs, la claire conscience du plus grand nombre a tranché, comme elle devait faire, par un haussement d'épaules, c'est-à-dire en n'admettant même pas que le problème se posât. C'est le problème des formules religieuses ou dévotes, ou, pour me servir d'une expression mal venue et pleine d'équivoques, le problème de la *Prière vocale*.

Ouvrons Richelet : « *Vocal*, mot qui vient du latin et qui veut dire : qu'on entend, qui est articulé, formé par la voix (*une prière vocale*; elle est opposée à la *prière mentale*). — *Vocalement* opposé à *mentalement* ». Et le docile Larousse : « *Vocal*... Relig. *Prière vocale* : se dit par opposition à *mentale* ». Ainsi, par définition, celui qui récite une prière vocale, n'agit pas en homme raisonnable, ou *mentalement*, mais en perroquet; aucune de ses activités *mentales* ne participe à l'exercice ridicule qui l'occupe; son intelligence n'attache aucun sens aux mots qu'il débite; sa volonté ne s'approprie d'aucune façon les sentiments que ces mots expriment. Bref, la *prière vocale* est un cercle carré ou un cadavre vivant; elle prie, puisqu'elle est *prière*, et puisqu'elle est *vocale*, elle ne prie pas.

Sainte Thérèse, ayant rencontré cette définition qui, de son temps, avait déjà cours, souffla sur elle en riant :

Quand je dis le *Credo*, écrit-elle, il me semble qu'il est à propos que j'entende et que je sache ce que je crois, et quand je dis le *Pater*, l'amour requiert que je connaisse qui est ce Père... Ainsi, je désire que vous sachiez que, pour bien réciter le *Pater*, il ne faut point vous tenir loin du Maître qui vous l'a enseigné. Vous me direz (avec Richelet) que c'est là une considération, et que vous ne pouvez ni ne voulez prier que *vocalement*... Vous avez raison de dire que c'est déjà oraison mentale; mais je vous dis certainement que je ne sais pas comment... si on pense à qui on parle.

on peut prier vocalement sans prier mentalement. « Penser à ce que nous disons et entendre avec qui nous parlons... », c'est oraison mentale... Que le nom ne vous épouvante point (1) ! » Dom Baker est encore plus net sur ce point. « La division commune entre prière vocale et prière mentale ne tient pas debout : car les

deux termes de cette division *sont* coincident. En tant qu'elle se distingue de la prière *mentale*, et, à plus forte raison, en tant qu'elle s'oppose à *celle-ci*, la prière *vocale* n'a plus rien d'une prière (2). »

En dehors de certaines expériences peu communes — l'oraison de silence, par exemple, où, du reste, se glissent toujours me semble-t-il, quelques mots imperceptibles — l'expression « *prière vocale* » est un pléonasme comme *panacée universelle* ou comme *humides marais*. Pour l'immense majorité des humains, prier c'est parler à Dieu. *Exaudi vocem meam, Labia mea aperies*... L'Évangile nous invite à la prière solitaire, ou secrète, mais non pas à une prière sans paroles. Après les Prophètes, Notre-Seigneur rappelle sans doute que les lèvres toutes seules ne sauraient prier, mais il n'en canonise pas moins la prière parlée, et par ses leçons et par son exemple : « *Pater noster*... *Prolixius orabat, eundem sermonem dicens* », la même « *prière vocale* ». Ainsi, je crois tous les Pères. Un des premiers, semble-t-il, qui ait appliqué aux expériences de la vie intérieure une sorte de curiosité scientifique, Cassien commence génialement par où finiront les mystiques du XVII^e siècle, c'est-à-dire par l'apothéose des « oraisons jaculatoires ». *In adiutorium meum intende*, peu de mots, sans doute, mais enfin des mots. A une date que j'ignore, l'agglutination « *prière vocale* » s'impose aux savants par où ils veulent distinguer des formes plus hautes ou plus libres de la prière, la simple, mais toute religieuse, récitation de formules fixes. Ce n'est certainement que beaucoup plus tard que se formera autour de ces dévotées syllabes un je ne sais quel halo de misère. « *La disgrâce* (pour le chapelain), écrit un auteur contemporain, de n'être qu'une prière vocale (2) ! » « *Disgrâce* », hélas ! que partagent le *Pater* et le *Canon* de la messe ! Pour aboutir sous nos yeux à de telles étourderies, il aura fallu sans doute une longue série d'à peu près et d'équivoques. Mais cette série, où s'amorce-t-elle ? La campagne de l'humanisme chrétien contre les superstitions du Moyen âge finissant est peut-être à l'origine de cette défaveur. Non pas qu'Erasmus, pour ne nommer que lui, ait été l'ennemi des formules, en tant que formules. Il rappelle bien, avec saint Jean, qu'il n'y a de vraie prière que la prière « en esprit » — « Il faut donc que vous deveniez esprit, si vous voulez vous entretenir avec celui qui est un pur Esprit » (3) — mais il n'en est pas encore à imaginer que seule soit « *prière en esprit* » la prière sans paroles. Et tout au contraire :

L'on n'emploie pas trop de paroles dans la prière lorsqu'on n'en emploie qu'autant qu'il le faut pour exprimer nos désirs. Il n'y a point de répétition trop fréquente lorsqu'un esprit animé comme une flamme qui paraît plus grande de moment à autre, emploie les mêmes paroles; autrement, vous blâmeriez dans les Psaumes une sainte et continuelle répétition... Le Seigneur n'a pas dit simplement : « Ne parlez pas beaucoup », mais il ajoute « comme les païens car ils croient qu'ils seront écoutés à force de parler (4). »

(1) *Holy Wisdom* (édition de Dom Sweeney), p. 343. Excellente définition de Benoît XIV : « *Oratio vocalis ea est qua voce exprimitur, ita tamen ut mens ori conjuncta sit...* *Oratio vero mentalis sine voce sensibili exprimitur*. » De can. III, c. 25. « La prière mentale est celle que l'on adresse intérieurement à Dieu sans aucun mouvement de voix et sans aucun bruit de paroles; la prière vocale est celle où la parole extérieure s'ajoute au mouvement de l'esprit. » FAYET, *Examen des Institutions liturgiques*, Paris, 1846, pp. 58 et 59.

(2) FRANCIS VINCENT, *Saint François de Sales, directeur d'âmes*, Paris, 1923, p. 361.

(3) *La manière de prier Dieu*, trad. de 1713, p. 77.

(4) *Ib.* pp. 67-68.

(1) J'emprunte ces textes aux *Justifications* de M^{me} Guyot, Cologne 1720, pp. 179-181.

L'heure de la « disgrâce » n'aura donc sonné, semble-t-il, pour la « prière vocale » que vers le milieu du XVI^e siècle, lorsque s'établit dans les masses catholiques, et avec quelle étonnante rapidité! l'usage de la méditation méthodique : exercice qui n'était certes pas nouveau, mais qui se classait désormais parmi les pratiques normales de la vie dévote. A cette conquérante, célébrée par tant de voix et de plumes, il fallait donner un nom; et fatalement on lui en donnerait plusieurs. « Méditation », qui disait tout le nécessaire et qui ne se teintaient d'aucune nuance agressive aurait suffi : ou encore, bien que plus équivoque, « Oraison »; ou, si l'on voulait une appellation plus savante, « Oraison discursive »; mais, le diable peut-être s'en mêlant qui aime la pêche en eau trouble, on ajouta à ces nombreux synonymes, tous innocents, « Oraison mentale » qui ne l'était pas : mot d'ailleurs fâcheux, puisqu'il pouvait faire croire aux étourdis que, jusque dans ses colloques, la méditation est muette. Remontez à l'origine de toutes nos querelles, vous y trouverez presque toujours quelque baptême manqué. Honni soit, par exemple, le maladroît qui eut l'idée sangrenne d'appeler passive la plus active de toutes les prières. A la vérité, on ne prévoyait pas alors, et on souhaitait moins encore les fâcheuses conséquences que pourrait avoir ce baptême-ci; et l'auteur des *Exercices spirituels* moins que personne. Mais les mots ont leur destin. Bon gré mal gré, un impérialisme confus gonflait les voyelles d' « Oraison mentale ». Un jour viendrait, où d'autres maladroïts dégageraient, ou sembleraient dégager, ce monopole latent : et où la méditation paraîtrait mentale, non seulement par excellence, mais encore en vertu d'un privilège exclusif, les autres formes de la prière étant exilées de ce chef, en dehors des frontières de l'intérieur, dans la zone pharisaïque ou puéride des psittacismes. Il y a des centaines d'Académies, mais pour les bonnes gens, il n'y en a qu'une. A Delphes, sur la porte du gardien des fouilles, j'ai lu de mes yeux cette carte : X... officier de l'Académie française. Apurés de la grande, les petites sont comme si elles n'étaient pas. Plus piteuse encore l'apparence de la prière vocale. Son nom même crie sa honte. Comparée à la mentale, elle a si peu d'âme qu'elle se contond avec les autres bruits de la nature, la grêle sur les toits ou le tic-tac des moulins. Comment lutter contre un bloc de spiritualité pure? Que peuvent les flèches mêmes fugitives des oraisons jactatoires contre l'épais tîdement des trois puissances?

Ainsi aura commencé l'humiliation des formules. Leur « eau pure a fui goutte à goutte », leur gloire s'est obscurcie, rayon par rayon. J'ai cité plus haut un historien d'aujourd'hui, proclamant cette déchéance comme un fait acquis désormais, et qui plus est, comme une des victoires de l'esprit moderne. L'honneur en reviendrait, nous dit encore M. Vincent, à saint François de Sales. On reconnaît loyalement que le saint docteur a eu ses entances comme tout le monde : ses premiers écrits laissent encore paraître un goût fâcheux pour le psittacisme de nos seize premiers siècles. « Il commença, lui aussi, nous dit-on, par subir l'influence de l'opinion courante et par se montrer assez préoccupé de formules. Il en demanda à son ami Antoine Favre : « Nous avons entendu dire, lui écriait-il, que notre confrère..., l'excellent Saldoz, possède une centaine de formules de prières à Notre-Seigneur crucifié. Nous ne voyons pas le moyen de nous en procurer à moins qu'il ne nous en cède dix ou douze exemplaires. » — Aurait-il demandé à son ami quelque abraxas, ou une pierre de bézoar (remède souverain contre la migraine) qu'on serait à peine moins stupéfait. Des formules dévotes, voyons, voyons, Monseigneur, à un génie tel que le vôtre, le « mental » ne suffit-il pas? Il grandira toutefois.

Mais il se dégage vite... En 1608, il écrivit : « Ne vous mettez pas en peine de faire beaucoup d'oraisons vocales... » Ce n'est pas, en tout cas, au nombre des prières que s'évalue la sainteté.

comme on l'avait cru, hélas! jusque-là. Mais, il n'est jamais trop tard.

Un autre, dit-il, avec une pointe d'ironie, s'estimera dévot, parce qu'il dit une grande multitude d'oraisons tous les jours. On trouvera même assez souvent sous sa plume l'expression d'un certain détachement à l'égard de la prière articulée... A la différence d'un saint Antonin qui, un siècle plus tôt, *accablait de récitation* ses dirigées, il tend à réduire dans la vie chrétienne la part des prières vocales.

Noble dessein, mais dont l'exécution exigeait beaucoup de prudence. Déjà tout « mental », lui-même, François de Sales sent bien en effet que ses contemporains ne sont pas encore mûrs pour la

prière des purs esprits. Nous autres chrétiens, nous avons dans nos églises de vieux meubles qu'il ne faut pas secouer trop brusquement.

Ce serait encore le mal connaître que de le croire hostile aux prières consacrées par la tradition et surtout aux prières données à l'humanité par Dieu. Aux prêtres... il prêche l'amour de leur office, aux fidèles la dévotion au *Credo*, à l'*Ave*, au *Pater*.

Logique ou non avec les principes qu'on lui prête, le saint fait habilement la part du feu. Il ira même jusqu'à dire — et c'est là, paraît-il, quelque chose d'extrêmement « curieux » — que le *Pater* « est la générale et nécessaire prière de tous les fidèles ». M. Vincent n'en croit pas ses yeux. Mais les textes sont là. Reste à les tourner, et c'est bien facile. Apprenez donc que si, pendant de trop longs siècles, l'antique *Pater* a connu « la disgrâce de n'être qu'une prière vocale », une magique transmutation, due à la hardiesse géniale de François de Sales, l'a enfin, enfin! réhabilité.

Même les prières saintes qui nous viennent en droite ligne de l'Evangile et de la Tradition apostolique, même le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*

« même », c'est-à-dire celles de ses bonnes vieilles prières qui semblaient se refuser le plus désespérément à la métamorphose qui se prépare;

sont élevées par lui à la dignité de prières intérieures. Leur valeur éducative est à ce prix.

Ceci est bien remarquable : Notre-Seigneur nous apportant la lettre du *Pater*; rien que la lettre; François de Sales, l'esprit; un miracle donc, ou plutôt deux; avant François de Sales, le *Pater* n'était qu'une pauvre chose — une prière vocale — et dénuée comme telle d'abord de toute « valeur religieuse », ce qu'on pourrait lui pardonner, mais ce qui est bien plus grave, de toute valeur « éducative », ou moralisante; avec François de Sales, ce même *Pater* change de nature a) il cesse d'être prière vocale; b) il dépouille radicalement son théocentrisme original; il se consacrera désormais uniquement au perfectionnement moral de l'humanité. C'est ainsi que « dans le système », heureusement révolutionnaire, du saint novateur, « toutes les prières », jusque-là extérieures, matérielles, simple « mouvement des lèvres » en un mot, vocales « tendent à se spiritualiser, à se ramener au même type »; l'oraison mentale (1).

Ai-je besoin de dire que tout cela n'est qu'un roman, d'ailleurs très utile à méditer, puisqu'il nous fait comme toucher du doigt le terme extrême de l'évolution descendant dont nous tâchons laborieusement de tracer la courbe. Heureuse et fringante logique des enfants terribles; ils nous livrent dans des formules de cristal les derniers secrets de la maison et jusqu'à ceux que leurs timides parents ne s'avaient pas à eux-mêmes. C'est ici, en effet, à l'état pur, cette phobie de la prière vocale, dont les premiers symptômes se laissent entrevoir chez nous, vers le milieu du XVII^e siècle, mais imperceptibles, honteux, scrupuleusement effacés aussi vite qu'ébauchés. Quel chemin — mais rectiligne — parcouru depuis le jour lointain où l'on eut la fâcheuse idée d'appeler la méditation « prière mentale »! Toutes les fautes se paient, tôt ou tard, même celles des lexicographes. Quant au Docteur incomparable, assurément il n'eût voulu à aucun prix des éloges dont l'accable M. Vincent. Construire, en un tel sujet, un nouveau « système » lui eût paru le comble de l'extravagance. Et, en effet, il n'a jamais rien dit sur la prière que toute l'Eglise, ni même que Notre-Seigneur n'ait dit avant lui. Bien loin de condamner les formules, il trouva toujours à les réciter un goût merveilleux. Il veut certes que, vaille que vaille, on en saisisse le sens :

Si vous me croyez, vous direz votre *Pater*, votre *Ave Maria* et le *Credo* en latin; mais vous apprendrez aussi à bien entendre les paroles qui y sont en votre langage, afin que, les disant au langage commun de l'Eglise, vous puissiez néanmoins savourer le sens admirable et délicieux de ces saintes oraisons, lesquelles il faut dire fichant profondément votre pensée

(1) VINCENT, *op. cit.*, pp. 355-363, passim. Comme on le voit, l'auteur rattache ici à ce qui fait l'objet propre du chapitre que nous discutons, c'est-à-dire à la critique de la prière vocale, ses propres vues, non moins singulières, sur la philosophie générale, ou sur la fin même de la prière, de toute prière : vues où se ramène tout son livre sur François de Sales, et que nous avons nous-mêmes longuement discutées déjà. (Cf. *Métaphysique des Saints*, I, pp. 26-37. *Introduction à la philosophie de la prière*, pp. 164-171.)

et excitant vos affections sur le sens d'icelles, et ne vous hâtant nullement pour en dire beaucoup mais vous étudiant de dire ce que vous direz cordialement (1)...

Est-ce là une nouveauté dans l'Eglise? Ne pas se hâter pour en dire beaucoup, est-ce n'en pas dire? Ayant à diriger des âmes inquiètes qui se feraient scrupule de suivre l'attrait divin qui les arrête sur un des mots de la formule commencée, François de Sales les libère de ces vaines contraintes, jugeant tout naturel, qu'en dehors des récitaions liturgiques, la prière à forme fixe s'achève en une prière — non pas sans paroles — mais improvisée. On nous rappelle, et fort justement, qu'il avait une prédilection pour la pratique des oraisons jaculatoires, et on ne prend pas garde que ces formules, pour être courtes, n'en sont pas moins prières vocales au sens rigoureux du mot. Qu'il se plie, le cas échéant, à la convention verbale, qui semble réserver la qualité de *mentale*, ou de spirituelle, ou d'intérieure à telle oraison particulière, il n'en estime pas moins avec sainte Thérèse — avec le bon sens — que la prière « vocale », puisqu'elle est prière est aussi bien « mentale » que la méditation discursive. De l'une à l'autre, différence d'intensité, ou simplement de méthode, non pas de nature.

Mais vous me direz : si l'on prononce ces paroles *vocalement*, pourquoi l'appellerez-vous *oraison mentale*? Parce qu'elle se fait aussi mentalement et qu'elle part premièrement du cœur (2).

Que si elle n'en parlait pas, elle serait tout ce qu'on voudra, mais non pas du tout « prière ». D'où M. Vincent conclut qu'il n'y a pour François de Sales, de « prière véritable que la mentale (2) ». Eh! bien entendu! mais ce n'est pas là une « théorie » proprement dite salésienne : c'est la doctrine éternelle de l'Eglise. Que si, d'ailleurs, toute prière vocale est prière mentale, on peut dire également qu'en dehors de quelques états sublimes, toute prière mentale est vocale. A qui lui demande comment il faut prier, Notre-Seigneur répond par une formule de prière : *Domine, doce nos orare... Cum oratis, dicite...*

II

L'ÉTUDE DE LA PRIÈRE VOCALE TIENT PEU DE PLACE DANS LA LITTÉRATURE SPIRITUELLE DE CETTE ÉPOQUE. — QUE LA PEUR DU PSITTACISME TOURNE A LA PHOBIE. — GUILLORÉ ET « LES ILLUSIONS DES PRIÈRES VOCALES ». — BONNES POUR LES « TROP BOUCHÉS » OU TROP « GROSSIERS ». — TROIS DÉSASTRES. — LES ALARMES DE GUILLORÉ ET LA PRIÈRE LITURGIQUE. — ENCORE LA « DISGRACE ».

Il est vrai pourtant que ceux qui traitent aujourd'hui de si haut la prière vocale, ne sont pas tout à fait *absque patre, absque matre*. Une tendance confuse, sinon à mépriser, du moins à humilier, voir à égratigner les formules perce de-ci de-là, et plus souvent qu'on ne le voudrait dans la littérature religieuse du XVII^e siècle. Phénomène singulier, paradoxal, pathétique, et qui n'a peut-être pas assez retenu l'attention des historiens. D'autant plus curieux qu'il coïncide avec un phénomène tout contraire : le goût persistant, peut-être croissant pour la prière récitée ou lue, soit officielle, soit privée. Mais, après tout, un certain désaccord entre la spéculation et la pratique n'est pas pour nous étonner. Dépréciation le plus souvent enveloppée, implicite. Attaquer de front les formules, on n'y songe ni de près ni de loin; au besoin on s'en défendrait. Critique plutôt négative, par préterition. Ne trouve-t-on pas surprenant, si l'on y pense, que depuis la contre-réforme, l'initiation à la prière vocale, tième si peu de place dans les ouvrages dévots. Avant Dom Gérard et le renouveau liturgique de nos jours, connaît-on beaucoup de livres qui aient pour objet principal la défense et l'illustration, l'analyse fervente, minutieuse, poétique de nos incomparables formules : quelque manuel qui remplace et dépasse le livre d'Erasmus? Lacune d'autant plus surprenante que peu de siècles ont été plus catéchistiques, si l'on peut dire, que le siècle de Descartes. Sur l'oraison discursive, des centaines de méthodes; pour la prière vocale, quelques lignes, de-ci de-là, courtes, clairement, froides, sommaires. Je n'en juge naturelle-

(1) VINCENT, *op. cit.*, p. 361.

(2) Cf. VINCENT, *op. cit.*, pp. 362, 363.

ment qu'à vol d'oiseau, n'ayant pas tout lu (1). Je sais bien, du reste, qu'il y a nombre d'exceptions; ainsi telle paraphrase dévote des psaumes, ou tel manuel du Rosaire. Mais ce sont là, pour la plupart, des ouvrages de pratique immédiate et dont les auteurs ne songent pas à dégager ni à généraliser la méthode instinctive qu'ils appliquent. Bref une curiosité qui dort encore. Aussi bien la psychologie religieuse d'aujourd'hui, cette science encore au maillot, semble-t-elle n'attacher qu'une médiocre importance au problème de la prière écrite et parlée. Les formules n'intéressent d'ordinaire ces philosophes que, dans la mesure où elles tiennent de l'incantation. Large mesure, du reste, pour beaucoup d'entre eux, si tant est qu'ils ne confondent pas tout à fait prière vocale et magie!

Autre indice, négatif encore, mais très significatif. S'il faut en croire les traités sur l'oraison dite mentale, rien n'est plus facile, ni plus doux, ni plus sûr que de méditer. La nature nous y prépare dès le berceau. Le plus stupide n'a qu'à tourner le commutateur des trois puissances et la machine marche toute seule. Nul danger à craindre : une promenade en voiture sur une route macadamisée. Que la scène change, et le ton et l'esprit dès qu'on en vient à nous parler de la pauvre vocale! Après le court salut rituel — « Elle est toute sainte » — qu'il faut bien qu'on exécute, on se hâte d'ouvrir la boîte aux épouvantails; psittacisme, pharisaïsme, que sais-je encore? Pas un qui ne croie urgent d'apprendre à ses lecteurs que remuer les lèvres ne suffit pas. Pour qui écrivent-ils donc? Ceux qui achètent ces livres seraient-ils donc fatalement ou des nîgards ou des comédiens? Au jeune photographe qui va prendre l'essor, les anciens redissent-ils avec insistance qu'avant tout il doit se bien garder d'installer sa boutique au fond d'un puits? « Elle est toute sainte... mais... mais... » et songez aussi... » La récitation du moindre chapelet prend les proportions d'une aventure formidable; la route est semée de pièges; un diable se cache sous chaque buisson. A la veille d'une traversée critique, la mère de l'aviateur ne paraît pas plus inquiète, et quand notre guide nous a quittés sur une dernière recommandation tragique, nous n'osons plus nous mettre à genoux.

Si l'on croit que je m'amuse ou que j'exagère, on n'a qu'à lire le traité du P. Guilloré — ce n'est pas le premier venu, mais, au contraire, un des maîtres les plus fameux et les plus excellents de cette époque — sur « les illusions des prières vocales et des pratiques ». Il commence par le cliché rituel, par le salut que j'ai dit : « Dieu me garde, Théonée, de vous dissuader des prières vocales; car je tomberais ainsi moi-même dans l'illusion... » A ce prélude obligatoire, nous sentons déjà que les formules vont passer un mauvais quart d'heure. Du moins a-t-il le mérite de ne pas s'attarder à ces précautions. Encore une ligne, et le coup de poing aura succédé à la caresse :

La plupart des esprits étant trop bouchés et trop grossiers pour être capables de faire oraison, il est nécessaire qu'ils soient occupés de ces sortes de prières et de toutes ces manières extérieures,

pour un peu, il dirait : grimaces,

qui entretiennent la dévotion populaire. Je ne veux donc pas en combattre l'usage,

bien sûr, et à Dieu ne plaise, mais seulement le discréditer. N'est-ce pas déjà fait, du reste, personne, même parmi les plus humbles, n'aimant à se classer parmi les « trop bouchés » ni les trop grossiers (2) ».

Trois vers rongent, paraît-il, incessamment, infailliblement la prière vocale, toutes les prières vocales. 1^o « leur grande longueur » ; 2^o « leur grande diversité » ; 3^o « la grande attache » qu'on y a.

1^o « Leur grande longueur ». Nul n'ignore, en effet, qu'il n'est pas de prière vocale qui ne se prolonge pendant plusieurs heures. D'où suivent, avec une même nécessité, une avalanche de désastres :

Quand on en dit tant, elles se disent sans attention, et on en est avec cela tout fatigué... Ce ne sont qu'extravagances de l'esprit...; si bien qu'on

(1) Que l'on prenne par exemple, l'Index de P. Le Gaudier, spirituel éminent, et, qui plus est, philosophe d'une pénétration rare. Sur les sujets difficiles, c'est toujours par lui que je commence mes enquêtes. Or, sur la prière vocale, il n'a presque rien. La littérature anglicane me paraît — toujours à vue de pays — plus riche sur ce point, Jérémy Taylor et W. Law par exemple.

(2) *Les progrès de la vie spirituelle... suivis de secrets... qui en découvrent les illusions* (réédition de Paris, 1830; pp. 353, 354).

ne fait plus que battre l'air d'un son de paroles, tandis que l'esprit se promène... (Il) n'est pas moins véritable qu'on en est tout fatigué; car on en voit à qui cette longueur de prières est si tuante

qu'au sortir de l'église, il faut les conduire à l'hôpital. Pour la dévotion, n'en parlons pas. Avouez donc, Théonée,

qu'alors vous n'avez pas plus de sentiment... qu'une souche; que votre esprit en est tout stupide d'en tant dire... et qu'en un mot toutes ces prières ne sont pas plus en la bouche qu'une chanson. Et moi j'ajouterai, Théonée, que de telles prières méritent plutôt d'être vomies de la présence de Dieu; elles font sortir la personne bien plus criminelle qu'elle n'y est entrée (1).

2^o C'est en vain que pour atténuer la catastrophe, on tâche de varier formules et pratiques : Remède pire que le mal. Ce n'est là en effet

qu'une pure impatience de nature, qui veut toujours courir à cent choses...; c'est l'instabilité de cette même nature qui, par la légèreté qui lui est naturelle, puisqu'on veut lui donner malgré elle de la dévotion, remue toujours, s'impatiente et s'ennuie pour passer sans cesse à de nouveaux changements (2).

Pendant que l'esprit divague, le corps se console comme il peut; on s'étire « on ne fait que bailler », immodesties de toutes sortes qui n'accompagnent jamais, comme vous savez, la méditation discursive. On ne veut pas néanmoins quitter cet exercice ne serait-ce que pour une demi-heure « d'oraison ». C'est bien simple. Nous tenons à ces formules parce qu'elles sont tout ensemble une contrefaçon de la vraie prière et un refuge contre la vraie prière; elles nous font croire que nous prions et elles nous dispensent de prier.

Voulez-vous, Théonée, aller jusqu'au secret de ceux qui font ces longues prières vocales. Ce n'est point autre chose sinon qu'ils veulent éviter la peine qu'il y a à prier en esprit, dont la manière est infiniment plus fatigante... aussi ces personnes se condamneront-elles plutôt à dire des prières vocales l'espace de plusieurs heures qu'à faire une demi-heure d'oraison, parce qu'elles en sont quittes pour remuer les lèvres en donnant toute la liberté à leur imagination; et, faisant l'oraison, il faut donner sans cesse la gêne à son esprit; c'est ce qu'elles ne peuvent supporter (3).

Prière indigne de ce nom, puisqu'elle est toute extérieure et qu'il n'est de vraie prière que de l'esprit.

Cette occupation diverse et tumultueuse de pratiques et de prières vocales est bien dommageable à la vie intérieure, puisque cette vie y trouve aussi sa perte dans la paresse de l'esprit...

Non pas, grands dieux! que, si réfractaire, qu'elles soient à « l'esprit », Guilloré veuille qu'on se dispense

jamais entièrement des prières vocales. Ce serait une grande illusion d'en user ainsi. Il n'y a que les illuminés qui s'en défont et qui croient que c'est un abaissement qui empêche l'élevation de l'esprit; c'est où ils renvoient les âmes communes qui en ont absolument besoin pour s'occuper (4).

Tiens! tiens! mais, vous même tantôt, ne faisiez-vous pas de la prière vocale la suprême ressource des « bouchés » et des « grossiers »? Il faut aussi, Théonée, que je lève

une difficulté qui peut vous tomber dans l'esprit, et qui regarde principalement les prières vocales que les religieux chantent en chœur, des cinq ou six heures par jour; où vous devez savoir que cette sorte de prières a été réglée par l'Église... et que selon l'intention de leur établissement, elles doivent être faites par forme d'oraison,

tandis que, manifestement, le chapelet ne saurait être une « forme d'oraison ».

et que le fonds en est divin, n'étant que le pur langage de l'esprit de Dieu,

tandis qu'un simple *Pater*, un *Ave Maria*...

J'ai donc la vénération la plus profonde pour cette sorte de prières, ne voulant ici parler que de celles dont la dévotion des particuliers fait le choix (5);

telles que rosaire, chemin de croix, et autres pratiques dévotes d'ailleurs recommandées aux particuliers par l'Église. L'étrange

façon de raisonner! Ce qui est vrai de la prière vocale en soi, doit l'être aussi de la prière liturgique où vos trois vers de tantôt se seront glissés. « Cinq à six heures », c'est assez long; vingt et quelques psaumes, des leçons, des hymnes...; c'est assez « divers » et éparpillant. Et pour que rien ne manque à ces ferments de corruption, ne voilà-t-il pas que nombre de religieux, voire de chanoines, s'attachent, les malheureux! à leur office. Conclusion pratique.

Lorsque vous aurez de certain temps libre... ne délibérez jamais du choix; mais, laissant la vocale, occupez-vous toujours de la mentale. La vocale ne doit être que comme un *délassement* de l'oraison, ou bien quelque fois comme un souffle pour en allumer les ardeurs... Sitôt que quelque temps favorable pour l'oraison se présente, n'en donnez rien, tant que vous le pourrez, aux prières vocales: car ce serait en avilir le saint usage, en pouvant le rendre précieux (1).

Il finit donc comme il avait commencé, je veux dire par le mépris: la vocale, un pis-aller, tout au plus un « délassement » et qui « a ri » le temps même qu'on y perd.

Là-dessus qu'on ne dise pas qu'il n'en veut qu'aux abus, ou « illusions » de la prière vocale. C'est bien là son propos sans doute, mais la psychologie qu'il invoque va beaucoup plus loin, puisqu'elle oppose comme deux activités essentiellement différentes, et le plus souvent ennemies, la récitation d'une formule, et la prière de l'esprit. Ce qui est vrai de la formule endormie aux pages d'un livre fermé, — ou de la même formule débitée par un phonographe, il semble le croire également vrai de la formule ressuscitée et spiritualisée par le chrétien de bonne volonté qui la récite. Fasciné par un suridéalisme qui lui fait oublier jusqu'aux éléments de la théologie sacramentelle, il se représente la prière normale comme un je ne sais quel solo de l'esprit pur — solo sans paroles, mais aussi, qu'il y prenne garde, sans pensées. Et comme tout de même il ne peut escamoter le grand fait de la prière universelle, qui fut toujours parlée et mimée, il permet aux lèvres d'associer parfois leur vile gymnastique au chant de l'esprit — oh! le plus rarement possible, et seulement quand le soliste lui-même ou bien menace de s'endormir, ou bien a besoin de quelque « délassement ». L'idée ne lui vient pas que, dans la réalité vivante d'une récitation humaine, les lèvres et l'esprit, les mots et les pensées, l'intérieur et l'extérieur ne font qu'un; qu'il n'y a pas là juxtaposition chaotique de deux activités disparates, mais une seule et même prière où tout l'homme est engagé (2).

Paresse des dévots qui, pour fuir l'effort de l'oraison méthodique, murmureront plutôt des milliers de prières vocales; je veux bien, mais encore paresse des moralistes eux-mêmes qui, plutôt que de réfléchir sur le problème de la prière parlée, s'étendent à perte de vue sur les abus qu'entraîne fatalement la pratique de cette prière. Prendre sur le fait, stigmatiser éloquentement soit le pharisaïsme, soit le psittacisme devot, quoi de plus facile, de plus vain, de plus imprudent. Ni les perroquets ni les tartuffes ne renonceraient pour si peu à leur routine ou à leurs grimaces. Dans ces tableaux satiriques — lieux communs qu'on se passe de génération en génération, — seules se reconnaissent ces bonnes âmes qui n'ont déjà que trop de pente à douter de leurs prières. Combien plus philosophiques et du coup plus bienfaisante, une analyse qui, traversant, pour ainsi dire la crasse de ces abus, dégagerait l'âme de prière solide qui anime également, étincelle ou flamme, et l'oraison la plus sublime, la moins dépendante des mots, et la récitation la plus mécanique en apparence des formules. Mais cette curiosité affectueuse et pénétrante, d'autant plus pénétrante

(1) *Illusions*, p. 361.

(2) Le bon sens n'est pas la qualité maîtresse de Guilloré, ni la mesure. Mais bien qu'il l'expose avec une outrance et une imprudence qui ne me paraissent pas défendables, la doctrine de ce chapitre est foncièrement exacte. Il ne le dit pas, et devrait le dire, mais enfin il ne s'adresse qu'à des âmes déjà très hautes, et qu'il voudrait apprivoiser avec l'oraison de recueillement, ou de silence, à laquelle il les croit appelées. Tout en écrivant, il vise telles ou telles de ses pénitentes, et qui ont dû souvent l'agaçer, encombrées qu'elles étaient de prières et de pratiques. L'opposition est ici, non pas entre la prière vocale et la méditation, mais entre l'une et l'autre de ces deux prières et une oraison plus dépouillée. Il sait mieux que nous que les critiques qu'il fait ici de la prière vocale, il pourrait aussi bien les adresser à la méditation discursive — et il ne s'en privera pas. Cf. *Des illusions de l'oraison*, pp. 535, seq.

Aussi bien, après tout un traité sur les illusions des prières vocales, en consacrer-t-il un autre aux illusions de ceux « qui prétendent que pour vaquer à l'oraison, il faut laisser toute sorte de prières vocales » (pp. 548, seq.) Mais de l'un à l'autre de ces deux chapitres, sa philosophie des formules ne change pas d'une manière appréciable.

(1) *Illusions*, p. 355.

(2) *Ibidem*, p. 357.

(3) *Ibidem* pp. 355-356.

(4) *Ibidem*, p. 356.

(5) *Ibidem*, p. 360.

qu'elle est plus affectueuse, nous ne la demanderons pas au grand Arnauld. Lui aussi, et bien avant le P. Guillon, il aborde, ou plutôt il effleure le problème des formules, mais en moraliste, en redresseur de torts et en polémiste, non en philosophe. C'est ici encore un épisode important.

III

ARNAULD ET UNE CRITIQUE PLUS PHILOSOPHIQUE DES FORMULES. — FACILITÉ DES ACTES DE CONTRITION; DIFFICULTÉS DE LA CONTRITION ELLE-MÊME. — LA PSYCHOLOGIE JANSÉNISTE DE L'AMOUR. — LES ACTES EXPRIMENT BIEN DES PENSÉES, MAIS LEUR NIVEAU EST DE N'EXPRIMER QUE DES PENSÉES. — LES OUTRANCES D'ARNAULD MODÉRÉES PAR NICOLE. — DYNAMISME FONCIER DES FORMULES. — QU'ON NE SAURAIT TROP RECOMMANDER LA PRIÈRE VOCALE.

Nous l'avons déjà rappelé, le livre de la *Fréquente Communion* (1643) a pour objet principal, unique presque, la dénonciation des abus — naturellement! — qui, paraît-il, abondaient alors dans l'administration du sacrement de pénitence. Le vrai titre en devrait être : *De l'absolution fréquente, instantanée ou automatique*. On sort de tuer sa mère, on court au confessionnal : on raconte cet accident; on récite un « acte de contrition », et le prêtre ayant expédié de son côté le nécessaire, on se relève absous, plus blanc que la neige. Arnauld y voudrait plus de façons, et s'explique à ce sujet en quelques centaines de pages. C'est par le biais de cet abus qu'il est amené à discuter la valeur religieuse des formules. On voit bien, en effet, que cette polémique particulière met en cause, avec l'acte de contrition, les autres actes de même nature — foi, espérance, charité..., en un mot la prière parlée elle-même. Joli morceau du reste, plus intelligent que les pages de Guillon, mais panaché, comme on pouvait s'y attendre, d'outrance déclamatoire et d'étourderie. Arnauld pense toujours contre quel qu'un, et le plus souvent, ici, par exemple, contre les Jésuites. Mauvaise condition pour penser tout à fait juste. Nicole toutefois, qui avait le goût plus fin, l'esprit plus serein et plus sûr, appréciait fort cette critique arnaldienne des actes; il s'en approprie de longs extraits dans son propre *Traité de l'Oraison* (1679), qui est, à mon avis, un chef-d'œuvre (1).

Je ne crois pas, écrivait Arnauld, au début du chapitre que Nicole a reproduit, qu'il y ait rien de plus pernicieux aux âmes que la confiance qu'on leur donne dans ces actes imaginaires de contrition et d'amour de Dieu, qu'ils pensent assurément avoir faits, quand ils ont récité certaines prières que l'on dresse pour cet effet.

Et peu après, moins nuancé, plus impotent et violent, s'il est possible :

Tout pauvres et tout misérables qu'ils sont, ils s'imaginent qu'avec l'aide de certains termes toutes les fois qu'il leur plaira, il se donneront à eux-mêmes les trésors de la charité (2).

Accusation qu'un de ceux qui ont réfuté la *Fréquente*, d'Abraha Raconis, réfute assez joliment, et à la moderne :

Calomnie partout! mais calomnie formée pour avoir lieu de... décréditer les exercices ordinaires de la dévotion; comme si c'était une espèce de magie, et les termes qu'on emploie pour former des actes de contrition, quelques paroles d'enchantement. Où est l'honneur? Où est la conscience (3)?

Calomnie ou non, pour l'instant, peu nous importe. Mais la critique d'Arnauld est ici beaucoup moins simpliste — et banale — que ne la fait voir Raconis; et, je le répète, beaucoup plus sérieuse et pénétrante que celle de Guillon. Ne voir dans l'usage des formules qu'une magie ou qu'un psittacisme, c'est la dépréciation, en quelque sorte classique, et où s'arrêtent le plus souvent, soit l'amplification facile des prédicateurs et des moralistes, soit la jeune candeur de la « science des religions »; — l'enfance de l'art.

(1) Revu, refondu et augmenté, le *Traité de l'Oraison*, assez rare aujourd'hui, est devenu le *Traité de la Prière* — deux petits volumes souvent réimprimés, et que je cite d'après l'édition de 1724.

(2) *Fréquente communion* 2 part. c 12; *Traité de la Prière*, II, pp. 29, 33.

(3) Raconis, p. 381.

Le psittacisme poursuivi par Arnauld et par Nicole, n'est pas moins mental, si l'on peut dire, que verbal : des perroquets sans doute, mais raisonnables. Ils ne prétendent pas que les pénitents des Jésuites, absous en un tournemain, n'attachent aucun sens aux actes qu'ils récitent. L'esprit n'y a pas moins de part que la langue, ou, si l'on veut, nos deux philosophes ne creusent pas de fossé entre la langue et l'esprit. Bref, avec eux, nous passons enfin, — enfin! — de la prière parlée, en tant que parlée, à la prière tout ensemble parlée et pensée. On avouera bien que ce pas est d'importance.

La contrition et l'amour de Dieu sont des actions de la volonté, et les actions de la volonté ne sont pas des pensées, mais des mouvements, des inclinations, des pentes du cœur vers son objet. Or, dire à Dieu, soit extérieurement, soit intérieurement que nous l'aimons et dresser notre esprit vers lui n'est qu'une pensée et une réflexion d'esprit, et par conséquent ce n'est point un acte d'amour de Dieu, mais tout au plus un témoignage de celui que nous lui portons, si nous lui en portons véritablement.

« Qu'est-ce donc qu'aimer Dieu? » C'est-à-dire quels doivent être à son endroit les mouvements de notre cœur, pour que nos actes de charité, bien que nous en pensions tous les termes, soient autre chose qu'un psittacisme ou qu'une magie? Comme, ou précisément parce que l'amour n'est pas une pensée, la réponse est difficile. Néanmoins on peut essayer.

Qu'est-ce que tous les hommes entendent quand ils disent qu'une honnête femme aime son mari? Ne veulent-ils marquer autre chose sinon que cette femme pense souvent en elle-même qu'elle l'aime, comme on prétend que former la même pensée au regard de Dieu soit l'aimer? Jamais personne n'eut ce sentiment. Et il se trouvera beaucoup de femmes, qui ont eu des affections très ardentes pour leurs maris, et qui peut-être jamais en leur vie n'ont fait de semblables réflexions.

Le voilà bien, toujours le même : prodigieux mélange d'opacité doctorale et d'intelligence. Après ce beau paragraphe où il ramasse en quelques lignes les principaux éléments d'une philosophie de la prière — et de ces lignes sortira tout le livre de Nicole — il commence à battre la campagne, ivre d'abstractions, hermétiquement fermé aux réalités humaines. Une femme à mille façons, non pas seulement de prouver, mais de dire à son mari qu'elle l'aime. Les yeux ne parlent-ils pas? Ce mari absent, est-il inouï qu'aux nouvelles qu'elle lui envoie de la maison, elle mêle quelques formules affectueuses? Que si elle ne fait pas de « réflexions » sur son amour, il faut bien qu'elle le pense, puisqu'elle le vit. Et comme cet amour n'est pas immuable, il faut bien aussi, puisqu'elle est honnête, qu'à de certains moments, elle se l'affirme à elle-même, qu'elle se le prouve, l'empêchant par là de s'évaporer. Combien plus naturelles et nécessaires, ces protestations et donc ces formules — lorsqu'il s'agit d'un amour tout spirituel, qui plus est, tout volontaire, qui se forme à la fine pointe de l'âme et à qui sont refusées très souvent les certitudes, d'ailleurs douteuses, du contact sensible! Ce Dieu, qui est toujours présent, mais qui est, sinon toujours muet, du moins toujours invisible, ceux qui l'aiment le mieux ne sont pas sûrs de l'aimer, comme il veut qu'on l'aime, et s'ils multiplient les actes d'amour, c'est pour s'entraîner à l'aimer enfin. Mais ces évidences douloureuses Arnauld ne les soupçonne même pas, englué qu'il est dans une notion livresque, inhumaine et irrégulière de l'amour. Pour lui, pas d'amour que n'ait provoqué une délectation victorieuse et qui même ne se confonde avec cette délectation; dès qu'il vient de naître, cet amour est déjà parfait; en d'autres termes, ou il est parfait ou il est mensonge. Pas de degrés : la plénitude d'abord, et consciente, et sensible. Ou le paroxysme, ou le néant. « Il semble, disait M^{me} Necker de Saussure, qu'on croit ou qu'on ne croit pas. Pourtant que de nuances infinies (1). » Entre aimer Dieu et ne pas l'aimer, il n'y a pas moins de nuances.

Une honnête femme donc ne vit que de, que pour son mari.

C'est par cette image imparfaite que nous devons juger si l'amour de Dieu régit nos âmes. Si nous sentons dans le fond de notre cœur un détachement des choses du monde, un attachement à celles de Dieu, un mépris des vanités...; une joie dans l'attente des biens éternels;

De ce pied-là, il peut aller loin : j'abrège donc :

et enfin une véritable disposition dans la volonté d'abandonner père, mère, frères, sœurs, parents, amis, fortune, grandeurs, honneur, estime, plutôt

(1) E. CAUSSE, *Madame Necker de Saussure et l'éducation progressive*, Paris, 1930, I, p. 163.

que d'abandonner le service de Jésus-Christ et la voie étroite de l'évangile; si, dis-je, sans nous flatter et sans nous séduire nous-mêmes nous trouvons (en nous) ces dispositions..., nous avons quelque sujet de croire que nous aimons Dieu et de rendre grâce à sa miséricorde. Mais s'il n'y a rien de tout cela, c'est en vain que nous nous persuadons, que pour avoir prononcé certaines paroles, ou formé certaines pensées, nous avons produit des actes d'amour de Dieu (1).

Bref l'acte de charité, n'est un acte religieux que lorsqu'il s'accompagne, au moins implicitement, de la formule jumelle : « Je vous rends grâces de ne pas ressembler au commun des hommes..., à ce publicain... » Après quoi du reste, comme effrayé de ses propres cris, Arnauld recommande à tous, et même aux pécheurs, ces mêmes actes, qu'il ne se souvient déjà plus d'avoir mis à mal.

Afin que la calomnie ne dresse point de piège à mes paroles, je proteste encore une fois que je suis très éloigné de vouloir blâmer ces actes... qui se trouvent dans les livres de dévotion, j'en loue et approuve extrêmement le bon usage, je n'en reprends que l'abus (2).

Tel le chasseur impulsif qui jette sa cigarette encore allumée sur les feuilles mortes des collines provençales et qui, trois heures plus tard, gourmande à perte d'haleine les pompiers retardataires. Ainsi plus haut le P. Guillard se détendant d'avoir même songé à humilier les offices liturgiques : également sincères l'un et l'autre, mais ils ne prennent pas garde que, surtout lorsqu'il s'agit des pratiques dévotes, l'abus est si voisin de l'usage qu'il faut parfois de très bons yeux pour les distinguer, et qu'à injurier le premier avec trop de fracas, on risque d'éclabousser le second.

Le prudent Nicole a bien senti ce danger; aussi, après avoir transcrit docilement les tirades véhémentes d'Arnauld, a-t-il jugé nécessaire de revenir, *propria mente* et avec plus de sérénité, à la philosophie des formules (3). Nous avons, M. Arnauld et moi, écrit-il, représenté plus haut

l'abus qu'on fait souvent de ce qu'on appelle des actes, en les prenant comme étant certainement des mouvements de la volonté; au lieu qu'ils peuvent n'être que des pensées; mais ce serait un autre abus que d'en vouloir donner du mépris aux fidèles... (qui) en peuvent faire un très bon usage.

Même lorsque, par la faute de celui qui les récite, ces formules ne correspondent pas à un mouvement de l'âme, mais seulement à une « pensée », il faut bien saisir le caractère particulier de cette pensée; son caractère, cinétique, dirait aujourd'hui Nicole; c'est la pensée d'un saint mouvement :

Ces actes sont (au moins) de saintes pensées... Ils ne nous proposent pas seulement des objets (des vérités doctrinales) qu'il est bon de considérer, mais aussi l'image des mouvements et des dispositions où nous devons être en les regardant.

Encore une fois, la description anticipée d'une promenade n'est pas un exercice de marche; un mouvement pensé n'est pas nécessairement vécu; mais le seul fait de le penser, et de l'affirmer par un acte, nous invite à le vivre, à « faire passer ces dispositions » dans notre cœur. « S'exciter à l'amour de Dieu par des pensées qui nous représentent les motifs que nous avons de l'aimer, et les mouvements que nous devons avoir pour lui », serait-ce une « spiritualité nouvelle » comme certains le prétendent? Eh quoi! le livre des Psaumes contient-il autre chose que des formules « d'actes de contrition, de reconnaissance, d'humilité... »?

Et ainsi, comme la récitation des Psaumes, dans tous les temps de l'Eglise, a été la dévotion perpétuelle des chrétiens, la pratique de ces actes a été aussi continue dans l'Eglise.

Aux bourdonnements emportés d'Arnauld comparez cette analyse tranquille et lucide :

Celui qui a dit à Dieu avec l'Eglise : « Heureux ceux qui se conservent purs dans la voie », doit concevoir deux choses : l'image de ce bonheur; l'image du désir que nous en devons avoir. Car l'un et l'autre est marqué par ce mot *heureux*, qui représente l'élanement de l'âme vers ce bonheur. Il est vrai que, par la force de cette parole, l'élanement n'est que conçu,

et cette infirmité, celui qui récite le psaume, la connaît bien; mais il « espère » que le cœur secondera cette pensée par le mou-

vement de l'esprit de Dieu, et, en le récitant (il) sollicite et presse la volonté de le former. »

Il faut donc bien se donner de garde de détourner le chrétien de la pratique de ces actes, et l'on ne saurait au contraire les y exciter trop.

Evidemment, évidemment, conclut le cher bonhomme, l'illusion est toujours à craindre. Quand on récite une formule, on n'est jamais sûr d'avoir prié pour de bon. Il se peut toujours faire,

comme nous l'avons prouvé, que tout cela ne soit encore que des pensées. Mais nous ne le savons pas et nous savons que ces pensées sont utiles et que Dieu s'en sert souvent pour faire impression sur notre cœur (1).

C'est ainsi que, grâce à Nicole, mis lui-même sur la voie par les intuitions d'Arnauld, la critique de la prière parlée s'insinue sans bruit parmi les catégories encore très incertaines de la psychologie religieuse. Nous verrons plus loin, du reste, que d'autres chapitres du beau *Traité de l'Oraison* creusent plus profondément le problème des formules.

IV

LES FORMULES ET L'ANGOISSE DES SPIRITUELS. — LA PRIÈRE VOCALE VENGÉE PAR DUGUET. — « QU'IL ME SOIT FAIT SELON VOTRE PAROLE », NON SELON LA MIENNE. — JÉSUS-CHRIST EST « TOUT L'ESPRIT », ET LA VÉRITÉ DE NOS FORMULES.

N'oublions pas néanmoins que cette curiosité de Nicole, bien que relativement nouvelle, est née d'une angoisse proprement religieuse, qui était encore moins nouvelle, mais que le mystique progrès de ce temps-là rendait peut-être plus aiguë qu'elle ne l'avait jamais été. A mesure qu'elle s'enrichit, l'expérience religieuse perd toujours plus ou moins de sa primitive simplicité! Plus elles s'appliquent aux diverses formes de l'oraison, plus les âmes sont tentées de se regarder vivre; plus elles s'écoutent prier, si l'on peut ainsi parler. Aussi les vraiment ferventes n'avaient-elles pas besoin qu'on les mit en garde avec une telle insistance contre les abus de la prière parlée. Elles n'inclinaient déjà que trop à s'accuser elles-mêmes de routine, voire de mensonge, dans la récitation de ces formules, qui, d'ailleurs, les soutenaient et les ravissaient. Elles avaient besoin au contraire qu'on leur ordonnât de passer outre, sans plus s'attarder aux introspections indéfinies qu'exigeaient d'elles les cruelles déclamations d'Arnauld. C'est là ce que Nicole a fort bien senti, avec autant d'humanité et de bon sens que la religion véritable; il se peut toujours faire que les formules récitées par nous ne soient que des pensées; « mais nous ne le savons pas » ni ne le saurons jamais ici-bas; et nous savons que Dieu veut se servir de ces pensées « pour faire impression sur notre cœur ». « Il ne faut pas, écrit-il dans un autre *Traité*, s'imaginer qu'on soit effectivement dans l'esprit de pénitence sitôt qu'on s'occupe de pensées de pénitence;

mais il est bon néanmoins de s'en occuper, en priant Dieu qu'il nous les mette dans le cœur, la pensée jointe à la prière étant la voie ordinaire par laquelle Dieu forme les dispositions dans le cœur; et c'est pourquoi il se fait prescrire certains exercices qui renouvellent en nous cet esprit de pénitence, et le mettent souvent devant nos yeux. C'en est un, par exemple, de faire quelques prières expressément le matin, à midi, au soir, pour demander à Dieu l'esprit de composition, en partageant par exemple à ces trois temps différents les sept Psaumes de la pénitence,

qui sont des formules.

M. l'Evêque d'Allet ne manquait pas de les réciter plusieurs fois le jour; on le pourrait donc bien faire une fois (2).

Duguet, moraliste plus sévère et dévot plus tendre que Nicole, plus intraitable, du reste, sur la « délectation victorieuse » et qui, de ce chef, n'a jamais compris la tradition mystique sur la ferveur sensible, Duguet paraît d'abord se ranger, et non, sans éclat, parmi les adversaires des formules :

Si l'âme est froide et languissante, si le cœur n'est point attendri... tout ce langage est inutile; c'est une espèce d'hypocrisie; c'est une illusion que l'esprit fait à la volonté; c'est une méthode pour se tromper soi-même, et pour essayer, s'il était possible, de tromper Dieu.

(1) *Traité de la Prière*, p. II, pp. 297-300.

(2) *Essais de Morale*, V, p. 278, XII^e traité : « de la Préparation à la Mort ».

(1) *Traité de la Prière*, II, pp. 31-32.

(2) *Ibidem*, p. 30.

(3) Du vivant d'Arnauld, NICOLE intitulait ce nouveau chapitre : « Des actes et de leur utilité ». (*Traité de l'Oraison*, p. 106); Arnauld disparu, le titre change : « Que ce serait un grand abus que de condamner généralement les actes », (*Traité de la Prière*, II, p. 297).

C'est le lieu commun, fatigué, maussade, mais que nous allons voir bientôt s'évanouir comme une fumée :

J'avoue néanmoins qu'il y a des états où l'on se trouve si dur et si pesant qu'on a besoin d'être soutenu par des prières réduites en méthode. Sainte Thérèse en avait souvent éprouvé l'utilité, et elle avait elle-même écrit certains entretiens fort vifs et fort tendres, pour exciter sa ferveur... après la sainte communion. « Afin, dit-elle, que je me cherche et que je tâche de me retrouver moi-même dans ce que j'écris; car souvent, mon Dieu, je me sens si faible et si lâche que je ne sais plus qu'est devenue votre servante...

Et nous donc! Mais Duguet n'est pas encore convaincu. « Ces occasions, dit-il, et ces besoins sont rares. » Chez lui, sans doute, qui est toute suavité, qui vit dans un ermitage. Mais nous!

Je craindrais qu'un attachement trop littéral à de certaines prières, saluons en passant, notre vieil ami Guilloché,

ne produisit deux mauvais effets; l'un d'endormir le cœur faute d'exercice, et l'autre de dégoûter l'esprit par une lassante uniformité.

Alors que faire? Renoncer aux formules? Jamais de la vie. Il faut, au contraire nous en gorgier, si j'ose lui prêter de tels mots :

Rien n'est plus fertile ni plus abondant pour les âmes stériles et pauvres, que le 4^e livre de l'Imitation de Jésus-Christ.

Il conseille aussi une douzaine de psaumes, autant dire une grande variété de formules. Tout le fracas par où il avait commencé se réduit à proscrire un « attachement trop littéral » aux mêmes actes. Aussi bien, écrit-il à une dame qui l'avait un peu agacé en lui demandant de rédiger pour elle, de sa propre main, de nouveaux « actes après la communion » : à quoi bon, vous avez l'Imitation, vous avez les Psaumes. Ce qui, d'ailleurs, car il est plein de bonté et n'a pas fait vœu, on l'a bien vu, de cohérence, ne l'empêche pas de rédiger aussitôt quelque trente pages de prières. Et c'est bien heureux pour nous, car il a trouvé moyen de ramasser dans ces actes une admirable philosophie, théologie plutôt, des formules.

Je puis me tromper, en croyant que j'ai dans le cœur ce qui n'est peut-être que dans mon imagination; et, dans cette incertitude, que puis-je faire de mieux que de m'abandonner à votre miséricorde; d'espérer en elle malgré même les raisons qui combattent cette espérance; de jeter dans votre sein mes doutes et mes inquiétudes?

Puis attendrissant et illuminant, comme presque seul il sait le faire, la doctrine un peu sèche de Nicole :

Tout ce que je vous demande, ô mon Dieu, est que vous ne mesuriez pas votre miséricorde sur mes dispositions; que vous ne borniez pas vos grâces à mon avidité, et que vous ne les fassiez pas dépendre de ce que je suis, mais de ce que vous êtes : consultez pour agir dans moi, votre puissance

et non la grandeur de la foi et de l'amour que décrivent et qu'exagèrent sans doute mes formules.

Au lieu de me dire comme vous le disiez souvent dans l'Evangile : Qu'il vous soit fait selon votre foi et votre désir; permettez-moi de vous dire avec la Sainte Vierge : Qu'il me soit fait selon votre parole (1).

Verbum tuum substitué au *verbum meum* : divine psychologie qui demande au dogme de la grâce sanctifiante de résoudre le problème des formules; Dieu faisant siennes les formules que déjà nous tenons de lui ou de l'Eglise, les priant en nous, et leur rendant ainsi leur réalité originelle, toujours plus ou moins appauvrie dans le passage du cœur à l'esprit, de l'esprit aux lèvres. *Spiritus oris nostri, Christus*. Jésus-Christ est « tout l'esprit » de nos formules, écrivait le P. Noulleau.

Mon Dieu, n'étouffez jamais en ma bouche... cet esprit de ma bouche, mais plutôt ne permettez jamais que mes péchés l'y étouffent. Et qu'ainsi Jésus-Christ seul demande éternellement tout en moi (2).

Même psychologie, tremblants à la fois et confiants, chez le P. Lejeune :

Mon fils! tu as dit souvent ces paroles : « Je ne veux que Dieu seul. Celui-là est bien avaré à qui Dieu ne suffit... » Voilà en effet, de belles paroles, mais tu es bien loin de ton compte. — Pardonnez-moi, mon Seigneur, je n'userais plus de ces compliments spirituels... mais néanmoins je voudrais bien que vous fussiez mon tout (3).

(1) *Préparation pour la Confession*, par M. DUGUET, pp. 12-15; 22, 23.

(2) *L'Esprit du Christianisme*, 1664, III, pp. 499, 500.

(3) *Solitude de dix jours*, p. 319.

Puisqu'il le veut, qu'il le dise sans plus d'inquiétude. Plus ils se tourmentent à la pensée que leurs prières ne sont que des mots, plus ils montrent qu'elles sont de véritables prières (1). Aussi bien et quoi qu'il en soit de la théorie, il faut bien que le XVII^e siècle religieux ait refusé de se laisser affoler par la critique des formules, puisqu'il a constamment recouru dans sa prière, soit aux formules officielles de la liturgie, soit aux formules de la dévotion privée (2).

HENRI BREMOND,
de l'Académie française.

Cyprien Norwid

Cyprien Camille Norwid est mort à Paris, en 1883, à l'hospice des pauvres. Enfant d'une nation qui ouvre à ses grands poètes les tombes de ses rois, il repose encore dans la fosse commune du cimetière polonais de Montmorency. Incompris et méconnu, toute sa vie durant, sa mémoire même serait perdue aujourd'hui si elle n'avait été exhumée, au commencement de ce siècle, par Zénon Miriam-Przesmycki, fondateur de la revue *Chimera* et initiateur, en Pologne, des nouveaux courants européens.

M. Edouard Krakowski, dans une étude récemment chez Didot, a déjà présenté au public français ce « destin tragique ». Et certes, parmi les « poètes maudits », il en est peu qui aient connu plus amèrement les rigueurs de l'infortune, jointes aux pires déchirements du cœur et aux affreuses humiliations de l'esprit.

Né en 1821 aux environs de Varsovie, Cyprien Norwid, de bonne heure orphelin, fut élevé par les soins de sa grand-mère Sobieska. Était-il de sang royal? Il se plaisait à le croire. Quoiqu'il en soit, sa famille, de condition alors moyenne, bien qu'aisée, put lui donner une éducation convenable et un début d'existence facile.

Sur ses vingt ans, il publie dans les revues varsoviennes des poésies qui lui gagnent l'admiration des salons littéraires. Mais, ennemi des bohèmes bryutants comme des futilités mondaines, réservé et distant de caractère, méditatif par goût, il laisse germer au fond de lui, dans le recueillement, les puissantes théories du silence créateur et de la synthèse des arts qu'il devait développer si originalement à l'âge de sa maturité.

Les peintres Minasowicz et Kokular l'initient au dessin. En 1842, il va se perfectionner à Nuremberg, à Munich, puis à Florence, où il travaille la peinture et la sculpture sous la direction de Pampolini.

Ce fut en Italie, croit-on, qu'il connut Marie Kalergis, fille d'un général russe et d'une Polonaise, et épouse divorcée d'un multimillionnaire grec. Elle attirait à elle les hommages de toute l'Europe, promenant sa beauté d'un pays à l'autre, chantée par Henri Heine et Théophile Gauthier, assaillie d'adorateurs : artistes illustres, diplomates, hommes d'Etat et même souverains.

Norwid s'éprit pour elle d'une passion désespérée qui devait faire le tourment de sa vie. Cet amour eut sur son œuvre une répercussion profonde, sans doute fatale, en rongant et en ruinant les énergies de cette âme titanesque. Mais il n'en est pas moins remarquable et infiniment significatif du génie de Norwid, qu'un

(1) Cf. *Les Regrets d'une âme touchée d'avoir abusé longtemps de la sainteté du Pater en le récitant sans y apporter assez d'attention*. — Paris, 1698, livre très répandu semble-t-il, dans les milieux rigoristes.

(2) Ces pages formeront le premier chapitre du dixième volume de l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, qui paraîtra le mois prochain chez Bloud et Gay, à Paris. Nous remercions vivement M. l'abbé Bremond d'avoir bien voulu en donner la primeur à nos lecteurs.

pareil ébranlement de sa sensibilité ne se soit pas exprimé dans son œuvre sous la forme élégiaque romantique.

Une amitié admirable l'unit par contre à une femme de grand cœur, M^{lle} Marie Trembicka, compagne de M^{me} Kalergis. Il en résulta, de 1845 à 1785, une correspondance qui est l'un des chefs-d'œuvre de la littérature épistolaire polonaise. Mais Norwid devait trouver là une nouvelle souffrance. Marie Trembicka qu'il finit par demander en mariage lui préféra le poète Falenski. Pour le sauver du gouffre du désespoir, elle ne lui avait tendu, comme il le dit « qu'un gant vide, et non la main ».

En 1845, nous le trouvons à Berlin, où il fait un mois de prison, à la suite d'un démêlé avec un plénipotentiaire russe, puis, l'année d'après, à Bruxelles, où il expose dans une conférence à ses compatriotes émigrés sa « théorie du milieu », puis, en 1846, à Rome. Il y fait connaissance avec Bohdan Zaleski, Krasinski et Mickiewicz. Mais de profonds dissentiments le séparent des chefs de l'émigration. Ses idées sur le patriotisme mystique et la notion du sacrifice sont tout autres. Son orthodoxie catholique réproûve le tovanisme dont Mickiewicz est encore imbu. Sa jeunesse ombrageuse et consciente de son mérite, répugne à s'abaisser devant les gloires établies, devant « les lauriers qui font l'ombre autour d'eux ». A mesure que sa pensée mûrit et que s'affirme sa personnalité, il sent davantage l'horreur de la solitude, l'angoisse de ne pas trouver écho à sa voix.

Après s'être battu pour le Quirinal du Pape, durant les troubles de 48, il vient à Paris, où s'imprime son *Prométhéon*, dialogue platonicien en vers, dont l'idée fondamentale est l'union du Beau et du Bien, dans l'appréhension de Dieu. Avec *Zwolon*, drame de l'émigration, paru à Poznan, la même année, 1851; des conférences sur *J. Slowacki*, dix ans après, à Paris encore; des *Poésies*, à Leipzig en 1863, et le poème sur *la liberté du Verbe*, à Paris, en 1869, — c'est tout ce que Norwid put faire éditer de son vivant.

Sa situation matérielle s'aggrave, à partir de cette époque jusqu'à la suprême misère. Privé de ses biens de famille sur lesquels le gouvernement russe a mis la main, ne trouvant plus de commandes de peinture, il sera réduit à chercher du travail dans une fabrique de Montmartre et même à s'embaucher comme bûcheron dans la forêt de Fontainebleau. Incapable d'aucune concession, ni compromission, quand il s'agit des droits de son art et sa pensée, en quels termes s'exprime cette indépendance farouche! « Tous les sacrifices, César peut les exiger de moi, sauf les sacrifices de l'esprit. Car aucun homme, né de la femme sur la planète, n'est en possession de les exiger de moi, car je suis libre et racheté, et ce sont là des choses entre l'Éternel et moi... ». Mais aussi aigri et buté, faut-il dire, décourageant les protections par sa fierté intraitable. Le Louvre offre de lui payer très cher une esquisse de Raphaël que les experts tiennent pour authentique : il l'envoie gracieusement au Musée de Cracovie. A l'exposition de 1852, il la distribue aux garçons de salle les dessins que lui a refusé le jury.

La déconvenue qu'il éprouve de la part de Marie Trembicka, l'injustice à son égard de la critique polonaise, la hantise du pain quotidien, tout le pousse à fuir. Au mois de décembre 1852, le voilà qui s'embarque pour l'Amérique, en veston et deux louis en poche. La traversée dura soixante-deux jours, durant lesquels il eut faim et vit « comme jamais, le néant de l'homme ». A peine débarqué il s'estropie; de pauvres gens le recueillent et le soignent; enfin, il trouve à vivre à New-York, en illustrant des almanachs.

L'Europe le revoit au printemps de 1855. Il s'arrête un moment à Londres, puis se fixe de nouveau et pour toujours à Paris. Des modelages de prothèse dentaire lui procurent quelques ressources. Mais sa vie n'est plus qu'un tissu de ces avanies, de ces malchances et même de ces accidents, à la fois navrants et stupides, qui s'achar-

nent sur les misérables. Le mauvais sort, et aussi son mauvais caractère, lui fait manquer l'occasion lucrative d'une expédition polaire, patronnée par le prince Napoléon. Il fuit la société du monde, où il voudrait « se reposer », alors que les autres n'y viennent que pour *poser* ou *supposer*, comme il le dit à Jules Janin. Car, il demeure en relation avec le monde littéraire ou artistique : Xavier Marmier, Chopin, Ary Scheffer, Paul Delacroix. Ses *Fleurs blanches* nous en conservent d'admirables souvenirs. Quelques nobles amitiés lui sont longtemps fidèles, mais la mort les emporte; peu à peu, le vide et le silence se font autour de Norwid. En 1877, il vient demander refuge aux sœurs polonaises de la Charité, à Saint-Casimir, rue du Chevaleret.

De cette dernière période pourtant datent ses productions les plus parfaites : des poèmes sublimes, comme *le Piano de Chopin*, des drames comme *Cléopâtre*, des essais d'esthétique ou de philosophie, enfin, la plupart des *Légendes et Nouvelles* que j'ai traitées.

L'édition collective, ornée de ses dessins ou esquisses, entreprise par Miriam en 1912, est encore inachevée. Cette œuvre a conquis néanmoins dans les lettres polonaises la place éminente qu'elle mérite. Pleine d'éblouissantes clartés sur les grands problèmes sociaux et humains, elle porte plus loin que les fusées ou les gerbes de flammes du feu d'artifice romantique. « Norwid est le premier poète polonais », écrit I. P. d'Ardeschah, dans la préface d'une traduction allemande « qui prend contact avec l'Europe. Il en a compris quarante ans à l'avance l'évolution idéologique et matérielle ». Son œuvre ne sera jamais populaire. Si elle rappelle Nietzsche, malgré une conception du monde théocentrique, tout opposée, elle rappelle plus encore l'ésotérisme claudélien. Le style de Norwid est, non point lapidaire, comme on le répète si souvent, ce qui évoque trop la logique rigide et étroite du génie gréco-latin; il est hiéroglyphique, avec tout ce que le mot comporte de sacré et de mystérieux. Déchiffrer pareils hiéroglyphes, c'est féconder et enrichir son âme.

J'ai borné à une courte bibliographie cette notice sur un penseur qui demanderait des livres d'étude. Je suis l'homme le moins fait pour commenter Norwid. Comment ai-je bien osé tenter de le traduire? C'est que Norwid peut se faire comprendre d'un intuitif très sensible. Qu'importe que j'ébrèche mon petit burin classique sur ce dur silex, si j'en fais jaillir quelques étincelles? Leur lumière permettra peut-être à des esprits plus discursifs d'entrevoir de merveilles profondes et les invitera à les creuser.

Et puis, je vénère et j'aime l'homme, plus encore que je ne goûte le poète. Je n'en sais point qui ait brûlé d'une ardeur religieuse plus vive, qui ait chanté plus magnifiquement les Catacombes et parlé avec de tels accents du sacrement des mourants. Parmi les martyrs de l'Art et les possédés du divin, aucun n'a enduré tortures plus exquises, étouffé, étranglé dans sa lutte avec l'Ange, cherchant une voix de la terre, digne de l'inspiration du ciel, saignant de toutes ces plaies du génie méconnu, dont un grand spirituel a dit « qu'elles ne peuvent être touchées que par des mains percées de clous... ». Cet homme, d'une piété insigne, avait le culte de la croix.

Devant cette vie si haute, si pure, on sent plus que le génie devant qui se courbent les fronts, — il y a là une sainteté qui fait plier le genoux.

PAUL CAZIN.

Une tranche d'histoire de notre parti catholique

Le livre de M. Hoyois sur Henri Carton de Wiart n'a pas été recensé encore par la *Revue Catholique*. Cette lacune tient-elle au congé de Mgr Schyrgens, dont la prose incisive ou somptueuse — selon les exigences du sujet et parfois l'humeur de l'écrivain — manque à bon nombre de nos lecteurs?

Cependant, nous croyons avoir lu ailleurs une critique de ce livre signée par lui. Le brillant chroniqueur y reprochait carrément et aimablement à M. Hoyois de n'avoir dit que du bien de son héros. Ce n'est pas ainsi qu'il conçoit, lui, la mission de l'écrivain. L'écrivain est un homme qui a la science du bien et du mal et qui s'en sert pour l'instruction et l'édification de ses lecteurs.

Nous étions donc prévenus lorsque nous primes en main le beau volume de notre ami M. Hoyois. Nous disons beau typographiquement, car nous relatons ici une impression que nous eûmes avant de lire la première ligne du premier chapitre. L'éditeur Vermaut, qui a entrepris cette collection « Les hommes politiques », où vont trouver successivement leur place et leur statue, de leur vivant, nos parlementaires et nos ministres les plus illustres, fait bien les choses, et il accueille ses personnages avec les honneurs dus à leur rang. Sur la couverture grand format presque carré, la photo de M. Carton de Wiart s'étale avec cet air avantageux et distingué, aristocratique et artistique, que lui connaissent tous ceux que l'ont rencontré dans un salon, en rue, en réunion, à la Chambre. Mgr Schyrgens lui-même ne dira pas que cette photo magnifique flatte son modèle. Mais il le prétend du livre, dont il veut bien d'ailleurs reconnaître les mérites d'écriture et de composition.

Emporté par notre lecture, nous eûmes d'abord et longtemps l'impression que cette critique était imméritée. Non seulement, on n'exagérât pas la valeur et le rôle de M. Carton de Wiart, mais on les noyait plutôt dans un récit plus vaste et qui sortait du genre biographique. Plus de la moitié du volume raconte les origines, les promesses et les combats, les échecs et les succès de la « Justice sociale », groupement politique dont Carton de Wiart, Renkin, Lejeune, Mommaert et une demi-douzaine d'autres furent les fondateurs et les animateurs. Vous avez, en lisant cette histoire passionnante, l'impression que le livre est mal intitulé et qu'au lieu d'écrire « Henri Carton de Wiart et le groupe de la Justice sociale », il fallait mettre « Le groupe de la Justice sociale (Renkin, Carton de Wiart, Mommaert, etc.) ».

Heureusement, le groupe de la Justice sociale se disloque avant la fin du livre, et ses équipiers prennent alors figure plus personnelle. Notre auteur les laisse partir chacun de leur côté et ils s'attache exclusivement à son homme, Carton de Wiart. Le dernier tiers de l'ouvrage évoque sa vie littéraire et sa vie politique. Il l'apprécie favorablement, nous devons le reconnaître. Il n'en dit que du bien. Le bien qu'il en dit est vrai. Il le présente avec nuance et discrétion. Si M. Hoyois a péché contre les vertus du critique, ce doit être seulement par omission.

Mais péché trop évident! Comment? Un homme politique et un écrivain dont la carrière serait indemne de toute critique! Un batailleur qui n'aurait jamais offensé, dans l'ardeur des combats, la charité et la justice! Un homme politique qui n'aurait pas commis de méprise et dont l'histoire ne comporterait pas, si court soit-il, le chapitre des gaffes! Voyons, mon cher Président de l'A. C. J. B., vous savez bien, si jeune que vous soyez resté, que cela n'existe pas. Pas plus qu'un littérateur dont les œuvres ne méritent que des coups d'encensoir. Les vies de saints dont le style est tendu comme l'éloquence d'un panégyrique depuis la première ligne jusqu'à la dernière, sont elles-mêmes suspectes a priori. Ne doivent pas faire exception à cette règle de sagesse les biographies des saints canonisés par l'éditeur Vermaut. Il est difficile de ne pas fausser l'aspect des choses en ne présentant que leur côté lumineux. Tous les coups de pinceau peuvent être scrupuleusement objectifs, l'impression d'ensemble n'en est pas moins trompeuse. Car le spectateur pense instinctivement que c'est tout. Il fait une synthèse incomplète et donc fautive.

Vous étiez d'autant plus à l'aise pour être complet que dans

vos tableaux, les ombres eussent été moins accusées que dans un portrait de Rembrandt. Ses talents et les qualités de M. Carton de Wiart, son effort et son mérite sont plus qu'honorables.

Pour notre part, nous avons relu avec infiniment de plaisir quelques-unes des appréciations flatteuses qui saluèrent la publication de la *Cité ardente* et des *Vertus bourgeoises*. Il nous souvient de l'enthousiasme avec lequel, collégiens, nous lisions et commentions le premier de ces livres. L'un de nous l'avait tellement bien rangé parmi les chefs-d'œuvre qui défient les siècles, qu'il l'avait un peu confondue avec une œuvre de saint Augustin vantée à l'envi par des milliers et des milliers de personnes, même cultivées, qui n'en ont pas lu une ligne, et qu'il attribuait la *Cité ardente* à l'évêque d'Hippone, la *Cité de Dieu*, à Carton de Wiart. Le temps a bien marché depuis lors. La jeunesse des collèges ne lit plus guère la *Cité ardente*. Elle lit moins encore la *Cité de Dieu*, mais nous devons reconnaître que la gloire de celle-ci a tenu le coup mieux que celle de l'autre.

Il faut rappeler aux jeunes d'après 1930 l'existence et la valeur de ce roman historique dont la vie et le mouvement entraîneront leur imagination et exalteront leur enthousiasme. Il faut leur dire en quels termes Lemonnier, qui n'est pas suspect d'admiration facile pour un romancier belge et catholique, a parlé de la *Cité ardente*, dont il fait, sinon un chef-d'œuvre, du moins une œuvre très remarquable. Ajoutez à cet éloge de la *Cité ardente* que les *Vertus bourgeoises*, dont le titre évoque peut-être chez qui n'a rien lu de notre écrivain, je ne sais quelle médiocrité d'invention et de style, ont valu à M. Carton de Wiart, le prix quinquennal de littérature qui avait été refusé, après chaude discussion, à la *Cité ardente*. Ces deux écrits ne sont pas les seuls qui illustrèrent sa plume. Son œuvre tient dans le livre de M. Hoyois, six pages d'énumération bibliographique. Tout n'est pas d'égale valeur ni d'égale originalité, dans cette production littéraire. Pourquoi ne pas le dire et ne pas tenter un classement? Cette étude objective et ce franc-parler seraient la meilleure réponse à certaine campagne menée avec passion, il y a quelques années, par une revue qui faisait profession de dire la vérité, même et surtout désagréable, au sujet des vivants comme à celui des morts.

Quant à l'activité politique de M. Carton de Wiart, nous n'allons pas en chercher les points faibles pour compléter l'exposé de M. Hoyois. Le critique se doit de montrer les lacunes d'un ouvrage. Il ne lui appartient pas de les combler.

Notons seulement combien l'histoire de la Justice sociale gagne à être traitée plus librement, parce que plus impersonnelle, par le biographe de M. Carton de Wiart. Quel groupe sympathique forment ces jeunes idéalistes lancés dans l'action politique! Oh! ils n'exagèrent pas en fait de respect pour les traditions et pour les traditionalistes. Sans doute, ne suffit-il pas qu'une idée ou un projet soient neufs pour rallier leur assentiment; c'est déjà, cependant, une raison d'examen bienveillant. Cette vieille droite a vraiment besoin d'être secourue. Mais la vieille garde de cette vieille droite, commandée par Woeste, est irréductible.

Le premier et principal sujet de dissentiment fut la question de l'intervention de l'Etat dans la réforme des abus criants du régime capitaliste ou plutôt du libéralisme économique, qui sévissait alors sans retenue dans la grande industrie. Ces abus ne touchaient pas moins le cœur d'un Woeste que celui d'un Renkin ou d'un Carton de Wiart. Mais le premier craignait beaucoup plus que les seconds d'étendre le domaine de l'Etat. Il préconisait des remèdes plus lents et plus sûrs, d'initiative privée. Il avait le souci scrupuleux de maintenir très nette la distinction entre le bien commun et les intérêts particuliers, le premier seul relevant des pouvoirs publics. Il oubliait peut-être que l'équilibre des intérêts particuliers fait partie du bien commun et qu'il appartient à la société de suppléer aux insuffisances de l'initiative. La vivacité de ces discussions et de ces bagarres nous étonne aujourd'hui. La plupart des réformes préconisées et défendues envers et contre tout par les chevaliers impétueux de la justice sociale ont été, depuis, réalisées, et elles l'ont été en grande partie par les pouvoirs publics.

M. Renkin faisait, au temps de sa fougueuse jeunesse, figure de dissident et de schismatique à l'égard du parti catholique, lui qui devait vers la fin de sa carrière prêcher une véritable croisade d'entente et d'unité. Et il n'y a pas entre ces deux attitudes l'opposition et la contradiction que l'on croit y découvrir à première vue. Lorsque le parti catholique sera devenu tout entier démocratique, notre opposition n'aura plus de raison d'être :

c'était devenu un aphorisme pour les chefs de la Justice sociale et pour leurs troupes. Or, le parti catholique est depuis longtemps et tout entier démocratique dans le sens voulu par la Justice sociale. Il a fini par voter à l'unanimité les projets de la Justice sociale. Il a mis à sa tête les anciens chefs de la jeune droite.

Ceux-ci sont à leur tour traités de vieilles barbes et de conservateurs rétrogrades. Ils font grise mine à la Standsorganisatie, qui est la formule nouvelle de la démocratie politique.

Cependant, on ne peut pas les condamner ni les convaincre de reniement et de trahison. La lutte qu'ils ont menée s'est déployée sur le terrain politique pour un programme politique. Le système nouveau entre moins franchement dans l'arène politique. On commence par unir et par organiser sous prétexte de communautarisme d'intérêts particuliers, les citoyens d'une même classe, puis on donne à leur organisation une signification et un programme politiques. Or, la politique est le domaine de l'intérêt général. Nous ne voulons pas aborder ici ni tenter de résoudre ce problème complexe et délicat. Nous avons simplement voulu montrer comme il est posé nettement par l'évocation des luttes politiques qu'ont menées jadis les Renkin et les Carton de Wiart. Il est bien d'autres questions, non moins intéressantes, qui stimuleront l'esprit des lecteurs de M. Hoyois.

Son livre, disons-le pour terminer, car nous serions injuste de n'en pas faire un vif éloge, est une œuvre de finesse et de vaste culture, mais on y sent frémir l'ardeur d'une âme passionnée pour la chose publique et pour les intérêts de la religion. Il fait grand honneur à M. Henri Carton de Wiart et à M. Giovanni Hoyois.

LOUIS PICARD.

Au Club du Faubourg

Dans sa séance du 29 mars dernier, salle Wagram, à Paris, le Club du Faubourg ayant ouvert un débat contradictoire sur : « L'Eglise a-t-elle eu tort ou raison de condamner les Bacchantes de Léon Daudet? », notre ami, l'abbé Omer Englebert, a pris la parole dans les termes suivants :

MESDAMES, MESSIEURS,

Il me semble que Léo Poldès, ici présent, est un peu traité comme Gambetta voulait qu'on traitât l'Alsace-Lorraine perdue : « Pensons-y toujours et n'en parlons jamais. » De même, pour le fondateur du Club du F. : « On le voit toujours, on l'entend toujours, on l'admire toujours et l'on n'en parle jamais. »

Cependant, lui qui fait de ses orateurs des éloges tellement hyperboliques — je parle surtout pour moi, pas pour ceux qui m'ont précédé ni qui me suivront à la tribune — il mériterait certainement qu'on chantât aussi ses louanges. Vous me permettrez donc de dire, à la louange de Léo Poldès, que la Providence semble l'avoir mis sur terre : 1^o pour connaître, aimer et servir Dieu, comme dit le catéchisme, et 2^o pour présider en perfection, au moyen de son réveil, de sa belle voix, de son admirable esprit d'à-propos et de son extraordinaire maîtrise, des séances où des orateurs, qui, avant de se connaître, se seraient pris aux cheveux, finissent toujours, quand ils se sont expliqués, par se rendre mutuellement justice et s'estimer cordialement.

Cela, vous savez, Léo Poldès, c'est un grand mérite — et dont Dieu vous récompensera — d'obliger des hommes qui se regardaient comme ennemis à se tolérer et à s'aimer les uns les autres. Pour peu que vous pratiquiez encore les autres commandements de Dieu, vous irez sûrement en Paradis.

Seulement, voilà : vous avez un défaut — un défaut contre dix mille qualités — ou plutôt une habileté, c'est que vous posez à vos invités, quand vous les tenez, des questions auxquelles ils ne s'étaient pas du tout engagés de répondre.

J'avais vu dans le journal annonçant le programme de cette

séance, cette question : « L'Eglise a-t-elle eu tort ou raison de mettre les Bacchantes, de Léon Daudet, à l'Index? » Alors, je m'étais dit : « Je suis très capable de répondre à cette question-là. Et puis ça me permettra de dire du mal de Léon Daudet. Depuis quelques années, presque tous les curés ont eu l'occasion de le faire. Pourquoi, moi aussi, ne chanterais-je pas ma petite partie dans ce concert? Donc, j'accepte avec plaisir. »

Puis, voilà que Léo Poldès me pose, à mon arrivée à la tribune, une autre question, bien plus longue à résoudre : « L'Eglise et le vice ». Ah non! Alors, ça ne va plus! Cela c'est vaste comme le monde! Je ne saurais traiter cela en un quart d'heure. Chacun a sa petite habileté, ici-bas : Léo Poldès, vous posez des questions, c'est votre affaire; mon affaire à moi, ce soir, c'est de ne pas marcher dans ce sens-là, c'est de m'en tenir à ce que j'ai préparé; et je ne me suis préparé qu'à dire du mal de Léon Daudet et à démontrer que l'Eglise a put fort légitimement mettre ses Bacchantes à l'index. Est-ce entendu?

Pour faire comprendre ma pensée, Mesdames et Messieurs, j'ai violé le secret de la correspondance : d'une correspondance engagée entre Léon Daudet et un sage curé ardennais à qui il demande parfois conseil.

Je vais donc vous lire ce que j'ai trouvé d'intéressant dans deux lettres de direction envoyées par mon oncle à Léon Daudet : la première lui a été adressée avant la mise à l'index; la deuxième après.

AVANT

MON CHER ENFANT,

(Les lettres de direction commencent toujours ainsi, vous savez. Aussi, s'il y a, parmi vous, un octogénaire endurci qui veuille devenir mon pénitent, je prévien que pécheur qu'il ne devra pas se formaliser, s'il lit, en tête des petites exhortations que je lui enverrai par la poste, la formule : « mon cher enfant », donc,

MON CHER ENFANT,

Je viens de lire le manuscrit des Bacchantes; or, je vous déconseille absolument d'envoyer cela à l'éditeur, car une fois publié, ce livre pourrait faire du mal aux âmes innocentes, et l'Eglise le mettrait probablement à l'Index.

Remarquez que je ne vous reproche pas de l'avoir écrit. Plus vous allez, plus vous rajeunissez. On remarque en vous ce phénomène curieux, par lequel on s'explique — ou plutôt on ne s'explique pas — que Clemenceau, Hindenburg, président du Reich, et Masarick, président de Tchécoslovaquie, aient attendu d'être octogénaires pour donner toute leur mesure.

A la façon dont vous allez, qui sait si à l'âge de quatre-vingt-dix ans, mon cher enfant, vous ne vous mettez pas à fonder une famille nombreuse, ou si la France, ayant à nouveau besoin d'un homme extraordinaire, pour la tirer de toutes ces crises économique, politique et financière, dont on n'arrive pas à se faire quitte, ne voudra pas se rabattre sur vous, comme Premier ministre, pour la tirer d'affaire.

En attendant, vous publierez bientôt, à la cadence de dix volumes par an. C'est un moyen pour ceux, qui comme vous, sont doués d'une vitalité quasi cosmique, de se délivrer de leurs démons intérieurs et d'assurer leur équilibre. Il arrive, en effet, qu'écrire des bêtises, empêche d'en faire, comme l'habitude de lire des récits de voyage fait qu'on se résigne à ne pas quitter ses pantoufles et à rester au coin du feu. Etant donné que vous ne pouvez pas agir autrement, je ne vous reproche pas d'avoir eu recours à ce dérivatif pour discipliner vos esprits animaux, comme disait Descartes, ou pour éteindre momentanément le feu de votre concupiscence, comme dit l'Écriture-Sainte.

Je ne vous reproche donc pas d'avoir écrit *les Bacchantes* et d'avoir ainsi ajouté un 70^e ouvrage aux 78 autres qui sont déjà sortis de votre plume; mais je vous déconseille de le publier. Mettez-le plutôt au feu. Car, mettre tant de descriptions, tant de scènes, tant de recettes de péchés mortels, sous les yeux de jeunes gens effervescents, sous les yeux de jeunes filles que leur maman a déjà mille peine à empêcher de prendre des apéritifs défendus avant le mariage, ou des épouses qui s'ennuient d'être toujours en tête à tête avec le même partenaire, les documenter comme vous faites, les enflammer, les exciter, augmenter leur force explosive, diminuer leur force de résistance, dérégler, ne serait-ce que pour quelques heures — mais on ne sait jamais — le frein de leur conscience : cela, ce n'est pas bien du tout, c'est même très mal, surtout de la part d'un homme qui professe le respect de la morale chrétienne et reconnaît qu'il y a lieu d'obéir aux 6^e et 9^e commandements de Dieu : *Luxurieux point ne seras de corps ni de consentement. L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement.*

Pour ce qui est de l'œuvre de chair, en effet, nous autres chrétiens et enfants de l'Eglise, nous estimons qu'il n'y a pas lieu d'y pousser les humains; ça va déjà tellement bien comme cela; et il y a des chances pour que cela continue d'aller toujours trop bien.

Sur tous les points de la terre, depuis l'âge des cavernes jusqu'au règne de M. Doumer, le culte de la chair n'a jamais manqué de fidèles; c'est une dévotion universellement répandue qui ne laisse place à aucune tiédeur volontaire.

Dieu a dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul », puis il a ajouté : « Croissez et multipliez ! » Dès ce moment, la chair a été appréciée comme il fallait; elle n'est aucunement méconnue; tout le monde, en ce sens, est porté à donner son maximum; des livres comme *les Bacchantes* ne sont donc aucunement nécessaires surtout de la part d'écrivains catholiques; Dieu a si bien arrangé les choses sous ce rapport, qu'il est inutile, mon cher enfant, que vous vous mettiez en peine d'y apporter le moindre encouragement.

Au lieu de pousser à la voiture qui n'est pas du tout embourbée dans un chemin sablonneux, malaisé, et de tous les côtés au soleil exposée, votre rôle serait plutôt de freiner.

Vous n'avez d'ailleurs rien à gagner, personnellement, à publier *les Bacchantes*; ce n'est pas un chef-d'œuvre dont on parlera dans l'Histoire du monde; votre gloire littéraire et votre immortalité sont assurées de bien meilleure façon par vos *Essais* et vos *Souvenirs*, que vous feriez beaucoup mieux de continuer, au lieu de vous amuser à faire des romans comme tout le monde.

Vous n'avez rien à y gagner et vous avez beaucoup à y perdre. Vous risquez, en effet, d'être mis à l'index pour ce bouquin.

L'Eglise — ici, Mesdames et Messieurs, je fais un petit commentaire de la lettre de mon oncle pour achever votre instruction religieuse — l'Eglise est une mère qui se préoccupe de l'âme de ses enfants. Se range qui veut, parmi ses enfants. On n'oblige personne d'en être. Mais, une fois qu'on est entré dans la famille et qu'on veut y demeurer, l'Eglise dit : « Mes enfants, vous comptez sur moi pour vous aider. Donc, s'il y a un livre qui, au lieu de vous aider, peut vous nuire, je vous le signalerai, *indiquer index*, je le mettrai à l'index, et au lieu de lire celui-là, vous en lirez d'autres. Et voilà comment, un livre, une fois à l'index, ne peut plus être lu par les catholiques, à moins qu'ils n'en aient reçu l'autorisation.

Maintenant, comment tel livre est-il mis à l'index, et tel autre, qui est encore plus fort de café, comme dirait Bossuet, ne l'est-il pas?

Cela tient à ce que l'attention de l'Eglise est attirée sur tel livre, soit par une dénonciation qu'on lui a faite, soit par une question qu'on lui a posée, soit par une campagne qui a été menée au sujet de ce bouquin, soit surtout à cause de la célébrité de l'auteur.

Sont à l'index, d'une façon générale, tous les livres de nature à nuire aux fidèles.

Mais, dans la plupart des cas, l'Eglise se dit : « Oh! bientôt on ne parlera plus de ces livres. Ne les immortalisons pas par une inscription à notre catalogue, car bientôt on ne parlera plus de cet auteur, il gagnera froid, il éternuera, il aura la grippe, il mourra, et une fois mort, ses bouquins seront oubliés! »

Mais, quand il s'agit d'un auteur fort en vue ou immortel, l'Eglise se dit : « Attention, on va se jeter sur ce livre, et on s'y jettera dans les siècles des siècles, mettons-le donc à l'index, pour que les catholiques sachent à quoi s'en tenir! »

Ici je reprends la lettre :

Mon cher enfant, vous êtes fort connu en cour de Rome en ce moment. Vos ouvrages y sont épluchés. Il y a donc beaucoup de chances que *les Bacchantes* soient mises à l'index si vous les publiez. Ne le publiez donc pas.

Faites plutôt comme Mussolini.

Voilà un homme habile. Ce n'est pas lui qui éditerait des livres où l'Eglise pourrait trouver à redire. Je ne serais pas étonné, au contraire, qu'on annonçât un de ces jours qu'il vient d'éditer une nouvelle traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ* ou de *l'Introduction à la vie dévote*. Voyez. Il n'était marié que civilement. On a annoncé dans le monde entier, à un moment donné, qu'il se mariait religieusement. On n'entendait jamais parler de sa femme, dont il avait, dix ans auparavant, eu une petite fille. Il l'avait apparemment un peu délaissée depuis. Or, nous avons appris qu'il avait eu, en ces dernières années, trois ou quatre enfants, voulant, en tout, donner l'exemple des vertus chrétiennes, familiales et civiques.

Vous avez aussi des visées politiques, mon cher enfant. Mais, n'est-ce pas une gaffe de donner inutilement prise à des critiques pour une question de bouquin, et de vous brouiller avec l'Eglise que vous l'êtes déjà?

Croyez-m'en, tout concourt, encore une fois, à vous détourner de publier ce mauvais livre. Jetez-le au feu, et qu'on n'en parle plus. Etc.

APRÈS

MON CHER ENFANT,

... Ça y est : ce que je redoutais est arrivé : *les Bacchantes* sont à l'index.

Voulez-vous savoir ce que je vous conseille maintenant? C'est d'accomplir deux bonnes actions.

La première est de retirer *les Bacchantes* de la circulation : ainsi des deux causes de brouille que vous avez avec l'Eglise, il n'y en aura plus qu'une, et ce sera déjà un progrès!

Et puis, puisque vous êtes chrétien, quand, dans une quarantaine d'années, vers l'âge de cent cinq ou cent dix ans, vous serez prêt de rendre votre âme à Dieu, vous pourrez lui dire : « Seigneur, j'ai fait beaucoup de bêtises en ma vie, pardonnez-moi. Mais, Seigneur, je puis vous assurer que je n'en ferai plus après ma mort, vu que je me suis arrangé pour que mon bouquin n'aille plus courir le monde quand je ne serai plus là. » Il y a bien assez de *Bacchantes* pour faire du mal sur terre, sans les vôtres, mon cher enfant.

La deuxième bonne action que je vous recommande : c'est, si vous ne voulez pas garder pour vous cet argent que la vente des *Bacchantes* vous a rapportée, de le donner aux pauvres et même d'en envoyer un petit peu à un de mes confrères voisins. Il a, en effet, dans son église, un vieux confessionnal qui ne tient plus et sous les ruines duquel j'ai déjà failli être enseveli. Alors, j'ai

songé que vous pourriez peut-être lui envoyer quelques milliers de francs pour le remplacer. Ainsi, votre livre, source de péchés pour les Parisiens, contribuerait à permettre, à ce confrère et à ses successeurs, de remettre les péchés aux Ardennais. Ce qui serait venu de la flûte retournerait ainsi au tambour, et tout le monde serait content.

Dans cet espoir, veuillez agréer, etc.

OMER ENGLEBERT.

Le mouvement anglo-catholique

Les grands mouvements religieux subissent parfois des évolutions dont il est aussi difficile de prévoir les phases que les mystérieux desseins de l'Esprit qui les anime. Dans l'anglo-catholicisme, tel qu'il se développe en Angleterre depuis le début du siècle, on peut distinguer plusieurs tendances très marquées (1). Les unes ont trait au progrès intérieur de l'Eglise anglicane, les autres aux relations extérieures de l'anglicanisme avec les Eglises orientales et l'Eglise catholique romaine.

Dès 1833, les tractariens, effrayés de l'influence naissante de la critique allemande et de la décadence religieuse de leur pays, entrevoyaient déjà la nécessité d'une rénovation catholique. Il fallait ressusciter le christianisme mourant. Animés d'un zèle immense, ils voulaient montrer à l'Angleterre la vraie religion que les âmes de bonne volonté ne trouvaient plus dans l'enseignement de l'Eglise établie. Ils la cherchèrent dans la tradition apostolique, dans les Pères de l'Eglise, dans l'histoire et dans l'Ecriture. Ils la retrouvèrent presque intégralement et opposèrent les découvertes de leurs recherches consciencieuses aux formes froides de l'anglicanisme d'alors aussi bien qu'aux progrès de la philosophie allemande.

Les Pusey, les Keble, les Froude ne sont plus, mais ils ont déposé dans les âmes un ferment qui travaille encore : ils se sont fait des disciples. Ceux-ci ont recueilli la pensée de leurs maîtres avec un respect semblable à celui des apôtres gardant l'Evangile du Christ pour le transmettre aux générations futures. Les anglo-catholiques d'aujourd'hui, héritiers intellectuels et religieux des tractariens d'hier, ont développé cette pensée. Ils ont continué le mouvement et lui ont donné des impulsions nouvelles. Au début, il était purement académique. Il n'avait guère de prise réelle que sur l'élite universitaire d'Oxford. Les tractariens, il est vrai, n'ont jamais exclu de leur apostolat aucune condition sociale (2). Leurs aspirations embrassaient toutes les âmes désireuses de revivre la religion du Christ. Mais il est un fait incontestable : de leur vivant, leur influence n'a pas atteint la masse.

Les anglo-catholiques ne méprisent pas l'apostolat intellectuel. Ils poussent l'exégèse scientifique peut-être davantage que l'étude des Pères, reprise avec tant d'ardeur par les tractariens. Ils saisissent mieux le fondement scripturaire des droits revendiqués par la papauté. Les articles sur *Saint Pierre et saint Paul dans le Nouveau Testament et la primitive Eglise* (3), publiés par le Dr Turner, peu de temps avant sa mort, montrent assez clairement le progrès dans une doctrine si longtemps rejetée par les anglicans. En histoire, étudiant la vie de l'Eglise à travers les siècles, ils citent volontiers Duchesne, Batiffol, Harnack. Celui-ci de préférence à ceux-là quand les uns et les autres sont d'accord sur un point de la doctrine romaine. Les preuves de la vérité catholique sont ainsi moins sujettes à caution aux yeux des anti-

romains. Certains vont jusqu'à déclarer hautement avec le Rév. Dr S. H. Scott, que « faire une étude approfondie de l'histoire, c'est cesser d'être protestant » (1).

A Oxford, le Rév. Dr Darwell Stone, principal de *Pussey House*, le Rév. Dr Kidd, *warden* de *Keble College*, le Dr Kirk, *fellow* de *Trinity* peuvent être considérés comme des *leaders* du mouvement. Ils marchent tout droit dans le sillon tracé par Pusey et Keble. D'autres, tels que le Rév. N.-P. Williams, DD. de *Christ Church*, et le Rév. Dr Goudge, professeur de théologie au même collège, sont aussi très en vue dans le parti anglo-catholique. Malheureusement, comme le Rév. Charles Gore, le Dr N.-P. Williams subit de plus en plus l'influence moderniste et le Dr Goudge réagit vivement contre la tendance romanisante du mouvement.

Les anglo-catholiques de Cambridge ont aussi leurs chefs ; mais ceux-ci, pour ne citer que le Rév. Wilfred L. Knox, supérieur de l'Oratoire, et le Rév. Milner White, *fellow* de *King's College*, adoptent des positions condamnées par Pie X dans l'encyclique *Pascendi*. Le grand danger de l'heure présente semble donc être la croissance du modernisme dans l'élite anglicane du pays, même dans le parti *High Church*.

A côté de ces universitaires, cantonnés dans un apostolat intellectuel, d'autres continuateurs du mouvement d'Oxford réalisent chaque jour davantage un désir que les tractariens n'ont guère pu faire aboutir. Ils s'emparent des paroisses et vont aux pauvres et aux ignorants. Ils rendent à la masse anglicane ce que Pusey et ses disciples ont retrouvé de la vraie religion. Leur succès est tel que dans la seule ville de Londres plus de deux cent soixante églises sont aujourd'hui gagnées à l'anglo-catholicisme (2). Le culte d'avant la Réforme y a été rétabli intégralement. On y voit revivre jusque dans leurs moindres rites les liturgies des VII^e et VIII^e siècles. Ce côté de la renaissance catholique en Angleterre a valu au mouvement le nom de ritualisme.

Le souci du culte extérieur n'est d'ailleurs qu'un moyen de faciliter la vie intérieure. Les disciples des tractariens devaient faire davantage pour prolonger la pensée de leurs maîtres et chercher, comme eux, à rétablir la vie religieuse. Depuis la fondation par Pusey, en 1845, du premier monastère anglican, le XIX^e siècle a vu se former en Grande-Bretagne quarante communautés de femmes et cinq d'hommes. Les fondations nouvelles se multiplient sans rien ôter de la prospérité des anciennes. En 1902, Aelred Carlyle fonde à Pershore l'ordre anglican de saint Benoît ; la même année, le chanoine Travers Smith ouvre le couvent de *Saint Mary the Virgin* à Dublin ; en 1905, le Rév. Arnold Pinchard, celui du *Precious Blood* à Hendon ; en 1906, la communauté de *Saint Francis* est établie à Dalston ; en 1907, celle du *Love of God*, à Oxford ; en 1912, celle du *Divine Love*, à Hanwell ; en 1915, celle de *Saint John the Evangelist*, à Dublin ; en 1916, celle de *Saint Michael and all Angels*, à Bury St. Edmunds. Nous pourrions poursuivre ainsi jusqu'en 1931 la liste de ces maisons nouvelles de religieux et de religieuses anglo-catholiques qui s'adonnent aussi bien à la vie contemplative qu'aux œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle (3). Ce renouveau monastique n'est-il pas un signe certain de l'action divine ?

* * *

Avec le progrès des recherches historiques et du zèle apostolique le mouvement anglo-catholique ne pouvait pas « continuer à ignorer les Eglises de l'Est et la grande Eglise romaine de l'Ouest ».

(1) S. H. SCOTT, D. Phil., B. Litt. (Oxon) : *The anglican Church and the centre of unity*, Rumford Press, Concord, N. H., 1930, p. 20 « We must face history. But to be deep in history is to cease to be a protestant ». La substance de cette étude sur les fondements historiques essentiels de la papauté, a été donnée en conférence à Oxford au *Caxton Hall* et à la *Nicene Society* pendant le *Church Unity Octave* de 1928.

Dans son excellent volume sur *The Eastern Churches and the Papacy*, London, Sheed and Ward, 1928, le Dr S.-H. SCOTT est presque partout d'accord avec les historiens catholiques de la papauté.

(2) Cf. *The E. C. U. Church guide for Tourists and others*, London, A.-R. Mombay and Co, 1931, pp. 5 et sq. Nous comptons comme gagnées à l'anglo-catholicisme les paroisses où les pasteurs entendent les confessions à heures fixes. Dans notre article sur « Le cardinal Mercier et les Conversations de Malines », paru dans la *Revue Générale* du 15 février 1931, nous parlions à la p. 141 de cent quatre-vingts églises anglicanes de Londres, gagnées à l'anglo-catholicisme. Ce nombre était emprunté à une statistique, vieille de plusieurs années. L'écart entre le chiffre donné aujourd'hui et celui d'alors est un indice de plus pour prouver la croissance constante et rapide du mouvement.

(3) Nous empruntons ces chiffres au livre de ALAN T. CAMERON, M. A. : *Religious communities of the Church of England*, London, Faith Press, 1918.

(1) Sur la position du parti anglo-catholique dans l'Eglise anglicane on peut se reporter aux pp. 592 à 594 de notre article sur « Le problème de l'union anglo-romaine » paru dans *Le Correspondant* du 25 mai 1930. Dans la présente étude, nous ne parlerons pas du mouvement anglo-catholique en Amérique et aux colonies. Celui-ci n'est d'ailleurs qu'un prolongement de celui d'Angleterre.

(2) Cf. DARWELL STONE, *The faith of an English Catholic*, London, Loughmans, Green and Co, *passim*.

(3) Cf. *Theology*, août et octobre 1926.

Les chrétiens des premiers siècles n'étaient-ils pas tous unis comme les membres d'un seul corps? Il fallait donc remédier au schisme dû en grande partie à des causes politiques. Le problème ancien se posait avec une actualité nouvelle à l'anglo-catholicisme naissant : celui de la réunion des Eglises. La communion anglicane tout entière, prise d'une mystérieuse nostalgie de l'unité, ne renouveauit-elle pas, à plusieurs reprises, par l'intermédiaire de ses évêques, son désir formel de voir l'union rétablie dans la chrétienté? Les résolutions des conférences de Lambeth, codifiées en 1908, 1920 et 1930 ne se faisaient-elles pas de plus en plus pressantes? L'Appel envoyé en 1920 à tous les chrétiens avait décidément impressionné l'univers. « Depuis lors nous notons avec une profonde reconnaissance envers le Tout-Puissant — nous déclarons les évêques anglicans réunis en 1930 — les signes d'un progrès vers l'unité chrétienne dans toutes les parties du monde. Nous faisons nôtre de tout cœur cet appel, nous en affirmons à nouveau les principes et nous adoptons les résolutions de cette conférence, au sujet de l'union des Eglises (1) ».

Les anglo-catholiques comprirent vite que leur devoir était de travailler non seulement à la conversion de l'Angleterre mais aussi à la réunion des membres séparés du grand corps mystique. Une double tendance allait donc se manifester : vers l'union anglo-orientale d'une part et vers l'union anglo-romaine d'autre part. L'activité des anglo-catholiques allait s'exercer vigoureusement dans l'un et l'autre sens.

Aujourd'hui, c'est le mouvement vers les Eglises de l'Est qui semble le plus près d'aboutir à des résultats efficaces. Pour des motifs divers, tous les partis de l'Eglise anglicane y travaillent d'un commun accord. Tous la désirent ardemment. Les évangéliques voient dans l'union éventuelle avec Constantinople l'acquisition d'une force nouvelle contre Rome, les anglo-catholiques, un pas en avant vers la grande Eglise de l'Ouest (2). Le fixisme des orthodoxes serait un antidote contre le modernisme envahisseur. La validité incontestée des ordinations orientales assurerait, à bref délai, celle des ordres anglicans. Des précautions seraient prises pour que les *clergymen* anglo-catholiques des générations nouvelles reçoivent les ordres d'évêques dont la succession apostolique et l'intention ne puissent être mises en doute par Rome. La forme employée serait celle dont personne ne conteste la validité (3). La bulle *Apostolicae curae* deviendrait donc sans effet pratique.

Cette union anglo-orthodoxe suivie, selon leurs espérances, de l'union avec les Eglises orientales uniates, ne saurait guère tarder. Les négociations ont commencé à la dernière Conférence de Lambeth. Le discours prononcé à Coventry par l'archevêque Germanos, le 25 avril dernier, est significatif. A l'occasion du meeting diocésain de l'*English Church Union*, le métropolitain de Thyatire, représentant officiel du patriarcat œcuménique, laissait entendre très clairement que le rapprochement anglo-orthodoxe avait atteint la phase des réalisations et que l'union désirée était très proche. Les résolutions 33 et 34 de la dernière conférence de Lambeth, la reconnaissance des ordinations anglicanes par le patriarche de Constantinople Meletios, et, en 1922, par les Eglises de Chypre et de Jérusalem sont déjà l'expression très claire des desirs réciproques d'union. Un pro-synode de l'Eglise orthodoxe doit se réunir au Mont Athos à la Pentecôte 1932. Un des premiers soins de l'assemblée sera de ratifier les accords de la Conférence de Lambeth de 1930. Les anglicans et, parmi eux, tout particulièrement les anglo-catholiques, envisagent donc le problème de l'union avec l'Eglise Orientale comme très voisin d'une solution définitive.

* * *

La marche rapide vers l'Est ne détourne pas de leur but principal les anglo-catholiques partisans avant tout de l'union avec Rome. Ceux-ci sentent leur confiance croître d'autant plus que des documents officiels ne cessent de bénir et d'approuver leurs efforts :

« Comme membres de l'Eglise d'Angleterre — nous déclarons les évêques anglicans réunis en 1930 au palais de Lambeth — nous

(1) *The Lambeth Conference 1930*, London, *Society for promoting Christian knowledge*, 1930, p. 48, *Resol.* 31.

(2) Cf. S. H. SCOTT, *Anglo-Catholicism and reunion*, p. 46.

(3) Sur cette question des ordinations envisagée par les anglo-catholiques, cf. SPENCER JONES, *Catholic reunion*, Oxford, Blackwell, 1930, p. 101; S. M. H., *Whither goest thou*, Oxford Baxter press, 1931, pp. 20 et 21.

confessons que nous sommes responsables, pour une part, de la rupture de l'unité; et nous croyons que l'on ne pourra espérer la réunion dans une fraternité reconstituée que lorsque tous s'uniront dans la pénitence pour effacer la faute qu'eux et leurs ancêtres ont commise en provoquant ces divisions entre chrétiens, si néfastes à la vitalité de l'Eglise. » (1)

Et la Commission, faisant sienne, une fois de plus, la déclaration de 1908, reprise déjà en 1920, ajoute :

« Les desseins de Dieu ne seront accomplis par aucun plan de réunion qui ne comprendrait pas finalement la grande Eglise latine d'Occident, avec laquelle notre histoire a été si intimement associée dans le passé et à laquelle nous unissons encore tant de liens de foi et de tradition communes. Si faibles que puissent paraître à présent les chances d'atteindre un pareil idéal, le sentiment de la Commission est que, dans toute tentative de réunion, il faut avoir en vue l'unité tout entière; et elle n'abandonne pas l'espoir que l'attitude de l'Eglise de Rome, au moins dans certaines parties du monde, puisse changer dans un avenir assez prochain (2). »

Lord Halifax, malgré son âge avancé, avec une persévérance inlassable travaille au rapprochement. Malgré tout le bien qu'elles ont fait, les Conversations de Malines n'ont pu survivre à la mort du cardinal Mercier. Peu importe! La foi du vénérable président de l'E. C. U. ne se laisse pas ébranler. Il a confiance en la réalisation de la prière sacerdotale. Il usera dans ce but jusqu'à son dernier souffle. Il projette de faire reprendre à Hicleton les conversations commencées à Malines. Il donnerait l'hospitalité dans son manoir à des théologiens, catholiques anglais, catholiques du continent et anglicans. Ceux-ci chercheraient à connaître ce qui dans les circonstances actuelles, peut être fait en vue de l'union.

Les générations plus jeunes (3) font preuve d'un zèle qui rappelle celui des tractariens. Leur ambition est immense : eux aussi veulent gagner à l'anglo-catholicisme toute l'Angleterre ou du moins une grande partie des anglicans, puis se réunir à Rome. Le développement du mouvement d'Oxford n'a-t-il pas pris des proportions inespérées (4)? De leur propre avis, — car ce sont leurs arguments que nous allons donner, — pour cette conversion de leur pays, ils ont une supériorité incontestable sur ceux qu'ils appellent « les catholiques romains » d'Angleterre. Comme ceux-ci sont en grande partie irlandais sinon de naissance, du moins d'origine, des préjugés ataviques les séparent des anglicans et forment, en certaines régions, une cloison étanche entre eux et les membres de l'Eglise établie; enfin, d'après les anglo-catholiques toujours, l'infériorité sociale et intellectuelle d'une grande partie du clergé romain d'Angleterre met un obstacle nouveau à son influence sur les anglicans. Toutes ces déficiences n'existent guère dans le clergé anglo-catholique : il est anglais, anglican, presque toujours formé dans les universités, composé surtout d'Oxford ou de *Cambridgemen*, très considéré et socialement respecté.

Pour obtenir la réunion avec Rome, qui est le terme vers lequel tend leur zèle apostolique, ils comprennent de plus en plus qu'il leur faudra accepter tous nos dogmes car, l'un d'eux l'exprimait très justement, « si Rome cédait sur ses positions de *fide*, Rome cesserait d'être Rome » (5). L'acceptation de nos dogmes est, d'ailleurs, un des buts principaux de leur activité (6). Les pasteurs consentiraient même à une réordination qu'ils considèrent, il est vrai, non pas comme une condamnation de leurs ordres mais comme un moyen nécessaire à l'union. Ils écrivent que la bulle *Apostolicae curae* n'est pas reconnue comme de *fide* par l'universalité des théologiens catholiques. Ils ne jugent donc pas qu'il soit nécessaire d'y donner une adhésion de foi comme à des définitions imposées aux fidèles parce qu'elles font partie du dépôt de la Révélation (7).

(1) *The Lambeth Conference, 1930*, London, *Society for promoting christian knowledge*, 1930, Rapport, pp. 111 et 112.

(2) *Op. cit.*, 131.

(3) Parmi ceux-ci nous pouvons citer le Rev. S. H. SCOTT, le Rev. SPENCER JONES, le Rev. H. FYNES-CLINTON, le Rev. R. CORBOULD, le Rev. A. BAVERSTOCK, le Rev. S. MONDS, le Rev. S. M. HARRIS, etc., qui, par la parole et la plume, ne cessent de travailler à la réunion avec Rome.

(4) D'après un anglo-catholique bien informé, si la séparation de l'Eglise et de l'Etat était décrétée aujourd'hui, il y aurait entre 500.000 et 700.000 anglicans qui opéreraient pour l'anglo-catholicisme (cf. Rev. F. WOODLOCK, S. J., *The Church of England and reunion*, London, Catholic Truth Society, 1927).

(5) « Were she to surrender her *de fide* positions, Rome would cease to be Rome » (SPENCER JONES, *Catholic Reunion*, Oxford, Blackwell, 1930, p. 72).

(6) Cf. *Le Correspondant* du 25 mai 1930, pp. 598 et sq. et *La Revue Générale* du 15 février 1931, pp. 129 à 148, *passim*.

(7) Cf. SPENCER JONES, *Catholic Reunion*, Oxford Blackwell, 1930, p. 100.

Puisque leur conception de l'union est basée sur des concessions mutuelles ils revendiquent le privilège d'être constitués en Eglise uniate. Ils espèrent, ainsi pouvoir conserver l'anglais comme langue liturgique, la communion sous les deux espèces et, pour la génération présente, le mariage des prêtres. Dans la suite, le célibat serait adopté. Le peuple anglais, disent-ils, a une conscience très vive de sa supériorité ethnique et de sa puissance mondiale : toute dépendance trop étroite d'une puissance étrangère même spirituelle lui sera toujours très pénible. La grande indépendance des Eglises uniates et l'adaptation de leur hiérarchie aux besoins nationaux leur semble une solution adéquate pour éviter cette trop grande sujétion à un peuple latin.

Ils n'ignorent pas la position de Rome en face du problème de la *corporate union*. Le 24 août 1896, le cardinal Rampolla se faisant l'interprète de la pensée de Léon XIII, écrivait à Lord Halifax : « il n'est pas exact qu'à Rome on se borne à désirer des conversions individuelles, ne voulant pas l'union en corps; il est vrai seulement qu'on ne veut pas d'entraves aux conversions individuelles tandis que l'on s'occupe de l'union en corps » (1).

La plupart des anglo-catholiques, malgré leur vif désir de l'union avec Rome, ne sont ordinairement pas sympathiques aux conversions individuelles. Ils écriraient volontiers avec le Rév. S. M. H. : « C'est en corps que nous avons été séparés de Rome, aussi est-ce par une *corporate action* que doivent s'effectuer le retour partiel ou total et la réunion. L'action individuelle affaiblit cet espoir ultime et en même temps elle met en péril le salut d'un grand nombre, qui autrement *Deo juvante* finissent par se trouver dans une position normale à l'intérieur de l'unique bercail sous les soins attentifs de l'unique pasteur placé à la tête du troupeau. *Quod Deus faciat!* » (2).

Parmi les catholiques anglais, presque tous sont opposés à l'union en corps (3). Certains cependant commencent sur ce point à entrer dans les vues anglicanes et parfois même s'en font les avocats. Ils regrettent que le travail pour la *corporate union* ne soit pas favorisé davantage. Les publications de Fr. Mc Nabb, O. P., de Fr. L. J. Walker, S. J., de Fr. Henry Saint-John O. P. (4)... l'attitude sympathique de Dom Butler, auteur de l'*Histoire du Concile du Vatican*, et de Fr. Bede Jarrett, provincial des Dominicains, sont un signe des temps. « N'est-il pas possible que Dieu, par une certaine ironie divine — écrit Fr. Leslie J. Walker — soit en train de ramener au bercail une partie de son troupeau par la même voie que celui-ci a prise pour s'en éloigner?... Sans doute ceux qui font partie de ce mouvement ne comprennent pas encore entièrement où Dieu les conduit, mais du moins comprennent-ils que la réconciliation avec Rome doit venir un jour, et ce jour, ils l'appellent de leurs vœux... Les anglicans ont tort de s'opposer aux conversions individuelles; mais de notre côté, ne sommes-nous pas en faute si, par manque de sympathie, nous refusons de voir ce qui est bon dans le mouvement anglo-catholique et si, par la violence de nos critiques, nous essayons d'arrêter son développement naturel et logique? Pourquoi ces hommes ne seraient-ils pas les instruments de Dieu? S'ils ne possèdent pas toute la vérité, ne font-ils pas cependant des efforts pour la trouver et ne mettent-ils pas un zèle illimité à propager la part qu'ils ont saisie...? Nos amis, les anglo-catholiques, sont des frères séparés qui travaillent exactement à la même fin que nous — le retour de l'Angleterre à la communion catholique par la conversion à la vérité catholique. Refuserons-nous d'unir nos efforts aux leurs parce que, partis d'un point de départ qui n'est pas catholique, ils ne reconnaissent pas tout de suite la vérité totale et qu'ils ne répudient pas toutes les erreurs. Cherchons plutôt à comprendre leurs difficultés, encourageons-les, aidons-les; ainsi nous les conduirons de vérités en vérités, de celles qu'ils possèdent à celles qui leur manquent encore. Si nous, nous les avons déjà reçues, n'est-ce

pas sans aucun mérite de notre part mais seulement par un effet de la bonté divine (1)? »

Ce n'est pas sans une vraie joie que, sur le continent, nous lisons des plaidoyers de ce genre écrits par des plumes catholiques anglaises. Cette attitude nouvelle, si elle était adoptée par un grand nombre, contribuerait sans doute à rapprocher l'époque de la réunion d'une portion considérable de l'Eglise anglicane, but ultime du mouvement d'Oxford? Ne serait-ce pas l'aurore d'une victoire du catholicisme sur le modernisme qui, selon beaucoup d'anglicans, seront les deux grandes forces rivales de l'avenir religieux outre-Manche? Quoi qu'il en soit, Dieu est à l'œuvre en Angleterre, l'anglo-catholicisme est en marche. Puisse-t-il n'être pas détourné de son véritable cours!

J. DE BIVORT DE LA SAUDÉE, S. J.

Oxford, 1931.

La Miséricorde⁽²⁾

Marie-Thérèse de Lamourous, fondatrice de *La Miséricorde*, à Bordeaux, a laissé un nom vénéré. Depuis le jour, — c'était en 1836, — où son cercueil parcourait en triomphe le quartier populaire de Sainte-Eulalie, dans un bourdonnement de sanglots, de soupirs, de cris étouffés, près d'un siècle s'est écoulé. Mais la rumeur de gratitude et d'amour ne s'est pas perdue.

Son œuvre subsiste. C'est, au coin d'une place plantée de marronniers, en face du chevet gothique de Sainte-Eulalie, une grande maison à deux étages. Nous sommes au cœur du vieux Bordeaux. L'Hôpital est en face. Tout proche aussi, le Palais de Justice, avec son appareil impitoyable, le Code, les menottes, le panier à salade et les gendarmes. Voisine avec Thémis, la prison, ce noir fort du Ha, jadis citadelle d'État, où l'expiation n'est que désespoir.

Si la porte de cette prison pouvait parler, ne crierait-elle pas, d'une voix de dogue, comme celle de Dante : « Vous qui entrez, — vous qui sortez même! — laissez ici toute espérance! Qui vous aidera à vous relever? Où coucherez-vous, ce soir; vous qui partez, pâles encore des longues réclusions, et tournez vers la rue vos yeux éblouis d'animal peureux et à bout de forces? »

Un quartier mal famé guette ces malheureux. Il allonge vers eux ses rues gluantes. Dans les maisons rongées de salpêtre, aux vitres crasseuses, les cabarets borgnes pullulent comme des champignons vénéneux. Cette partie du vieux Bordeaux a pour centre le marché aux guenilles : elle appartient, depuis un temps immémorial, aux industries les plus honteuses. C'est un cancer aux flanes de la vineuse cité. La doublure en loques de son luxe! Les voyageurs en ont fait souvent la remarque : le visage de Bordeaux a gardé le sourire du « Bien-Aimé ». Ville de commerce et ville de plaisir! Mais, au revers de cette façade, derrière ces places, ces cours fastueux, aux balcons bombés comme des corbeilles, et qu'enguirlande, chaque soir, la féérique diaprure des enseignes, combien apparaît noire et sinistre, retranchée du monde éblouissant par ces deux bastions de misère, l'Hôpital, la Prison, cette partie de la cité qui s'étend obscurément jusqu'au cimetière.

A la tombée de la nuit, alors que la foule bourdonne aux lumières, et que glissent, dans le quartier lépreux, des ombres furtives, la place Sainte-Eulalie semble plongée dans un silence monastique. Sur le ciel fourmillant d'étoiles, se découpent les pinacles de l'église. Plus de rumeurs d'orgues! La porte verrouillée ne s'ouvrira

(1) Leslie J. WALKER, S. J., M. A., *Our separated brethren*, London, Catholic Truth Society, 1921, pp. 9 et 10.

(2) Introduction d'un livre consacré aux *Dames de la Miséricorde* qui paraîtra sous peu, chez Grasset, dans la collection *Les grands ordres monastiques et instituts religieux*.

(1) Viscount HALIFAX, *Leo XIII and Anglican Orders*, Longmans Green and Co, London, 1912, p. 351.

(2) S. M. H., *Whither goest thou*, Oxford, Baxter press, 1931, p. 22.

(3) On trouvera cette position exposée dans la publication de F. WOODLOCK, S. J., *Corporate reunion or individual submission to Rome*, London, The Manresa press, 1925 et dans son article de « *La Civiltà Cattolica*, du 20 mars 1926.

(4) V. g. Mc Nabb, O. P., *The Ecclesiastical review*, vol. XXVI, pp. 129 et sq., 385 et sq., 559 et sq.; vol. XXXVIII, pp. 275 et sq., etc.

Fr. L. J. WALKER, S. J., M. A. : 1° *Gregorianum* a III (1922), vol. III *Anglia quaerens fidem*, pp. 219-238 et 337-354; 2° *Our Separated Brethren, a plea for sympathy*, London, Catholic Truth Society, 1921, etc.

HENRY SAINT JOHN, O. P., *Blackfriars*, July 1929 : « The anglo-catholic problem, pp. 1177 et 1178. »

qu'après l'Angelus, à l'heure des messes matinales. Sous les maronniers, le serain mouille les bancs désertés. Quel vagabond viendra s'y coucher? Quel chemineau y jettera son épineux bâton et sa gibecière?

Sous cet anémique feuillage, parfois une femme vient s'asseoir. Une femme épuisée! Elle porte des hardes de soie et des bas en loques. Sous le fard, ses joues sont creusées. Elle a faim et peur. Où trouvera-t-elle un lit pour étendre ses membres rompus? Dans son sac à main s'écrasent les miettes poisseuses d'un bâton de rouge. Elle hait sa honteuse misère et se fait horreur de la porter. Comme elle se sent lasse! Y a-t-il un endroit où nul ne puisse vous atteindre? Un refuge où l'on vous accueille? Où l'on connaisse la sécurité et la paix?

Cette énigmatique maison, qui aligne sur un côté de la place ses grands volets clos, que de fois elle a rôdé, la nuit, devant sa porte! Une énorme porte, percée d'un guichet grillagé. On y reçoit, — dit-on, — des filles sans abri. Est-ce une prison? Un pénitencier? L'errante se révolte: « Je ne veux pas être enfermée ». Elle imagine des mauvais traitements, des humiliations. Plutôt tomber morte de faim! Plutôt être trouvée, quelque matin, gisante sur le trottoir gras.

Un agent de ville a passé. Elle s'est cachée derrière un arbre. Elle a frissonné. Seule! Seule! Que fait là cette abandonnée? Les étoiles cillent dans le ciel noir. Que la nuit est longue! Elle a faim. Personne ne l'aime. Elle ne peut compter sur personne. Si elle criait ce soir: « Au secours! » sa voix se perdrait. Ou elle aurait honte. « Quelle est cette folle? » demanderait-on. L'agent accourrait. Autant vaut descendre sur le quai..., regarder fixement le fleuve, qui oppresse, de son appel sourd, les désespérés.

Mais, sur le côté de la place, face à l'église, un réverbère éclaire la grande maison endormie. Au-dessus de la porte, le nom rayonne: *Maison de la Miséricorde*.

* * *

Pourquoi n'en ferais-je pas l'aveu? De cette maison, je n'ai connu longtemps que la façade. On m'avait dit: « C'est une belle œuvre ». Et encore: « Ton arrière-grand-mère envoyait à la *Miséricorde* des charretées de sarments ». Mais que valent quelques faits épars? Du moins, lorsque je franchis, par hasard, le seuil, je ne sais quelle amitié me toucha jusqu'au fond du cœur.

Voici comment la chose se passa. Depuis quelque temps, je me proposais d'écrire une vie de la bienheureuse Jeanne de Valois. Pour retrouver le pathétique souvenir de cette princesse, née au royal jardin de France, parmi les lys que Jeanne d'Arc venait de faire reflurir, j'avais fait de la Touraine le but de mes pèlerinages. A Amboise, sur les terrasses du château que reflète la fuite dolente de la Loire, j'avais évoqué la jeunesse de cette fille de roi, malade et grave, qui caressait de ses longs doigts l'enluminure des livres précieux et faisait retraite dans son âme. Rayonnait en elle la ferveur qu'elle mit à souffrir. A cette femme, claudicante et consumée, qui hésitait à communier un matin qu'elle avait bu ses larmes, Louis XII arracha la couronne d'or. Il ne lui resta que celle d'épines. Dérisoire royaume de son grand-père, le dauphin Charles, la ville de Bourges était bien l'asile qui convenait à cette princesse. Elle y fit fleurir le lys marial de l'Annonciade, celui-là même qui rayonnait sur l'étendard de la Pucelle.

Nombreux et prospères étaient les couvents consacrés à la Vierge très pure, quand la Révolution arriva. Cette tempête dispersa l'ordre. Comme feuilles au vent, s'en allèrent les filles de Jeanne. A Bordeaux, — me dit-on un jour, — il y avait une maison de l'Annonciade, fondée en 1521, par noble dame Jacqueline Andron de Lansac. Bourdonnait ce rucher de prières, en face de l'église Sainte-Eulalie, dans l'immeuble qu'occupe aujourd'hui la *Miséri-*

corde. Le désir me pressait de le visiter. A Villeneuve-sur-Lot, où un vieux pont enjambe une eau véhémente, entre des pans de rouilleuse argile, j'avais un jour tiré la cloche d'un couvent des Annonciades où subsiste, dans son intégrité, la règle primitive. Que pouvais-je trouver à Bordeaux? Peut-être les anciens bâtiments? Quelques cellules? Comme les écrivains rêveurs, qui tournent longtemps autour d'un sujet, je remis dix fois ma visite.

Ce petit vestibule, cette apparition en plein soleil d'un jardin diapré de fleurs, ces vieux bâtiments à arcades festonnées de vignes! Dans quel monde caché suis-je entrée? Toute souriante, son visage encadré d'une coiffe de tulle noir, m'accueille la portière, vêtue comme une servante du siècle passé. Elle porte mouchoir d'indienne sur la poitrine et tablier noué sur la robe à fronces. La bienvenue brille dans ses yeux clairs, comme le ciel d'été sur le beau jardin. Est-ce là le Cerbère qui garde une si grosse porte? Une si grosse clé? Rien n'évoque l'idée d'une geôle: une impression de lumière et de grande paix.

Après cette apparition du jardin chatoyant de fleurs au soleil d'août, me voici dans le mystère d'un petit parloir. La pénombre recèle la fraîcheur des maisons anciennes. Peu à peu, mes yeux découvrent les grosses poutres brunes du plancher, et les profondes embrasures. Les portes peintes en gris s'ornent de serrures chantournées. Au fond, ces barreaux losangés devaient servir de clôture aux Annonciades. On n'a pas effacé ce vestige de l'ordre qui sanctifia, pendant des siècles, la maison d'une rumeur d'*Ave Maria*, et fit fleurir, entre les murs blanchis à la chaux, le lys virginal de la reine Jeanne.

Une attention scrupuleuse doit veiller sur ces vieilles choses. Le plancher lessivé fleurit bon la vie besogneuse et pauvre. J'ai connu des parloirs de couvent. Mais aucun ne m'a parlé plus directement au cœur d'humilité et de pénitence. Sous les poutres basses, par quel miracle cette petite pièce garde-t-elle quelque chose de familial? Il y a dans l'air de la bonhomie. Les chaises pailées semblent venir de quelque cuisine de campagne. Les choses aussi ont leur visage. Devant la cordialité du pauvre mobilier, peu à peu se dissipe l'émotion secrète qui rend si pénibles les contacts nouveaux. Devant la grosse porte, je n'avais, tout à l'heure, qu'un désir de fuite. Pourquoi ne pas revenir un autre jour? Maintenant, d'invisibles antennes m'avertissent: le cœur d'une femme bat dans cette maison.

Cette femme, n'est-ce pas elle? Au mur, voici une ancienne lithographie. En vrai Chef, qui habite et toujours dirige sa maison, Marie-Thérèse de Lamourous, — « la Bonne Mère » de Lamourous, — tient fixés sur moi ses yeux pénétrants. Sous la coiffe de mousseline blanche aux larges bords, encadrant un visage plein, ces yeux rayonnent de douce fermeté et de bienveillance.

« Qui est-tu? et que viens-tu faire chez moi? » semble me dire ce regard de l'âme. Aucun de ceux qui entrèrent, — fût-ce fortuitement, — dans cette maison toute imprégnée de son esprit, ne lui furent jamais étrangers ni indifférents. Dans le petit parloir, c'est un tête-à-tête muet. Moi aussi, je regarde longuement cette Bordelaise du temps passé, enveloppée d'un châle noir; une de ses mains posée sur son cœur, l'autre tenant un papier déroulé, — le règlement de ses filles, — comme elle est vivante! Sa physiognomie respire la dignité et la jeunesse. On la devine enjouée, causeuse, attrayante. Une bouche girondine, d'un savoureux dessin, faite pour les gracieuses paroles et pour le sourire. Mais le large front dit la sagesse. Le menton bien construit, la vaillance et l'autorité.

Je n'aurais vu, de la *Miséricorde*, que ce portrait parlant: il m'eût donné, je crois, l'intuition de ce que j'ai, plus tard, mieux connu, cet original mélange de vertus pratiques et de belle humeur, d'ordre et de ferveur, de travail ranimé tout à tour par les chants et par la

rière. Le caractère de M^{lle} de Lamourous marque son œuvre. Les années n'ont rien effacé. Depuis plus d'un siècle, la vie de ses filles s'accorde au rythme de son cœur, — ce cœur chaud, vigilant et soumis à Dieu, d'une force héroïque dans ses battements, toujours en peine des ombrageuses brebis perdues, ingénieux à les garder, à les apaiser, et qui continue de régner dans sa provinciale maison, au jardin fleuri, gardé du monde par l'austérité de ses murs.

— Vous voulez voir l'ancien couvent des Annonciades ?

Vient d'entrer l'Assistante de la *Miséricorde*. C'est une femme digne, aux yeux très bons, qui m'accueille avec un grand air de simplicité. Elle ouvre un châssis intérieur. C'était la clôture. Est-ce vraiment pour les Annonciades que je suis venue ? Déjà s'estompe le projet que j'avais longuement mûri. Mon regard s'arrête sur le grillage. Ces vestiges me paraissent morts. Une chrysalide abandonnée. Ce que je décèle, c'est une subtile odeur de terroir. Dans le jardin encadré de vieux bâtiments irréguliers, la frise verte d'une vigne festonne les arcades basses.

— Notre « Bonne mère », me dit l'Assistante, voulait qu'il y eût toujours des fleurs dans le jardin et des oiseaux à l'infirmerie. Elle connaissait nos pauvres filles. Un rien les abat, un rien les relève.

Nous nous enfonçons dans l'obscurité d'un passage. Relique médiévale, un cloître étire ses arceaux ponctués de colonnes, autour d'une cour où règne le mystérieux silence de l'âme. Ici, méditèrent jadis des Carmes. Sur cet enclos de terre sanctifiée, la Providence, depuis le IV^e siècle, a eu ses desseins. Les Annonciades firent de la cour leur cimetière. Apport de prière, surcroît d'une méditation séculaire, une croix y fleurit.

Nous contourons la buanderie, où un groupe de pénitentes fait la lessive. Ruissellent, sur des tréteaux, les linges tordus. A gauche, le soleil éclate sur la haute abside de la chapelle. L'Assistante me montre, timbrant les vieux murs, les armes rongées de Jeanne de Valois. Pour que ces écussons fussent apposés là, il a fallu qu'une reine de France essayât les pires humiliations, souffrît, se soumit et choisît, enfin, sur la terre, de n'avoir plus d'autre nourriture du cœur que l'amour parfait de la pureté. Entre l'église et les muettes merveilles du cloître, le passé lance de mélancoliques appels, comme s'il voulait réveiller des ombres.

Mais combien vivant reste le vénérable visage de la maison ! Les grandes fenêtres à petits carreaux sont ouvertes sur le jardin. Dans les ateliers, les voix bourdonnent. Il est quatre heures moins le quart. La consigne de silence qui pesait depuis un moment vient d'être levée. A quatre heures éclateront les strophes exaltées du *Magnificat*.

Sous les arbres, quelques femmes, en coiffe noire, s'activent autour de la boulangerie. Elles transportent, sur un brancard, les pains massifs. Dans le ciel bleu, rien n'apparaît de la ville que le clocher de Sainte-Eulalie et le campanile de la cathédrale. Adossé à un mur énorme, vestige du rempart romain, un autel rustique, dédié à la Vierge, est fleuri de roses. Un coin de campagne au cœur de la cité ! Une vision de paix ! Ici s'apaisent des désordres dont personne, — sauf la supérieure, — ne connaît l'aveu : Ce qui était souillé se purifie ; ce qui était perdu se rachète. La vie recommence.

Il y a quelques années, le 14 novembre 1932, a été introduite en cour de Rome la cause de Marie-Thérèse de Lamourous, fondatrice de la *Miséricorde*. Au procès d'information diocésaine, où furent pesés les écrits et les témoignages, se révélèrent, sous les yeux des juges, les merveilles de cette vie.

Pour ceux qui ne la connaîtraient pas encore, je veux extraire, au seuil de cette étude, du volumineux dossier du procès, cette lettre de M^{me} de Sèze : Marie-Thérèse de Lamourous y est peinte

au naturel, au milieu de ses filles, par une femme qui a respiré, à la *Miséricorde*, le parfum de la pauvreté joyeuse et de l'espérance :

« Jamais, m'a-t-elle dit souvent, jamais on ne créera une Miséricorde avec de l'or ; cette pensée tue l'établissement avant qu'il soit formé. Il faut commencer cette œuvre, ajoutait-elle en riant, avec trois chambres : l'une la cuisine, la seconde le dortoir, et la troisième l'atelier. Trois chambres donc, deux ou trois pénitentes, un pain de vingt livres, un écu de six francs et de l'ouvrage pour deux jours. Peu à peu, le bien s'accroît, Dieu bénit vos œuvres et vous envoie des secours inespérés ; quelquefois aussi, il vous envoie de grandes épreuves, le pain quotidien vient à manquer, on a recours à la prière : elle est fervente, Dieu l'entend, le secours arrive, la foi s'augmente de ce bienfait, on chante un *Te Deum* et on prend courage pour l'épreuve du lendemain.

» M^{lle} de Lamourous a observé, avec son coup d'œil d'aigle, sa puissante intelligence, la sûreté de son jugement, son étonnante connaissance du cœur humain, que ces Madeleines, accoutumées aux émotions, aux aventures, à une vie d'agitation, à nager un jour dans l'abondance et à manquer de tout le lendemain, se trouvent mieux de cette inquiétude tempérée par l'espérance en Dieu, que d'une vie régulière et assurée qui n'apporterait pas, dans leur vie actuelle, quelque chose des émotions dont elles conservent le besoin. Cette vie assurée serait nécessairement accompagnée de privations, et, d'abord, il le faut, car la pénitence en est le but ; ensuite, quelle est la fortune qui suffirait à les faire vivre avec abondance et délicatesse ; Et puis, comment s'assurer de leur repentir, de leur piété, de leur résignation, si l'asile de leur pénitence était un lieu de délices où l'on entrerait par spéculation... Je répète, donc, que leur vie doit être une vie de privations, mais si vous la rendez monotone, elle entraînera l'ennui, le dégoût, et c'est le dégoût, c'est l'ennui qui sont les ennemis les plus dangereux d'une *Miséricorde*. Aussi, la sage institutrice veut-elle qu'on travaille ou qu'on s'amuse. Devant ses fenêtres était, autrefois, la classe des plus jeunes ; au moment de la récréation, elle voulait entendre du bruit, se mettait à la fenêtre ; si le silence et le repos s'établissaient, elle disait : « Allons, mes enfants, allons mes filles, amusez-vous, votre gaieté m'en donne, j'en ai besoin. Ne savez-vous pas des jeux ? Je vais vous en apprendre... Toi qui as une belle voix, chante et j'écoute », et puis elle riait et s'amusait de bonne foi des ébats qu'elle encourageait. Une de ses nièces, et digne de l'être, fait des daniés avec de l'encre et les place sur les tables, afin qu'on joue aux dames les jours où le mauvais temps interdit le jardin. Tout est fête dans cette maison où l'on veut faire aimer la religion, et y attacher des cœurs frivoles qui fuiraient un joug trop lourd. Il y a des jours dans l'année où M^{lle} de Lamourous leur distribue des cadeaux, à l'une un verre, à l'autre un dé, un étui, etc... Et chacun de ces objets a un prix inestimable aux yeux de ces pauvres filles. Un de ces jours était arrivé, l'angélique fondatrice n'avait rien à donner à ses enfants. Elles entrent ; alors, elle dit : « Mes pauvres filles, je n'ai rien à vous offrir que quelques épingles, gardez-les pour l'amour de moi. Si j'avais des trésors, vous savez bien qu'ils seraient pour vous ». Puis, elle se mit à distribuer ces épingles ; mais, s'apercevant qu'elle n'irait pas jusqu'au bout, si elle en donnait cinq ou six comme elle avait commencé, elle n'en donna que deux à l'une des plus anciennes et de ses meilleures élèves, lui disant : « O toi, je n'ai pas besoin de t'attacher si fort à moi : deux épingles suffisent ». Et, continuant ainsi, il se trouva que l'objet de toutes les ambitions fut de n'avoir qu'une épingle, et qu'on cachait en avoir reçu cinq ou six.

» Le jour où elles entrèrent dans la maison que M^{lle} de Lamourous avait acquise, toutes les ressources avaient été épuisées par cette acquisition. On n'avait rien à déjeuner. M^{lle} de Lamourous fit un discours à son troupeau rassemblé autour d'elle et peignit

le bonheur de la propriété que ses filles goûtaient pour la première fois; « car cette Maison, disait-elle, est à vous ». Elle expliqua les embarras dans lesquels on avait passé pour payer cette Maison, et traita en riant la privation actuelle qui suivait ces embarras; mais elle exalta le bonheur de goûter, pour la première fois, les fruits de leur propriété; elle gratta la terre du jardin, en arracha des petits raves, et il y en eut une pour chacune. Ce moment fut si heureux qu'il est devenu un des anniversaires de la Maison. Tous les ans, on cueille des petites raves dans le jardin, on en achète pour qu'il y ait abondance, et on mange cette racine en bénissant le Ciel qui donna le premier fruit de la propriété, et qui, maintenant, permet qu'il se multiplie pour le besoin de tous. Les vieilles expliquent aux jeunes cette tradition et voilà un souvenir et une fête de plus qui meublent et intéressent ces imaginations qui ont besoin d'être occupées. »

On ne résiste pas à M^{lle} Lamourous. C'est ce qu'a bien senti l'écrivain qui sonnait, un jour brûlant d'août, à la porte de la *Miséricorde*, l'esprit occupé par une autre tâche. Nous ne cherchons pas nos sujets. Ce sont eux qui élisent, pour y régner, les fibres vibrantes de notre cœur

JEAN BALDE.

Léon Bloy

selon Léopold Levaux (1)

I

« Heureux les doux car ils posséderont la terre. »

Mais il est dit aussi que le royaume des cieux appartiendra aux violents.

Antinomie? Non Harmonie. Sur le plan de l'Écriture les vrais violents ce sont les doux et les vrais doux sont violents. Elle ne vomit que les tièdes. En celui qui aime Dieu comme Dieu veut être aimé, douceur et violence sont liées. Qu'est-ce donc que la charité sinon une douce violence? Sinon une violente douceur? De la même façon, par un profond mystère, il est permis de dire que justice et miséricorde s'unissent, s'équilibrent, se confondent en Dieu.

Sur cette terre, le mélange demeure humain, c'est-à-dire imparfait, à la ressemblance lointaine de celui qui s'opère au ciel. A peine se réalise-t-il en quelques saints : citons-en deux, un apôtre et un roi de France, saint Paul et saint Louis. Léon Bloy était-il un saint? Aucun de ses fervents n'a poussé l'hyperbole jusqu'à le prétendre. Mais il avait en lui l'appétit de la sainteté, autrement dit de l'absolu chrétien, et s'il ne réussit pas tout à fait à marier dans son cœur et dans son destin la violence et la douceur au point de les rendre indistinctes, il y tendit sans cesse : le drame poignant de sa vie tient entre ces deux pôles fraternels et ennemis, entre l'attrait réciproque et l'apparente incompatibilité de ces deux passions extrêmes.

Le monde qui ne voit pas grand'chose n'a vu que la contradiction.

Étourdi par la violence, il a méconnu la douceur; ému par la douceur, il a honni la violence. Ceux-là seuls qui ont pris la peine d'examiner l'œuvre de près ou, mieux encore, d'affronter l'homme, ont compris que l'un comme l'autre tirait de ce débat, de ce combat, ou, si l'on veut, de cette paix guerrière, sa valeur. Léon Bloy était un soldat; pour la paix il faisait la guerre.

Ce qu'on a appelé le paradoxe Léon Bloy n'en est pas un, ou simplement un de ceux du christianisme, le plus fondamental et le plus insoluble hors de la révélation. La postérité, semble-t-il,

(1) LÉON BLOY, aux Éditions Rex, Louvain-Paris un fort volume de 290 pages, enrichi d'une couverture de Yves Bertrand et de lettres inédites de Léon Bloy et de M^{me} Bloy.

commence à rendre non seulement hommage, mais justice, au grand vieux lion catholique, au Pèlerin de l'absolu. Il reste cependant beaucoup à faire pour introduire le public à son œuvre excessive, indiscrettement personnelle, en dépit de son sens universel et objectif. Certes, les gloses ne manquent pas; mais il manquait la somme de ces gloses, leur somme active, amicale, mais juste, leur mise au point contrôlée, discutée et complétée par un témoin qui fut résolu à ne rien céder, le moins beau comme le plus beau, le moins bon comme le meilleur et l'extravagant comme le sublime avec autant d'équité que d'amour.

Je ne vois pas qui eût pu l'entreprendre avec les mêmes chances de succès que Léopold Levaux, un des convertis du vieux maître, son intime, son commensal, catholique fervent et défiant de ses propres lumières; fidèle à saint Thomas et plus encore à l'oraison; humaniste accompli formé par des disciplines profanes, capable d'admirer en ce qu'ils manifestent d'admirable les plus émancipés des grands manieurs de mots et d'idées, Frédéric Nietzsche ou Rabelais; un homme enfin, un homme de toujours et d'aujourd'hui, père et époux, rudement dressé par la vie. Il ne fallait pas moins pour embrasser et élucider un destin où le génie et la prière, l'illusion (peut-être?) et la certitude, l'épaisseur du sang, voire de la bile, la délicatesse infinie du cœur, l'acceptation et la révolte, la générosité et la misère, sans compter « la littérature » (peu, mais un peu) se conjoignent et collaborent d'une si étrange façon.

II

Un essai d'*explication*. Explication c'est, selon Léon Bloy, qui se disait lui-même un *explanateur de l'histoire*, « une tentative d'explication des faits en profondeur à la lumière de la foi ». Le cas n'en souffrirait pas d'autre, notons-le.

L'ouvrage se termine sur une citation de Bloy qui est le résumé de son souci, de son activité et de son œuvre.

« Il n'y a qu'une douleur, c'est d'avoir perdu le jardin de volupé et il n'y a qu'une espérance ou qu'un désir qui est de le retrouver... C'est l'unique objet. »

Un vrai chrétien n'en doute pas. Mais combien est-il de chrétiens qui vivent comme s'ils le pensaient? C'est pourtant ainsi que Bloy a vécu.

Comment, en 1914, la voix de cette *vie* a retenti à ses oreilles et pris le chemin de son cœur? Léopold Levaux nous le conte dans une introduction historique presque entièrement composée des lettres échangées entre son maître et lui. Il avoue à Bloy qu'il n'a pas la foi, mais que la pensée de Dieu le tourmente. « Tant que vous ne serez pas catholique, répond celui-ci, vous mourrez d' inanition, l'Église Romaine étant seule capable de vous nourrir. Mes livres ne vous diront pas autre chose. Et cela est absolu. »

Levaux se le tint pour dit. C'est de là qu'il devait partir pour le suivre, pour le comprendre et pour nous le faire comprendre aujourd'hui.

Qui faut-il croire? Les ennemis de Bloy, qui le déclarent « obscène, vicieux, sadique, sensuellement mystique, pire que mahométan », « poseur, charlatan, roublard, déloyal », et enfin « orgueilleux, corrupteur, hérétique? » Ou ses amis, qui le comparent à « une gargouille de cathédrale qui vomit les eaux du ciel sur les bons et sur les méchants » (Barbey d'Aureville), à « la cathédrale elle-même », « inachevée et excessive », dressée comme lui vers le ciel « dans une attitude que rien ne décourage, l'attitude du martyr qui sait que Dieu existe et qu'il sera le plus fort » (Pierre Termier)? Son curé écrivait de lui, dans le *Bulletin paroissial* de Bourg-la-Reine :

« Il comptait de nombreux amis, des convertis; l'un d'eux me disait le lendemain de ses obsèques : « Nous sommes nombreux » ceux qui, grâce à lui, sommes revenus de loin. » S'il y eut quelque exagération et quelque violence dans son langage, Dieu lui tiendra compte de tout le bien qu'il a voulu faire et de celui qu'il a fait. »

Et qu'il n'a plus cessé de faire, ajoutons-le. Si l'on juge l'arbre à ses fruits, nous devons constater qu'il fructifie encore et que l'Église Catholique lui doit beaucoup de ses plus zélés serviteurs.

Sa vie? Il naît en 1846, l'année de l'apparition de la Salette; il grandit, violent et sombre, entre un père anticatholique et dévoué et une sainte mère qui le remet à Marie tout entier. Le seul mot de *malheur* le transporte d'enthousiasme. « Le rêve inouï

de cette amoureuse de Dieu qui demandait un paradis de tortures, qui voulait souffrir éternellement pour Jésus-Christ et qui concevait ainsi la béatitude, me paraissait alors et me paraît encore aujourd'hui la plus sublime de toutes les idées humaines. Il est évident qu'un pauvre être humain fabriqué de cette manière devait être à lui-même son plus grand ennemi, son propre bourreau.

A le considérer sur le plan strictement humain, on est tenté de supposer que sa souffrance seule l'intéresse, par conséquent son « moi ». Il tient déjà journal de ce qui ne regarde que lui. Qu'il cesse d'offrir sa souffrance et de la rapporter à Dieu, et nous n'aurons qu'un grand romantique de plus, un blasphémateur ou un satanique. Or, à seize ans il perd la foi, dans le même temps qu'il interromp ses études. Levaux insiste à juste raison sur ce dernier point : « cet arrêt dans sa formation première... fera de lui un autodidacte supérieur... et un être antisocial, à la merci de toutes les révoltes.

Il a du goût pour la peinture : à dix huit ans, il débarque à Paris; calligraphe par vocation, il y développe son sens esthétique. Sa rencontre avec Barbey, grand artiste et grand seigneur, dont il devient le secrétaire, achève de le dégrossir, en lui révélant son don d'écrivain. Elle fait plus : elle le rend à Dieu. Barbey n'était catholique que d'opinion, d'apparat, pour la galerie. Mais il suffit d'une étincelle pour faire sauter une tonne d'explosifs. Le moins étonné ne fut pas Barbey.

La guerre : Bloy s'engage, combat les Prussiens, la Commune : puis il regagne Périgueux, son pays natal, sans emploi. Trois ans de bureaucratie misérable, sous l'œil hostile de son père, et il s'échappe à nouveau vers Paris. Il passe par l'Univers, il songe à se faire moine, entre à la Compagnie du Nord, écrit un livre passionné, la Chevalière de la Mort, sur Marie-Antoinette, qui lui rapporte 40 francs. Il quitte l'administration et s'improvise journaliste... Il demandait la souffrance, il est bien servi.

A trente ans, il n'est encore rien, qu'un bohème, un raté; désespérés à son sujet, ses parents meurent. Il se présente à la Trappe et est éconduit. L'abbé Tardif de Moidrey, un saint homme; exégète spécialisé de la Salette, vient fixer sa pensée au tournant le plus décisif et exalte en lui le prophète; mais deux ans plus tard, il est emporté au jour anniversaire de l'Apparition et sur la montagne sacrée. Léon Bloy a perdu son meilleur ami, son confident et son soutien — spirituel et matériel. Que va-t-il devenir ?

Ici se place la troisième rencontre, la plus grave : après Barbey, après l'abbé Tardif, Anne-Marie Roulet « la voyante illettrée », la Clotilde de la Femme pauvre, la Véronique du Désespéré. Il la prend dans la boue où il tombe avec elle; il l'en tire, s'en tire; la relève, se relève. Il croit avoir trouvé le havre de misère et de justice vers lequel il aspire depuis qu'il est : car cette fille communique avec le ciel. Il est déçu : s'est-il trompé? La malheureuse devine sa détresse et, de désespoir, devient folle, non sans lui laisser un secret, un effrayant secret qu'il ne livrera à personne, qui pèsera sur sa vie jusqu'au dernier jour.

« Catastrophe horrible », « coup de tonnerre » — ou, dit-il encore « fardeau écrasant », qui m'a souvent jeté par terre, ivre de douleur et suant la mort. » Il garda la conviction qu'il avait « une mission extraordinaire à remplir, que le martyr devait couronner et qui avait trait à la mise en œuvre du prochain triomphe de la Justice ».

Par une lettre à Hello, nous tenons quelques précisions sur les trances prophétiques d'Anne-Marie. « Elie, en précurseur du Saint-Esprit, va venir détacher Jésus de la croix : la Semaine sainte ne passera pas sans un prodigieux éclat; sur le conseil d'un prêtre, elle vient de demander un signe, un signe sensible et absolument évident de la vérité de ses prévisions. » Le signe lui est refusé. Mais Bloy était capable d'espérer contre l'espérance. En 1882, on enfermait la prophétesse : elle devait mourir à Sainte-Anne, dans la douceur, la piété et la tendresse, mais sans avoir recouvré la raison.

Quel drame! Il a rempli la vie de Léon Bloy; il commande sa destinée et son œuvre. Il semblait qu'après le refus du ciel, au cours de ces cinq ans d'amour mystique (1877-1882), Léon Bloy reçut personnellement la confirmation qu'il attendait.

« Je te le dis en la présence de Dieu, avec une assurance infinie, écrit-il à sa fiancée en 1890, il n'y a pas d'homme vivant à qui

de plus merveilleuses promesses aient été faites, d'une manière plus clairement divine, accompagnées de signes plus sensibles et plus certains. »

De nouveau seul, il retomba « dans le désespoir et dans la chair ». A défaut de la Trappe ou de la Chartreuse, le cabaret montmartrois du Chat-noir; de « hideux compagnons » : une misère matérielle sans nom doublée de misère morale, mais dominée pourtant par la promesse, par le signe : le croyant perdue et ne peut douter. Du Symbolisme de l'Apparition aux Propos et Nouveaux Propos d'un entrepreneur de démolitions, s'amorce une suite de chefs-d'œuvre provocants, souffletants, par endroits radieux, qui aboutira au Désespéré.

Le Désespéré chut dans un trou noir. Il proclamait tout haut ce qu'il est convenu de sous-entendre : la vérité sur les personnes (peut-être injuste, peut-être, outrée), et pire encore, l'absolue vérité de Dieu (1887).

Il a approfondi sa foi, la connaissance des mystères. En 1890, il épouse la fille aînée du poète danois Christian Molbech; ils auront deux garçons qui mourront en bas âge : deux filles qui vivront. Mais le mystère continue, à cette différence près que c'est celui d'une famille fermement engagée dans la voie du Christ et non plus seulement d'un solitaire désaxé. Mis à part l'Exégèse des Lieux communs, la Femme pauvre, Celle qui pleure et le Salut par les Juifs, l'œuvre littéraire de Léon Bloy sera désormais son Journal, presque exclusivement. Il a trouvé le thème quotidien, sans cesse entretenu par la lutte et la privation, par la mendicité et par la prière, de sa grande révolte et son grand espoir. Jusqu'à sa mort, en 1917, il sera le Mendiant ingrat, « injure, nous dit Léopold Levaux, dont il s'est fait un blason ». La Misère ne le lâchera pas et il ne lâchera pas la Misère; car la Misère, c'est la Croix, qu'il a demandée au Seigneur.

Il attendait le martyr; n'en est-ce pas un? A-t-il le droit de dire que le ciel l'a trompé? Cette ingratitude qu'on lui reproche, cette façon trop souvent cavalière de décourager les bonnes volontés, coupables d'un peu de calcul ou de trop de médiocrité, ne fut-ce pas justement pour lui le moyen de garder la Croix et d'écarter de sa maison la facilité du bien-être? Sa susceptibilité et même son injustice, lui assurent la paix du juste qui ne saurait fleurir que dans le dévouement absolu.

III

« J'expie la bassesse de ma nature. »

« Je suis le seul à savoir la force que Dieu a mise en moi pour le combat. »

Ces deux paroles, prononcées à son lit de mort, que Léopold Levaux rapprochent suffiraient à le peindre.

Il répond lui-même à tous les reproches. Pamphlétaire? Artiste? Orgueilleux?

Pamphlétaire par indignation et par amour; artiste, par nature, mais qui se moque bien de l'art; orgueilleux pour son Dieu qui a droit à tous les hommages, qui veut des serviteurs virils, qui lance l'anathème au nom de sa surnaturelle charité.

Écoutez maintenant Levaux :

« Un homme d'un tempérament excessif. »

« Un homme qui semble bien avoir fondé pour une grande part le côté actif de sa vie sur une illusion d'ordre mystique. »

C'est « le point crucial de sa figure. »

« Léon Bloy a dû se tromper quant aux « révélations » d'Anne-Marie et par conséquent (en partie au moins) quant à « la mission exorbitante qu'il a plu à l'Esprit Saint de confier à l'un des plus pauvres de ce monde. »

Jacques Maritain nous dira que Bloy cherchait l'absolu « un peu trop du côté des divinations individuelles du cœur et des intuitions de l'art, négligeant à l'excès les valeurs universelles de l'intelligence et de la raison et prenant quelquefois pour règle de discernement pratique et d'affirmation inconditionnée, les décrets de ses « dispositions affectives ».

C'est la vérité même... mais à ce point, ses ennemis triomphent « Dieu l'a trompé? Vous en convenez donc? Comment alors

ose-t-il parler en Son nom, foudroyer, en Son nom, les hommes de bon sens et de mysticisme modeste qui composent évidemment la majeure partie de la chrétienté? Qu'est-il, s'il n'est qu'un faux prophète?

Non, Léon Bloy ne s'est jamais donné pour un Isaïe, pour un Jérémie. Il n'avait pas *mission officielle*, si l'on veut; ce dont l'Eglise seule, il le savait comme personne, a pouvoir de juger. Mais se figure-t-on que le Ciel ne commet pas certaines âmes à des *missions officielles*: c'est tout l'apostolat laïc. Si Dieu permet que le péché mortel ait lieu (il l'a permis pour de grands saints et souvent, par ce détour, les a ramenés dans Sa voie), comment ne permettrait-il pas l'illusion qui n'est pas nécessairement mortelle à l'âme? Dieu tient compte de notre nature et se sert de nos moyens.

« De quel droit supposez-vous, répondait Léon Bloy à un pèlerin indiscret, que la Parole de Dieu est en moi, et comment osez-vous me donner une pareille attitude?... »

Il sait la distance qui le sépare du plus humble ecclésiastique, qui, lui, a le caractère sacré. Mais ce que l'humble ecclésiastique ne saurait dire, ni un évêque, ni un pape, un Bloy aura mission officieuse de le clamer, à ses risques et périls: non la Parole même, mais l'écho tonnant de cette Parole comme il convient qu'elle soit entendue de certains sourds, de certains endormis.

« Bloy, à la vérité, écrit Levaux, est simplement un chrétien vivant — un réveilleur d'endormis, un suscitateur d'âmes, prodigieux quand il agit dans la ligne providentielle. Sa manière, c'est l'ébranlement, la violence: il galvanise, il vous lance, par des moyens à lui, dans les bras de Dieu et de l'Eglise, qui se chargent du reste. »

» Principalement, il *introduit* dans l'Eglise, il n'y *dirige* pas. Son introduction est d'ailleurs très profonde, comme d'une flèche qu'un bras de fer ficherait jusqu'au cœur de l'arbre, à ne pouvoir jamais la retirer. Mais, à l'intérieur, on trouve le magistère institué et l'on est assumé par l'Esprit de Dieu. »

Levaux ajoute qu'il faut demeurer libre devant lui, que c'est précisément ce qu'il nous demande. *Etre ce qu'on est*, c'est-à-dire enfant de Dieu, dans la forme que Dieu nous a concédée en ce monde; mais *l'être bien surtout*. Il ne nous a pas donné d'autre leçon.

On aura lu avec fruit et avec passion les pages où son interprète réduit à néant le reproche « du crime le plus énorme que puisse commettre un chrétien »: l'hérésie Hyperbole mystique. Obsession constante de nous faire toucher du doigt le Mystère. Sens exalté du Symbolisme de la Bible, Vue cruelle des plaies de l'Eglise qu'il ne reconnaît qu'au fidèle « exclusivement et éperdument catholique » le droit de dénoncer, de débrider — et de guérir. Vue indignée de la tiédeur universelle à l'endroit du règne de Dieu. C'en est assez pour pousser son langage à bout, et même jusqu'à l'imprudance. Sans oublier, il faut y revenir sans cesse, l'homme même, supplicié, dans son esprit et dans son corps.

« Quel est l'homme qui voudrait supporter une vie si dure? »

Non excuse, s'il en a besoin, mais c'est lui-même; et c'est son siècle autour de lui.

« Bloy, a dit Maritain, était dans une impuissance native de voir et de juger en eux-mêmes les individus et les circonstances particulières. Il ne les discernait pas. De là, pour qui en considère les points d'application immédiate, l'outrance démesurée de ses violences. Elles visaient *autre chose* en réalité. »

» Tout événement, tout geste, tout individu donné *hic et nunc* était instantanément transposé, arraché des contingences, des conditions concrètes de l'ambiance humaine qui l'expliquent et le rendent plausible et transformé, sous le regard de ce terrible visionnaire, en un pur symbole de quelque dévorante réalité spirituelle. »

Et cette réalité monstrueuse n'était justiciable que de l'insulte ou du fouet.

Le parallèle que tente Léopold Levaux entre Péguy et Bloy est d'une profonde justesse: le premier plus ecclésiastique, le second plus théologal; Péguy « paroissien de Saint-Aignan », Bloy « citoyen de l'Infini ». Il faut ajouter que l'un avait été imprégné d'humanisme et de « classicisme », tandis que l'autre avait le romantisme dans le sang, que Péguy « composait » avec la raison et que Bloy ne voulait que croire.

Nous voici loin de l'art. Qu'a-t-il à faire ici?

Bloy n'était artiste que par surcroît, par surabondance de conviction, de passion, de colère et d'enthousiasme. Il n'a jamais mis la main à la plume que pour dire ce qu'il pensait et qu'il importait que l'on sût. Ses mots étaient pensée; sa pensée, action. Que n'aurait-il pu écrire pour le plaisir, même pour la beauté, l'étonnait, l'indignait, le laissait stupide. Il n'était pas loin de croire, comme Gide, que l'art était un présent du démon. Il le ramassait par nécessité, pour le mettre au service de la bonne cause. Dans le fond, il le méprisait, autant que la philosophie, ce qui n'est pas peu.

Qu'il ressentit une joie triomphante à dompter la matière, à la modeler, à la marteler, cela ne peut faire aucun doute, car il était bon ouvrier, connaisseur en mots, en syntaxe; un bon ouvrier aime son métier. Mais jamais l'œuvre d'art ne se projetait hors de lui, à distance, comme un objet; elle demeurait liée à lui par un flot de sang, par un jet de lave; il se reconnaissait en elle et rien que soi, avec sa douleur et sa foi, avec ses amis et ses ennemis. Après *la Femme Pauvre*, on le voit renoncer à tout effort de transposition. Lui seul, à nu.

L'art de Bloy? Un homme, une langue. La langue s'épure, se ramasse, se concentre avec l'homme, en même temps que l'homme. Elle est à sa mesure, sans faux plis. On y suit ses progrès vers la perfection. Sa truculence, sa véhémence même tendent de plus en plus à un dépouillement quasi classique, sans rien perdre de leur vigueur. C'est que l'âme aussi se dépouille de sorte que ce « journal » sans ordre, sans direction, sans perspectives concertées, jeté sur le papier au gré de l'humeur du moment, ne vaut, en fin de compte, que par le mouvement et la matière. Mais le mouvement est irrésistible; et la matière, de l'airain, quand ce n'est de l'or.

Cas unique en un temps où la haute littérature passe du parnassisme au symbolisme, de l'art pour l'art à l'art pour la beauté et où elle n'a en face d'elle qu'un « psychologue mondain » et un affreux naturalisme qui se vante de retrouver la vérité dans la laideur.

Avec ses dons, Bloy eût pu doter son époque de chefs-d'œuvre d'une pure beauté. Mais la beauté ne fut jamais, pour lui, que la servante de la Vérité suprasensible; l'homme primait sur tout, l'homme de Dieu. C'est pourquoi, par delà l'artiste incomparable, le lecteur ici cherche l'homme et l'homme seul. Les prestiges du verbe ne l'en détournent pas, ils l'y conduisent. C'est à l'homme qu'il faut revenir.

Qui aura lu le livre de Léopold Levaux dont je n'ai pu donner qu'une idée imparfaite l'aura déjà trouvé, aimé, compris. Il cite en terminant quelques phrases de Léon Daudet, définitives comme des médailles.

« Un homme, un écrivain est grand — et sculptural — quand on se représente ses attitudes essentielles en face des heurts de la destinée... On voit Bloy, dans l'agonie prolongée de la reconnaissance, en face du commandement de Dieu, qui lui ordonnait d'être un exemple, et d'attendre. D'attendre quoi?... La résurrection, sous toutes ses formes. »

Voilà exactement l'image que nous en donne Léopold Levaux, avec la plus tendre impartialité et la rigueur la plus persuasive. Cet essayiste de tout premier plan, pour peindre un homme qu'il aimait, aura réussi à équilibrer dans son style et dans sa démarche la passion et la sagesse qui se partagent son esprit et son cœur. Il a gagné en plénitude et d'autant en précision: Bloy semble avoir agi sur lui dans un sens à la fois pathétique et classique: ayant formé sa foi, il parachève son talent. Dira-t-on maintenant qu'une telle leçon est vaine? Ecoutez:

« C'est une force dans une faiblesse, une liberté dans un esclavage, une douceur dans une violence, une richesse dans une pauvreté, une bravoure dans un tremblement, une clairvoyance dans une cécité, un triomphe merveilleux dans une défaite accablante, au total, une âme de Dieu dans une chair d'homme. »

Tout y est.

HENRI GHÉON.

Art et cinéma

L'homme cherche à exprimer ses idées et ses sentiments. A cette fin il écrit, ou utilise les sons ou crée des images. On lit, on écoute, on regarde. Le Verbe nous enchante, la musique nous charme, et le film nous ravit. Théâtre, opéra, cinéma : les trois genres transcrivent le réel à leur manière propre. Mais il semble que le cinéma et la musique s'apparentent. Ils ont le même caractère mobile, ondoyant, fluide. Ils s'adressent plus au sentiment qu'à la raison, ils agissent pareillement sur nos sens. Ils détiennent les mêmes secrets et produisent les mêmes effets. L'un a besoin de l'autre, mais l'un est plus intelligible que l'autre et plus accessible à tous les publics. On ravit les yeux plus facilement que l'on enchante l'oreille. La Fée des sons, Dame altière, habite un temple, au sommet d'une montagne sacrée que gravissent seulement des pèlerins de choix; la Fée des Rayons, Eve lutine, demeure dans la plaine, sous une chaumière, et donne à tout un peuple le bas de sa robe à baiser...

Cinéma! Miracle de la lumière! Musique! Miracle des ondes sonores! Deux mouvements, qui ne connaissent ni lois rigoureuses, ni canons inflexibles, qui, pleins de liberté et de souplesse, empruntent des ailes à la Fantaisie, nous entraînent d'un rythme inégal ou cadencé, nous plongent dans la Tristesse ou la Volupté, l'Angoisse ou l'Espérance, nous remuent, nous prennent, nous enlèvent et possèdent une vertu si merveilleuse et une puissance si magique qu'ils sont capables d'exprimer l'Inexprimable. Nos rêves, nos sentiments, nos états d'âme sont transcrits fidèlement par des notes ou par des images. Comme on l'a décrit avec justesse : « Les deux sens esthétiques par excellence, la vue et l'ouïe pénètrent dans le subconscient, tandis que la littérature naît du conscient et, du fait qu'elle s'exprime par des mots, formule un jugement qui n'est pas pour tous. »

* * *

Des personnages défilent, des décors se lèvent, des exploits s'accomplissent. Un ruban se déroule devant nos yeux avec son infinie variété d'aspects. Que nous offre-t-il? Un roman, peut-être. Un drame, sans doute. Une symphonie, probablement. Un tableau, de toute évidence. Et, néanmoins, cet ensemble, ces éléments, qui ont entre eux une certaine parenté, ne composent ni de la littérature, ni du théâtre. Tout en affirmant sa personnalité et son indépendance le cinéma se présente comme un genre qui réunit tous les genres, les condense, les synthétise même. De ce fait ne possède-t-il pas de formidables moyens? Et puis, avec une grande facilité, alternativement ou successivement, l'écran se charge de projeter tantôt le Vrai, tantôt l'Artificiel; en somme, il opère sur deux plans. L'observation apporte le résultat de longues heures d'examen et l'imagination présente ensuite ses créations magnifiques. L'œil et l'intelligence se conjugent pour le plus heureux des ensembles. Le cinéaste nous fait voir l'homme rêvant et réalisant son rêve, il projette sur l'écran des êtres idéaux et des personnages nature, des paysages adorables et des ruelles sordides, des scènes prises sur le vif ou des tableaux d'une invention inouïe. On s'évertue à couronner la Vérité d'un perpétuel nimbe de poésie. Et on répond à un double désir humain : celui de voir la reproduction de la vie et celui d'échapper au prosaïsme quotidien. Ainsi le réel et l'idéal se croisent, s'associent, se fondent pour former un tout harmonieux, pour composer l'œuvre esthétique parfaite... Une œuvre terre et ciel, comme *le Rêve*, de Zola, dont le sujet illustre l'écran; une œuvre, toute de lumière et de vapeurs

roses, de soleil et de lune, telle *le Grand Meaulnes*, d'Alain Fournier, qui fournira une matière admirable pour un film type.

Le cinéaste a des vues hardies, plus hardies encore que celles du peintre ou du romancier; il voit mieux, il voit plus, il étend son regard de l'un à l'autre pôle et son champ d'investigation apparaît, pour ainsi dire, sans limite. Les régions du fantastique et de l'irréel retiennent son attention et, dans le domaine du rêve et du mystérieux, il évolue avec maestria. L'écran n'évoque-t-il pas à souhait ces mondes inconnus, peuplés de merveilleux, où notre imagination aime à s'élançer? Ne nous montre-t-il pas des continents et des mers inexplorés que nous découvrons tout à coup avec un rare plaisir? Instructif ou distrayant, il nous procure l'occasion de contempler tous les miracles qu'opère le Créateur, ceux que réalise la Nature ou la Science. Notre curiosité trouve des satisfactions sans bornes; nous montons dans les airs, nous vogueons insouciant, nous descendons dans les profondeurs du sol. Maints secrets nous sont dévoilés. Sans effort, sans réflexion, on apprend, on meuble son cerveau. On voyage dans des pays de féeries, on explore le fond des océans, on se perd dans l'Infini. Des îles fortunées surgissent, des forêts pensives nous attirent, des vallons pleins de mystère offrent leurs mille tentations. On se forge des lieux d'enchantement, des séjours édeniques, petits paradis où l'on coulerait une molle existence, au milieu de roses, de parfums et de douces musiques! Les mirages et les illusions vous arrachent aux inquiétudes journalières. Et voici que la Joie va poindre pendant de courts et délicieux moments, grâce à la magie de la Lumière...

* * *

Créateur d'émotions, interprète des manifestations vitales, le cinéma peut-il être considéré comme un art véritable? Sur ce sujet on se querelle à force et la querelle n'est pas près de s'éteindre. Lorsqu'on se place sur le terrain de l'esthétique pure, on hésite à répondre. Et, comme l'a écrit très judicieusement Pierre Bost : « Si je dis non, je sens bien que je suis trop sévère; si je dis oui, j'estime, par contre, que je suis trop bienveillant. » Cette réserve ne saurait nous déplaire. Et, dans ce même esprit, on pourra suggérer cette formule : « Le cinéma est une invention étonnante, un genre nouveau dans la transcription du réel, un mode d'expression visuelle qui tend à devenir un art et le deviendra un jour certainement ».

L'heure fameuse aura sonné lorsque le cinéma aura cessé d'être le banal spectacle de curiosité visuelle, lorsque le cinéaste aura dessiné sur l'écran des types vivants, des silhouettes immortelles, lorsqu'en un mot, il aura créé des caractères. Alors des personnages représentatifs devront surgir et leurs figures seront suffisamment expressives pour rivaliser avec celles d'un Don Quichotte ou d'un Bourgeois gentilhomme, d'une Antigone ou d'une Manon, d'un Don Juan ou d'un Hamlet, d'un Tartarin ou d'un Jean-Christophe. En suivant la pensée d'un critique contemporain, Jean Mœriental, on peut affirmer : « Le cinéma connaîtra de beaux chefs-d'œuvre quand les gestes traduiront sur l'écran des âmes vivantes, vraies dans leur intérieur qu'on ne verra pas comme dans l'extérieur qui apparaîtra ». Le portrait physique importe certes. Mais on devra pousser davantage le portrait psychologique. Les scénaristes et les metteurs en scène, pour l'instant ne songent, pas assez à la création, création qui nous amènerait à nous intéresser tellement au héros du film que nous en oublierions l'acteur qui a reçu mission de l'incarner.

En ce XX^e siècle, nous assistons aux débuts de la cinégraphie, commencement assez laborieux d'une carrière qui promet d'être féconde. Le cinéma a devant lui un long chemin à parcourir : il faut qu'il se livre à de multiples essais et qu'il franchisse de nom-

breux stades. Les auteurs cherchent, tâtonnent. Les questions du relief et de la couleur, au point de vue technique, sont encore à l'étude. L'image parlante, souvent discutée, prête à la critique. Et l'on se demande si Pirandello n'a pas eu raison en énonçant cet aphorisme : « Le cinéma est le langage des apparences et les apparences ne parlent pas ». Les progrès du genre sont importants, mais son évolution est loin d'être achevée. Nous estimons le Nouveau mode d'expression encore trop jeune pour qu'il soit admis dans l'intérieur du Temple, auprès des Muses, ses patronnes. Il se tient seulement devant les portes d'or.

* * *

Qu'on ne s'étonne pas si l'évolution de la cinématographie s'annonce assez longue. Nous ne sommes point en face d'une production simple. Un film ne ressemble pas à une statue. C'est un ouvrage qui demande une préparation minutieuse et une mise en œuvre délicate, qui est complexe, compliqué comme une machine, où sous l'action de la vapeur, toutes les parties tournent et fonctionnent dans des engrenages bien réglés. Machine qui se met en branle pour produire de la beauté, dont le moteur sera le scénario et le volant la mise en scène, et qui ne marchera qu'avec l'accompagnement de la musique. Ainsi le scénariste crée l'idée-image, le metteur en scène réalise l'image, le musicien prodigue les sons-images. Et tous ces éléments sont conjugués, disposés savamment pour former un tout harmonieux. Des intelligences et des sensibilités tendant vers un même but et convergent vers le même pôle, pôle lumineux, dont l'irradiation va progressivement s'intensifier...

Verrons-nous jamais le développement complet de la cinématographie? Assisterons-nous à son triomphe final?... En vérité, après quelques années d'expérience, le théâtre est-il devenu un art autonome? Il s'est écoulé un laps de temps assez considérable entre les promenades de Thespis dans son chariot et les représentations d'Iphigénie; Corneille et Racine ont parfait ce qu'avaient commencé Eschyle et Sophocle. Des mystères du Moyen âge à Polyeucte et à Athalie, on a compté des siècles. Et l'enchanteur Wagner, grâce à son génie inventif, a trouvé avec bonheur, une nouvelle formule dramatique. En cette matière il importe donc de ne pas anticiper, d'être patient, d'attendre. Attendons peut-être dix ou vingt lustres avant qu'apparaissent l'Homère du Cinéma, le Shakespeare du Cinéma, le Victor Hugo du Cinéma, le Loti du Cinéma. Ils naîtront sans doute ces visuels de génie pour parachever l'œuvre d'un Chaplin, créateur du genre. Ils nous laisseront alors des *cine-poèmes*, suivant le terme de René Clair, sortes de partitions où ils auront noté des idées-images, comme dans un opéra où l'artiste transcrit des idées-sons. Le livret sera le scénario, scénario qui n'excluera ni l'expression heureuse, ni la belle ordonnance de la phrase. Car un scénario, écrit avec conscience, conditionnera la valeur durable d'un film. Sans écriture il ne resterait rien d'une production cinématographique. Comme dans toute œuvre humaine qui vise à l'éternel il faut que le cerveau conserve la première place, qu'il soit le *primus inter pares*. Le cerveau ne doit-il pas enfanter l'idée-image, ne doit-il pas guider les yeux? Et le geste, qui traduit le mouvement, sera un geste conçu, conduit, dirigé par l'Intellect, en somme un geste intelligent dans toute l'acceptation du terme.

VICOMTE JOSEPH D'HENNEZEL.

Capitalisme et socialisme

M. Arturo Labriola — qu'il ne faut pas confondre avec Antonio Labriola, le célèbre commentateur italien de la doctrine marxiste — a donné, à l'Institut des Hautes Etudes de Bruxelles, une série de leçons, au cours desquelles il s'est attaché à développer les thèses qui forment la trame d'un livre récemment publié et traduit sous le titre : *Au delà du Capitalisme et du Socialisme* (1).

Si le « capitalisme » n'a pas bonne presse, le socialisme n'en a guère une meilleure pour le moment dans les milieux intellectuels, quelles que soient les idées philosophiques et religieuses qui dominent ces milieux (et M. Arturo Labriola — on s'en aperçoit à mainte réflexion — ne professe pas les principes qui inspirent cette revue). Quand nous disons « le socialisme », c'est le socialisme dit scientifique depuis le milieu du XIX^e siècle, le socialisme marxiste que nous avons surtout en vue.

L'ouvrage de M. Arturo Labriola en est une nouvelle preuve. En certains points, sa critique du marxisme concorde avec celle que nous en a donnée le socialiste belge, Henri de Man, dans son livre *Au delà du Marxisme*. En d'autres points, elle en diffère et particulièrement en ceci que M. Henri de Man nous semble faire la place beaucoup plus large aux facteurs moraux qu'il reproche à Marx d'avoir systématiquement bannis ou négligés, et là est, à nos yeux, l'attrait de son étude.

M. Labriola, lui, a concentré son attention sur les facteurs économiques et, de ce point de vue, le régime de la production lui est apparu marqué de tares profondes, qu'il se présente sous la forme capitaliste ou sous la forme socialiste.

C'est par cette critique de l'une et de l'autre conception que son ouvrage mérite surtout de retenir le lecteur. Forme « Capitaliste » au sens que l'on est accoutumé de donner à ce mot de nos jours; car le système capitaliste « actuel » est susceptible d'amendements, selon M. Labriola; une orientation nouvelle peut lui être imprimée. Le socialisme, dit-il à plusieurs reprises, a eu le grand tort de s'entêter dans l'idée marxiste que la misère est un fruit du développement du capitalisme. Erreur profonde. Erreur aussi que cet thème du marxisme selon laquelle le développement du capitalisme, après avoir produit la misère, préparerait sa propre ruine, creuses rait sa fosse, frayerait la voie au socialisme : M. Labriola a appelé cela : « la légende de la catastrophe ».

Mais alors, si la cause du malaise économique dont souffre notre société ne git pas dans le capitalisme « pris en soi », où réside-t-elle? Elle réside dans le gaspillage, répond M. Labriola et ce gaspillage provient de ce que le régime économique, tel que le capitalisme « actuel » l'a fait, manque de direction, d'organisation, d'harmonie. M. Labriola évoque à ce propos l'harmonie phalantérienne rêvée par Fourier, il insiste avec complaisance sur les avantages pratiques du taylorisme, il montre le rôle éminent de l'individualités capables de mener les entreprises, l'importance d'une éducation des ouvriers d'élite. Tout cela se tient très logiquement dans sa pensée et dans son livre. La voix de M. Labriola n'est pas une voix clamant dans le désert. En ces derniers temps, on s'est plu à célébrer « l'économie dirigée ».

Le gaspillage déforcés et de produits ne serait-il pas empêché par l'instauration d'un régime socialiste (collectiviste, communiste, soviétique)? Certes non, s'écrie M. Labriola. Déjà, sous notre régime, l'intervention de l'Etat dans « l'économique » aggrave notablement le gaspillage. Que serait-ce si l'Etat avait tout à dire? Nous applaudissons au réquisitoire que dresse ici M. Labriola contre toutes les formes de socialisme. Combien il a raison quand il dissipe le mirage d'un « socialisme contre l'Etat » (2)!

« Qu'est-ce, écrit-il, que les socialistes opposent à ces critiques? Quel est leur point de vue en matière d'étatisation et de municipalisation? »

« Un point de vue, un critère que j'appellerai de *pure forme*. Ils sont étatistes ou municipalisateurs parce que l'entreprise municipale ou d'Etat assume un caractère d'entreprise sociale.

(1) Bibliothèque économique universelle, Paris, Librairie Valois, 385 pages.

(2) C'est, on le sait, le titre d'un livre de M. VANDERVELDE.

Le socialisme n'exige pas de l'entreprise publique qu'elle se mette à résoudre le problème économique mieux que l'entreprise privée; et si des considérations de cet ordre apparaissent dans ses démonstrations, elles sont accessoires, ou de pur luxe. La considération principale est celle de la forme » (1).

En définitive, la distinction, purement formelle, préconisée par les socialistes, n'est pas différente de celle que Saint-Simon a rendue célèbre il y a trois quarts de siècle entre « l'Etat pouvoir » et « l'Etat industriel ». L'Etat est toujours l'Etat, c'est-à-dire un groupe d'hommes détenant la puissance de gouverner et l'exerçant à l'aide d'une bureaucratie et c'est précisément quand il se mêle de « l'économique », ainsi que le démontre abondamment M. Labriola après mille autres, que l'Etat s'avère le plus maladroit, l'agent par excellence du gaspillage.

On peut, d'après ces quelques lignes, se rendre compte de l'armature qui soutient l'étude de M. Labriola. Etude très étoffée d'ailleurs où les économistes trouveront mainte observation, mainte suggestion à retenir ou à discuter.

GEORGES LEGRAND,
Professeur d'économie sociale.

Les souvenirs du baron de Macchio (2)

L'époque qu'embrasse le livre du baron de Macchio pour être brève n'en est pas moins singulièrement intéressante. Je dirai même qu'elle m'a toujours semblé une des plus palpitantes d'intérêt de l'histoire contemporaine.

* * *

La Grande Guerre vient d'éclater. Le 10 août 1914 un télégramme de Rome arrive à Vienne : il annonce la grave maladie de l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie. La nécessité de remplacer M. von Mery à un moment aussi critique est urgente. C'est le baron de Macchio, « chef de section » au ministère impérial et royal des Affaires étrangères, qui est appelé à lui succéder. Le 11 août, déjà, il est reçu par François-Joseph. Qu'elle est caractéristique cette phrase du vieux souverain sur laquelle l'audience prend fin : « Vous réussirez, espérons-le, à empêcher de la part des Italiens des actes hostiles! »

L'Italie était l'« alliée » des Empires Centraux depuis 1882...

Un détail curieux que l'auteur nous narre dans le chapitre précédent : en Autriche et en Hongrie, l'opinion publique s'était si bien habituée, au cours de tant d'années, à l'existence de la Triple Alliance que, pour elle, tout au début des hostilités, il allait de soi que les « mesures militaires non-provoquées (?) » de la Russie se heurteraient à cette Alliance tout entière. Aussi, à l'occasion de la mobilisation autrichienne y eut-il, à Vienne, des manifestations spontanées de sympathie devant l'ambassade d'Italie, et — le baron de Macchio put s'en convaincre lui-même — dans les jardins des grands restaurants, le public écoutait debout et avec enthousiasme, après les hymnes allemands et autrichiens, la *Marcia reale*.

Nous savions déjà à quoi nous en tenir à cette date, fait observer notre auteur, qui ajoute que ce fut lui-même qui demanda à la police d'empêcher ces sortes de manifestations, intempestives en vérité!

Le lendemain de son audience chez l'Empereur-Roi, le nouvel ambassadeur part pour Rome. Trois jours après, le 15 août, le marquis di San Giuliano, ministre des Affaires étrangères, déclarait à M. Kroupenski, ambassadeur de Russie :

« Si nous renonçons à la neutralité, ce ne sera que pour marcher avec les Puissances de l'Entente, non *contre* elles. Les négociations

devront être entièrement secrètes et être menées à Londres seulement (ce n'est que là que le secret pourra être sauvegardé), non ailleurs. » (P. 31.)

Et écrivant, le 31 août, au prince de Bülow, à Berlin, le marquis di San Giuliano se répandait en récriminations contre l'attitude de l'Autriche-Hongrie, parlait de la constante sympathie de l'Italie pour les faibles menacés par les forts; de son attachement aux principes du libéralisme et des nationalités, de l'importance, par elle attachée, à la véritable indépendance et à l'intégrité territoriale de la Serbie, « rempart et élément d'équilibre indispensable pour nos intérêts ».

La mission ultra-délicate et difficile du baron de Macchio commençait, on le voit, bien qu'à son insu, sous d'inquiétants auspices.

* * *

Cette mission devait durer un peu plus de sept mois. Abstraction faite, pour le moment, de celle du prince de Bülow, elle se divise en deux périodes :

Jusqu'au 9 mars 1915, l'Autriche-Hongrie se refuse obstinément à consentir à l'Italie des sacrifices territoriaux pour acheter sa neutralité.

À la suite d'un Conseil de la Couronne tenu à Vienne le 8 mars, le baron (plus tard comte) Burian, qui a remplacé au ministère des Affaires étrangères le comte Berchtold, de néfaste mémoire, télégraphie au baron Macchio que le gouvernement impérial et royal s'est décidé en principe à mener avec l'Italie des pourparlers sur la base d'une cession de territoires autrichiens. Dès le 12, le baron Sidney Sonnino, qui a succédé à la Consulta au marquis di San Giuliano, décédé, télégraphie à Vienne en posant comme conditions d'une reprise des pourparlers :

1^o Un secret absolu;

2^o La remise immédiate à l'Italie des territoires cédés.

Jamais cette dernière condition n'aurait pu être acceptée par un gouvernement viennois, fait observer le baron de Macchio. Et pourtant, elle ne tardait pas à devenir le pivot des revendications italiennes. Et jusqu'au dernier moment, alors que, sous la pression des circonstances, l'Autriche-Hongrie se résignait aux plus larges amputations, c'était là le point culminant de l'intransigeance italienne, contre lequel tout venait se buter (pp. 103-104).

D'où il est permis de conclure que cette « remise immédiate » n'avait été introduite là que pour faire échouer les pourparlers...

L'Autriche-Hongrie eût-elle agi plus sagement en n'opposant pas aux revendications de l'Italie « alliée » un *non possumus* absolu dès le début? Aujourd'hui, le baron de Macchio est tenté de le croire. Le « pacte » de Londres, signé par la France, la Grande-Bretagne et la Russie d'une part, par l'Italie de l'autre, stipulait que cette dernière Puissance devrait entrer en guerre dans le délai d'un mois à partir du 26 avril 1915. Par là, le gouvernement italien se réservait une porte de sortie pour le cas où les événements militaires auraient pris d'ici là une tournure nettement favorable aux Centraux. Si, dès lors, l'Autriche-Hongrie s'était résignée aux concessions territoriales, qui coûtaient tant à son amour-propre et à sa dignité, mettons, en janvier au lieu de mars, et avait fait traîner les pourparlers en longueur, toute la situation aurait pu être modifiée de fond en comble. Supposons l'offensive allemande de Galicie (la rupture du front russe entre Gorlice et Tarnow) commencée ne fût-ce que quinze jours plus tôt?...

Le baron de Macchio incline donc à donner sur ce point particulier tort à son gouvernement. Cependant ne fait-il pas observer plus d'une fois et avec beaucoup de raison que c'était la situation militaire qui jouait dans toute cette question le rôle d'un facteur décisif? Si donc l'Autriche-Hongrie s'était départie de son intransigeance deux mois plus tôt, l'Italie se serait quand même trouvée, tôt ou tard, dans le camp des ennemis de la monarchie. La faute capitale, diront d'aucuns, (quel bonheur pour l'Entente qu'elle ait été commise!) remonte au début des hostilités : l'Autriche-Hongrie aurait dû consentir de suite à l'« alliée » italienne les amputations territoriales les plus alléchantes pour acheter à ce prix, non plus la neutralité de l'Italie, mais l'intervention active de celle-ci à ses côtés. Et puis, une fois la victoire remportée, qui l'eût empêchée de reprendre, fût-ce *manu militari*, les régions cédées?

Au lieu de cela la « monarchie » s'obstine tout d'abord à ne pas

(1) Pp. 262, 263.

(2) WAHRHEIT ! Fürst Bülow und ich in Rom, 1914-1915. Jung Oesterreich Verlag, Vienne.

céder quoi que ce soit : fait volte-face en mars et, à mesure que le danger d'une rupture s'intensifie, augmente ses concessions, sans s'arrêter à des procédés allant même à l'encontre de ces traditions diplomatiques si chères au baron de Macchio. C'est ainsi qu'au tout dernier moment, et déjà après la dénonciation du traité de la Triple Alliance par l'Italie (4 mai 1915), le prince de Bülow et le baron de Macchio rédigent et signent de conserve, en toute hâte, un mémoire récapitulant toutes les concessions consenties par l'Autriche-Hongrie (Tyrol tout entier en tant que de nationalité italienne; la rive occidentale de l'Isonzo avec Gradiska, Valona; désintéressement absolu de l'Autriche en Albanie, etc.) et font parvenir ce mémoire, non seulement à ceux des collègues de Sonnino qu'il ne tient pas au courant des pourparlers, mais au roi Victor-Emmanuel lui-même. Dans cette liste, le baron de Macchio va au delà des dernières propositions du cabinet de Vienne sans même consulter ce dernier, car, lui a déclaré le député centriste allemand Erzberger, venu à Rome pour utiliser, au profit de l'Autro-Allemagne, ses attaches vaticanes : « Toutes les minutes sont aujourd'hui précieuses; il ne saurait être question de demander l'avis de Vienne ».

Nécessité fait loi et vu les circonstances critiques, le procédé se comprend et se justifie; mais en y recourant Bülow et Macchio ne révèlent-ils pas qu'ils sont aux abois et ne poussent-ils pas dès lors l'Italie à continuer son jeu?.. Le 23 mai l'ambassadeur impérial et royal voit arriver chez lui à onze heures et demie du matin le chef de cabinet de Sonnino, en redingote et chapeau haute forme : « Je compris ce que cela voulait dire », fait observer le baron de Macchio. Et de fait, M. Biancheri lui remet copie de la déclaration de guerre remise quelques heures plus tard, à Vienne, par l'ambassadeur duc d'Avarna.

Peu d'heures auparavant, Macchio avait entendu de la bouche de Sonnino, auquel il venait de rendre visite, ces mots « historiques » paraît-il : « Trop tard ». Le sort en était jeté.

* * *

Des cent trente-cinq pages du livre, l'image de l'ancien ambassadeur se dégage de façon suffisamment nette. Le baron de Macchio est un gentleman, un honnête homme, un bon patriote et un monarchiste. Mais c'est aussi, dans toute la force du terme, un fonctionnaire — fût-ce un haut fonctionnaire. Un *Tchinoisnik* dirions-nous en Russie. Ses mémoires font trop souvent l'impression d'un rapport officiel. Le pittoresque, l'imprévu, l'humour font presque complètement défaut. Le style est clair, sec, il n'est pas désagréable à lire, mais il est, si j'ose dire, exsangue. Des mots tels que « duplicité » et « déloyauté » s'y rencontrent tout à fait exceptionnellement (ce dernier, l'auteur l'applique au prince de Bülow), mais à aucun moment le baron de Macchio ne cesse de se dominer soi-même. Aucun sursaut d'indignation digne de ce nom — et pourtant les occasions d'éprouver un tel sursaut ne manquaient pas, loin de là. Est-ce un mérite? Je ne le pense pas.

Si, d'une part, l'ex-ambassadeur relate dans un style bureaucratique et impassible les agissements italiens qui, tout compte fait, auront contribué dans une très large mesure à la déconfiture finale de l'Autriche-Hongrie et à son effondrement, il est de l'autre assez bon *tchinoisnik* pour tâcher de justifier l'ultimatum à la Serbie de juillet 1914. A l'en croire, les conditions en étaient « dures mais nullement inacceptables », comme si la forme même de cet ultimatum et le délai fixé ne décuplaient pas pour la Serbie la difficulté d'une acceptation! Si la « monarchie » s'était contentée de la réponse serbe — qui, on s'en souvient, faisant abstraction de la forme « prohibitive » de l'étrange document, lui donnait satisfaction, quant au fond, sur presque tous les points — toute la démarche austro-hongroise se serait réduite, à en croire le baron, à un coup d'épée dans l'eau, une fois de plus. Combien on regrette de rencontrer de pareilles affirmations sous la plume de l'exp-diplomate! Comment ne pas hausser les épaules à constater, plus de dix-huit ans après l'événement, cette surprenante obstination à défendre l'indéfendable! Soutenir, en l'an de grâce 1932, que la monarchie danubienne avait eu raison de donner à l'ultimatum la forme qui, tout compte fait, a déclenché la crise de 1914, c'est vraiment faire preuve d'un aveuglement qui fait tomber les bras au lecteur attentif.

* * *

Quelle importance attribuer au livre du baron de Macchio envisagé comme réponse aux mémoires du prince de Bülow? Cette importance me paraît, je l'avoue, secondaire. Je suis tout prêt à croire que par-ci par-là, c'est le baron, non le prince, qui a raison sur plus d'un point où leurs témoignages se contredisent, mais ce sont là des détails subsidiaires. Le baron de Macchio n'a démoli rien de bien sérieux dans le récit du défunt chancelier, pas plus que la réputation du dernier ambassadeur de la monarchie austro-hongroise à Rome n'a été sérieusement endommagée par un télégramme aussi peu flatteur pour Macchio que celui dont le texte est donné à la page 111 et qu'Erzberger aux abois envoyait au chancelier du Reich, le 9 mai 1915...

Avant de prendre congé du livre du baron de Macchio, disons l'intérêt que nous avons eu à le lire et aussi, je l'avouerai, l'espèce de sympathie que nous inspire, maintenant qu'elle n'est plus, l'Autriche-Hongrie défunte. Assaillie de plusieurs côtés à la fois, poignée dans le dos, en proie aux pires difficultés intérieures avec ses minorités slaves, roumaine et italienne tirant à hue et à dia, perdant son sang par tous les pores, elle a cependant « tenu » du mieux qu'elle a pu pendant plus de quatre mortelles années. Quels qu'eussent été ses torts, ses fautes, voire ses crimes dans le passé, quelle que fût sa responsabilité — et elle est terrible — dans le déchainement de la catastrophe de 1914, elle a expié tout cela par cet atroce calvaire. Aussi est-ce sans amertume et sans hostilité que je m'incline devant sa mémoire : amalgame prestigieux des auroles les plus étincelantes et des pires catastrophes.

Sil ei terra levis.

Comte PEROVSKY.

Souvenirs d'Irlande⁽¹⁾

Aux environs de Dublin

Dublin est un centre de charmantes excursions. Nous ne parlons pas du Phoenix Park, d'une immense étendue, promenade très fréquentée, où les Dublinois s'ébattent dans leurs jeux favoris, football, polo, cricket. Il englobe le domaine et le palais de l'ancien vice-roi, occupés aujourd'hui par le gouverneur général de l'Etat libre.

Les excursions hors ville sont facilitées par un excellent réseau de chemins de fer et de tramways. La belle presqu'île de Howth ferme au nord la baie de Dublin; elle forme un haut promontoire rocheux, relié à la grande île par un isthme sablonneux. Une agréable route y mène, bordée d'un côté par la mer et de l'autre par une suite de villas émergeant de la verdure. Vues imposantes sur le golfe et sur les montagnes du Wicklow, puis, au nord, sur la petite île gracieusement dénommée « L'œil de l'Irlande », *Ireland's Eye*.

Le comté de Wicklow, qui s'étend au sud de Dublin, très accidenté et couvert de forêts, compte de belles vallées, parfois fort resserrées, avec, au fond, de bouillonnantes petites rivières. Bray, tout au nord de la province, est à Dublin ce que Scheveningue est à La Haye, une belle station balnéaire pour le week-end des Dublinois. La plage n'a pas l'uniformité des plages néerlandaises ou belges; elle est coupée d'un gros rocher, Bray-Head, qui s'avance dans la mer et varie les perspectives.

A l'intérieur du comté, des beautés d'un autre genre nous attendent et, si le souvenir de la Suisse ne me hantait, je partagerais volontiers l'admiration enthousiaste de Montalembert, qui les décrivait à son ami Cornudet :

« Figure-toi tout ce que tu peux concevoir à la fois de plus grande et de plus riant, des torrents à cascades innombrables se

(1) Voir la *Revue catholique* du 18 mars 1932.

frayant avec peine un chemin à travers des roches perpendiculaires; des forêts d'une épaisseur fabuleuse; des prés d'une verdure digne de l'*Emerald Isle*; de vieilles abbayes, des châteaux modernes du gothique le plus pur et le plus aérien. »

Glendalough, le domaine de saint Kévin, disciple de saint Patrice, occupe le centre du Wicklow. L'importance historique de ce site monastique lui vaut de figurer au programme du Congrès eucharistique. Là encore, le souvenir de Montalembert me poursuivait. Je me rappelais la légende de saint Kévin, que les paysans irlandais contaient à l'orateur français et que le grand poète Thomas Moore a chantée.

Pour échapper à l'amour de la belle Katleen, le Saint s'était réfugié dans la grotte étroite d'un rocher abrupt, dont la base plonge dans le lac de Glendalough. Un matin, se réveillant, il la trouva près de lui et, dans sa colère, la précipita dans le lac.

L'histoire est moins radicale que la légende. C'est durant sa vie d'étudiant qu'une femme poursuivait Kévin de ses assiduités; mais une rude foudrarde d'épines la guérit de son amour et, plus tard, elle mena une vie pénitente.

Les pèlerins consciencieux et sportifs ne manquent pas de visiter la fameuse grotte, le *St-Kevin's bed*, une étroite excavation où il n'y a place que pour trois personnes : dans cet étrange ermitage, l'anachorète vécut sept années de sa vie religieuse, avant de devenir fondateur d'églises et de monastères.

On n'y accède qu'en traversant le lac en barquette; on grimpe sur le rocher à pic, mais il faut l'aide de deux hommes pour parvenir au but en s'accrochant à des entailles dans le roc. Le moindre faux pas vous vaudrait le sort de Katleen. Nos bons guides ont soin de nous avertir que tout pèlerin formule dans la grotte un souhait avec la certitude de le voir réaliser. Je me suis contenté du vœu : « Puissé-je sortir d'ici sans tomber dans le lac! » N'était la pudeur de paraître poltron aux yeux des voyageurs prudemment restés dans la barque, on tremblerait à se laisser glisser le long de la paroi. Mais les guides assurent qu'au grand jamais ils n'ont laissé tomber un visiteur dans l'eau, et saint Kévin exauça mon souhait.

Dans cette large « vallée des deux lacs » de Glendalough, les ruines de sept églises forment le groupe le plus célèbre, sinon le plus remarquable, d'anciens monuments religieux de l'Irlande. S'ils ne datent pas tous du VI^e siècle, époque du saint moine, ils restent les témoins de l'influence exercée par le grand disciple de saint Patrice. Les ruines disséminées, perdues dans les bois, sont plus intéressantes pour l'archéologue que pour le touriste; elles n'ont rien de l'imposante majesté de nos ruines de Villers ou d'Orval. Trop d'invasions et trop de haines se sont acharnées sur elles!

Une haute et étroite tour ronde, avec son entrée à quelques mètres au-dessus du sol, domine toute la vallée et lui imprime son cachet spécifiquement irlandais.

* * *

Aux restes pitoyables des monastères dévastés opposons la confortante vision d'un centre religieux en pleine efflorescence. Je veux parler du Séminaire de Maynooth, à vingt-quatre kilomètres à l'ouest de Dublin, où j'eus l'agrément d'apprécier, durant plusieurs semaines, la cordiale et traditionnelle hospitalité irlandaise.

Remarquons, au préalable, que l'Irlande compte vingt-sept évêchés pour une population catholique d'un peu plus de trois millions. Aussi, beaucoup de diocèses ne comportent pas plus de paroisses qu'un de nos doyennés belges.

Ce morcellement est un reste de l'ancienne prospérité, datant de l'époque où l'île comptait le double et plus de la population actuelle, qui est de 4,208,000 habitants. L'émigration en Amérique, par suite de la misère et des persécutions, a opéré la désertion des campagnes, où il n'est pas rare de rencontrer des villages totalement abandonnés, aux masures tombant en ruines. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'exode atteignit un maximum de 82,000 émigrants par an.

Chose singulière, depuis la libération de l'Irlande, la population continue à décroître. L'île a perdu 300,000 habitants depuis le début du XX^e siècle.

Naturellement, chacun de ces vingt-sept évêchés ne possède pas son propre séminaire. Plusieurs diocèses se groupent pour assurer la formation de leur clergé. En outre, pour toute l'Irlande, le susdit séminaire, le célèbre *St-Patrick's College* de Maynooth, est une sorte d'Université ecclésiastique, immense établissement, dont l'Église d'Irlande a le droit d'être fière. Isolées dans la campagne, les constructions forment deux grands quadrilatères, entourés de multiples dépendances. L'ensemble, d'une étendue de vingt-huit hectares avec le vaste parc qui le prolonge, est imposant.

Le plus ancien corps de bâtiments est en style Renaissance d'une simplicité sévère. Le rectangle construit au XIX^e siècle rappelle les plus purs spécimens de l'ancien style monastique du pays. L'église, récente aussi, est une perle du gothique, avec des peintures et des vitraux remarquables. De vastes auditoires pour les cours et pour les conférences publiques. Une bibliothèque au courant des dernières publications, même françaises. Aménagements modernes pour l'enseignement des sciences naturelles, plaines de jeux, bassin de natation, rien n'a été épargné pour faire du *Maynooth College* un séminaire *up-to-date*.

Quels sont les résultats de cette magnifique réalisation de l'épiscopat irlandais? Pour les apprécier, il suffit d'une promenade dans les larges cloîtres du collège. Ils sont ornés des portraits de plus de cent évêques, tous anciens élèves de Maynooth, répandus non seulement en Irlande, mais en Angleterre, dans les colonies et pays de missions et en Amérique.

(A suivre.)

PAUL HALFLANTS.

Les étudiants catholiques et la paix

Est-ce le goût de l'aventure ou la seule témérité de la jeunesse, qui a poussé la *Fédération générale des Etudiants catholiques belges* à convoquer, à Bruxelles, un Congrès international, avec, à son programme, l'étude du problème le plus délicat sur le terrain international : le problème de la Paix? Le succès qu'a connu ce congrès prouve que la fortune sourit parfois aux audacieux.

C'est en suivant les débats d'un pareil congrès, que l'on se rend parfaitement compte de la difficulté, non pas de le provoquer, ni de le réunir, mais surtout de créer l'atmosphère, le climat qui permette de maintenir un dosage parfait entre les aspirations idéalistes et le sens des réalités. Le Congrès international des Etudiants Catholiques a vu se réaliser cette parfaite harmonie de la thèse et de l'hypothèse, parce que les délégations des vingt pays représentés y sont venues l'esprit imprégné d'un catholicisme intégral vraiment réconfortant.

Les différents rapports, parmi lesquels il faut souligner tout particulièrement le beau travail présenté par la délégation polonaise, tous ces rapports traduisaient non pas l'aigreur ou l'animosité des sentiments que peuvent éprouver l'un à l'égard de l'autre

les différents peuples, mais exprimaient un diagnostic sincère et complet d'un état de fait. Toujours avec bonne humeur, et souvent avec une pointe d'humour, les délégués autorisés de la jeunesse catholique européenne se sont familièrement et familièrement exposé les desideratas et ont ouvert cordialement leurs cahiers de doléances.

Quand le délégué français, M. Max Legendre, président de la Fédération française des Étudiants catholiques, affirme : « Nous estimons que si les étudiants catholiques doivent être amis de la Paix, et cela va de soi, cela ne signifie pas qu'ils veulent cette paix d'une façon irréflective, ni qu'ils sacrifient le patriotisme à on ne sait quel vague humanitarisme », il ne manque pas d'appuyer cette affirmation par une parole de Mgr Schreiber, évêque de Berlin, qui, s'adressant à une association allemande, disait : « L'un des mérites et la gloire de votre association, c'est que vous ayez compris et développé l'idée nationale dans son esprit véritable. Nous sommes nationaux jusqu'à la moelle, parfaitement Allemands, prêts à tous les sacrifices pour notre peuple et notre patrie. Mais au-dessus de la Nation, il y a pour nous le Bon Dieu et la communauté du peuple chrétien sous son Roi Jésus ».

Le congrès a évité un dangereux écueil : aucune délégation n'est tombée dans le travers d'un pacifisme facile et sentimental. Chacun parlait avec fierté, mais sans orgueil. Lorsqu'à la séance de clôture, M. l'abbé Leclercq, dans son bel exposé, démontra combien le développement de l'idée de paix était bien moins une question de doctrine qu'un problème de morale, tous les congressistes pouvaient se dire avec satisfaction que c'est bien ainsi qu'ils avaient compris le sujet de leur congrès.

L'orgueil et l'égoïsme, voilà les obstacles que M. l'abbé Leclercq a dénoncé, et il rejoignait tout naturellement le rapport présenté à la séance d'ouverture par le délégué autrichien, le R. P. Pholley, qui demandait à tous de parler en toute franchise et en toute sincérité, pour exposer des faits et non défendre des à-priorismes.

Nous sommes entourés de problèmes d'une brûlante actualité, qu'ils soient politiques, qu'ils soient économiques. Ce n'est pas aux jeunes à les discuter, comme ce n'est pas aux jeunes à les résoudre. C'est là l'œuvre des générations qui nous précèdent ; et, dans son discours de clôture, M. le Ministre Jaspas ayant souligné la responsabilité de sa génération qui n'a pas su éviter la guerre, il n'a pas craint de continuer en dénonçant la responsabilité de la génération qui le suit, de celle qui a comme devoir de forger l'Europe de demain. Ce n'est pas par les conférences, et ce n'est pas par le désarmement que l'on évitera la guerre. L'œuvre de la paix n'est pas une œuvre négative, c'est avant tout une œuvre constructive. Cette œuvre appartient à la jeunesse, car elle est la première intéressée à construire la maison de demain, puisqu'elle devra y vivre.

Des discours, des rapports, des discussions du congrès est sortie, en s'affirmant avec éclat, une idée génératrice d'action : la paix n'existe pas pour l'Europe tant qu'elle n'est, par l'esprit et par la volonté, une paix catholique. Cette paix qui conjugue la fierté nationale et la charité internationale, qui est avant tout œuvre de vérité, il faut que les jeunes étudiants catholiques en soient, dans toute l'Europe, les apôtres infatigables. Et cela, ce n'est pas de l'utopie. Dans tous les rapports présentés, nous avons senti la force que donnait au catholicisme, la crise politique, économique et sociale que nous traversons. Il faut entendre les jeunes pour pouvoir juger notre époque avec calme. Ayant pour eux la force de la jeunesse, la volonté de vie, n'étant pas prisonniers de tout ce que les préjugés, les animosités, la psychologie de la guerre et celle de l'après-guerre ont laissé dans les cerveaux et dans les cœurs de leurs aînés, ils nous ont prouvé au cours de ce congrès des étudiants catholiques, que le pacifisme, chez eux, ce n'est ni peur, ni lâcheté, mais ardente volonté d'action et de charité. M. le Ministre Jaspas leur adressant ses félicitations, applaudissant à leurs initiatives, disait aux congressistes : « Jeunes gens, vous êtes qualifiés pour parler de la paix, parce que vous serez les maîtres de demain ». Et dans leur action, comme dans celle de *Pax Romana*, représentée au congrès par le sympathique Allemand, M. Rudi Salat, M. Jaspas a salué les premières lueurs d'une aube nouvelle.

Redisons-le : ce n'est pas une utopie. Il suffit que les catholiques le veuillent pour que cela soit. Dans la débâcle des doctrines et le bouleversement des idées, ceux qui parviennent à s'arracher à l'emprise de ce dégoût morbide qui ébranle notre civilisation, ceux qui, revenant aux idées premières, établissent sur

elles leur action, ceux qui veulent quelque chose, sachant bien ce qu'ils veulent et pourquoi ils le veulent, ceux-là seront les maîtres de demain. Le mérite du Congrès international des Étudiants catholiques est d'avoir prouvé que la jeunesse catholique possédait ces hommes de volonté et d'action.

Au dîner final, plein de cordialité et de joie estudiantine Mgr Picard, M. le Ministre Tschoffen et M. l'abbé Leclercq se firent l'écho de la gratitude que l'on devait aux congressistes pour la belle audace et la noble franchise avec lesquelles ils regardaient l'avenir en face. Ce congrès marquera dans l'évolution d'un esprit international sain et réaliste entre tous les groupements d'étudiants catholiques, et il faut en féliciter la *Fédération belge des Étudiants catholiques*, et son sympathique président, le prince Frédéric de Merode.

CH. VAN RENYNGHE DE VOXVRIE.

Régie Autonome de "PATRIA"

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :

17 34 00 et 17 51 21

Bureaux :

de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. THÉÂTRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

2. Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses.

3. Vaste HALL avec buffet

400 m²

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification p^r disques de phonographe (pick-up).

4. Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc. ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

... CARRELAGES ...

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone
B 749.29

BRUXELLES

Téléphone
B 749.29

... REVÊTEMENTS ...